...is U Library

France
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

AU SOLEIL DU MIDI

**Paris-presse**
**l'intransigeant**

*" Le journal de Paris "*

France
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

## TARIFS D'ABONNEMENT

### FRANCE ET UNION FRANÇAISE

| ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 |
|---|---|
| Un an .... 6.000 | Un an .... 7.000 |
| 6 mois .... 3.100 | 6 mois .... 3.600 |

### ÉTRANGER

| ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 |
|---|---|
| Un an .... 7.250 | Un an .... 8.600 |
| 6 mois .... 3.725 | 6 mois .... 4.400 |

**L'ABONNEMENT N° 1** est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

**L'ABONNEMENT N° 2** comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

**Le supplément théâtral et littéraire,** réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

## NOTRE COUVERTURE

CETTE JOLIE FILLE, qui se repose si aimablement sur la plage, n'est autre que Dominique Wilms, la vedette bien connue de tant de films de « la Série noire », où elle apparaît généralement sous des aspects beaucoup plus inquiétants ou tragiques qui ne semblent pas avoir altéré la sérénité dont elle fait montre sur notre photographie, dans le site enchanteur de Cannes.

L'ETE au bord de la mer fait la joie des grands et, surtout, des enfants, qui s'ébattent sur la plage. Mais la prudence est de rigueur.

N° 425 AOUT 1955

# SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE

**ÉDITORIAL**
**AUTANT EN EMPORTE LE VENT**
**AUX QUATRE COINS DU MONDE**

QUI SERA PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL ?
**Interview du Docteur Adhémar de Barros.**

**APRÈS L'INSURRECTION EN ARGENTINE, DÉTENTE A BUENOS-AIRES**

**LES PLAISIRS DE LA COTE D'AZUR ET LES CHARMES DU PAYS PROVENÇAL**
**Le mas des Orangers.**

**DÉCORS GAIS ET MEUBLES POUR LES ENFANTS** — J. de SEDOUY

**FIÈVRE ATOMIQUE AUX ÉTATS-UNIS**
**La ruée vers l'uranium apporte la richesse au Colorado désertique.**

**EN LIMOUSIN, « PAYS VERT MOUILLÉ D'EAUX VIVES »** — Roger DARDENNE
**à qui ses possibilités doivent assurer un riche épanouissement.**

EN HORS TEXTE
**RENOIR** NU

**A BORD DU DERNIER THONIER A VOILE DE CONCARNEAU** — Robert NALY

**L'ŒUVRE DE LA FRANCE AU SAHARA** — Raoul PESLIN

**DE LA FONTAINE WALLACE AU « SODA FOUNTAIN »** — René PARNAY

**AU PAYS DE LA NON-VIOLENCE ET DE L'AMOUR DIVIN DES CRÉATURES : un grand reportage de** — Louise WEISS

EN HORS TEXTE
COUPLE PRINCIER (VIIe siècle).

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE — R. MIOMANDRE
**Enghien a ouvert la Saison de Paris en matière d'élégance automobile.**

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
**Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, les Livres, la Radio et la Télévision.**

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent, en supplément théâtral et littéraire, deux fascicules :

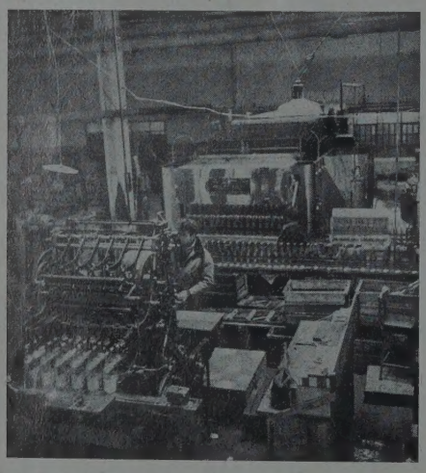
I. **LE PAVILLON DES ENFANTS,** de **Jean SARMENT ;**
II. **AINSI VA LE MONDE,** de **William CONGREVE,** adaptation française de **Dominique AURY** et **Auguste DESCLOS.**

# VITTEL

## est aussi le Paradis des Boissons gazeuses

En matière d'alimentation, c'est en général avec une extrême lenteur que se modifient les goûts et les habitudes de la masse des consommateurs. Dans l'éventail des différents produits qui sont offerts à notre appétit, chacun a déterminé inconsciemment son choix ; il a donné sa préférence à certains d'entre eux, qui pour autant que cela lui sera possible resteront indéfiniment la base de son alimentation. En matière de boissons, il en va de même, et c'est en somme, la signification de l'aphorisme : « Qui a bu boira. »

Cependant, il se trouve qu'actuellement une catégorie de boissons bénéficie d'une vogue dont on peut prévoir qu'elle ne fera que croître dans l'avenir : ce sont les boissons gazeuses et rafraîchissantes, dont les jeunes générations, en particulier, font un usage de plus en plus constant. D'où vient cet engouement soudain ? A cela, plusieurs raisons : tout d'abord, l'éducation du public sur l'hygiène alimentaire, qui lui apprend à fixer son choix



**UNE VUE de la grande salle où l'eau est mise en bouteilles. Toutes les opérations sont faites automatiquement, grâce à un matériel très perfectionné.**

de la manière la plus saine et la plus rationnelle, mais aussi et surtout l'attrait que présentent certaines boissons qui, tout en satisfaisant pleinement le goût, donnent toutes garanties quant à leur pureté et à la sécurité de leur emploi.

Au tout premier rang de ces boissons rafraîchissantes, il convient de placer la VITTELLOISE, « l'eau qui chante et qui danse ». Cette eau gazéifiée, mise en bouteille avec toutes les garanties qu'offre l'usine d'embouteillage de la Société Générale des Eaux Minérales de Vittel, est de l'eau de source jaillissant dans les montagnes des Vosges, c'est-à-dire l'une des plus limpides et des plus pures, à laquelle il est adjoint du gaz carbonique absolument pur.

Le dosage de cette gazéification a, bien entendu, fait l'objet de nombreuses recherches afin de déterminer le point d'équilibre exact — ni trop, ni trop peu — qui fait de la VITTELLOISE la boisson parfaite de ceux qui aiment l'eau qui pétille, tout en restant très agréable pour le palais de ceux qui ne la recherchent pas particulièrement.

Pétillante et légère, elle se mélange au vin, aux alcools, aux sirops, sans en altérer ni le goût ni la couleur. On dit d'elle, en particulier, qu'elle donne des lettres de noblesse au vin blanc...

Offerte au public en quarts, pour sa consommation dans les bars, cafés, surprises-parties, etc., elle est présentée également en demi-bouteilles pour son usage dans les restaurants et à l'hôtel, et en grandes bouteilles de 92 centilitres pour la table familiale, devenant ainsi la plus économique des eaux de table de qualité.

Il est symptomatique de constater que la vente des grandes bouteilles se développe beaucoup plus rapidement encore que celle des demies et des quarts. La conclusion qui en découle tout naturellement, c'est que la VITTELLOISE s'installe dans de nombreux foyers, où elle devient aussi bien l'eau de tous les jours que celle des jours de fête. Plus de 40 millions de bouteilles ont été consommées en 1954, et on prévoit un pourcentage d'augmentation très important pour 1955. A tous points de vue, on ne peut que s'en féliciter et en féliciter également les dirigeants de la Compagnie Française des Sources de Vittel, qui en est la productrice.

Rappelons que la VITTELLOISE a créé plusieurs coupes de compétitions sportives : coupes de ski, de golf (été et hiver), de boules ; qu'elle patronne de nombreuses manifestations sportives, qu'un camion à sa marque fait partie de la caravane du Tour de France et parcourt ainsi toutes les grandes routes de notre pays.

VITTEL, la ville au nom prestigieux, voit également son nom inscrit sur d'autres bouteilles : celles de VITTEL DELICES.

VITTEL DELICES, c'est le premier soda de France, dont le nom est en lui-même une garantie. Eau gazéifiée, pur sucre, extraits naturels de fruits, telle est sa composition. Délicieusement parfumé au citron ou à l'orange, VITTEL DELICES s'est installé, en quelques années, en tous lieux : au bar, sur les tables de café, dans tous les endroits de sport et de plein air, dans les réceptions mondaines et partout où l'on boit pour se désaltérer et se rafraîchir. Son succès a été foudroyant, car de plus en plus le public sait apprécier la qualité de ce qu'il boit. VITTEL DELICES est toujours d'une limpidité absolue. En aucun cas ses bouteilles ne comportent la petite collerette blanche que l'on trouve au goulot de certains sodas et qui est la preuve de la dissociation de leurs divers éléments. Quant à la pasteurisation, VITTEL DELICES y a renoncé : il l'a, en effet, jugée absolument inutile et même néfaste puisqu'elle aurait l'inconvénient d'enlever la vie et les vitamines aux produits ainsi traités. En 1954, 62 millions de bouteilles de VITTEL DELICES ont été vendues par son producteur : la Société VITTEL-SODA.

Signalons enfin, pour compléter cette revue trop sommaire des productions de VITTEL, que, à la suite d'un accord avec la grande marque CUSENIER, la même Société VITTEL-SODA offre à ceux qui aiment les boissons « goût américain » le MANDA-VITT, soda à base d'extraits végétaux, qui est encore au début de sa carrière mais qui, par ses qualités, ne peut manquer de satisfaire pleinement les amateurs à qui il s'adresse.

*(Communiqué.)*

# AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Les bonnes manières se perdent, et, en dépit des efforts que déploient une fois l'an les « croisés de l'amabilité », peu nombreux sont les Français qui se soucient de savoir où elles passent.

On se consolerait s'il s'agissait d'un phénomène local. Nous avons malheureusement affaire à un cataclysme universel, à une sorte de raz de marée qui ravage les cinq continents et menace de submerger les plus hauts sommets de la civilisation.

Mme Emily Post, qui depuis 1920 enseigne aux populations nord-américaines l'art de vivre correctement en société, reçoit sur ce sujet trois mille lettres par semaine et publie ses avis dans cent soixante quotidiens, a renoncé — signe des temps ! — à éclairer ses compatriotes mâles sur les mille façons de traiter une femme avec délicatesse.

« En voiture, écrivait-elle à l'époque du président Wilson, une lady doit toujours s'asseoir à la droite de son compagnon. Une femme assise à gauche ne saurait être une lady... »

Scrupuleusement, les constructeurs d'automobiles adoptèrent la conduite à gauche.

Ce raffinement mécanique n'a plus grande signification depuis que les dames, sans égard pour leur réputation, mettent une égale dextérité à manier le volant et les queues de casseroles. Aussi bien Mme Emily Post n'accorde-t-elle plus la moindre attention à des problèmes visiblement « dépassés » et consacre-t-elle son dernier ouvrage à l'énumération de recettes pratiques sur l'organisation économique des parties de campagne ou l'élimination du hoquet.

Passe encore que les Américains sombrent dans le vulgaire utilitarisme. Mais que penser de l'attitude de nos voisins britanniques, champions longtemps incontestés de la « respectability » ?

Constatons-le avec regret : nos amis d'outre-Manche, que l'on croyait capables de sauver l'honneur des nations policées, n'opposent plus, malgré leur position stratégique exceptionnellement avantageuse, qu'une faible résistance à l'invasion des barbares. Ils ont supporté sans frémir que M. Salvador Dali leur déconseillât de se rincer les doigts après avoir mangé des dattes et leur recommandât de se les passer, bien poisseux, sur les moustaches afin de doter ces dernières d'une rigidité à toute épreuve. Leur absence de réaction a consterné les défenseurs impénitents des vieux usages.

Il y a pire. Tous les journaux ont rapporté l'exploit navrant du lieutenant-colonel Alfred Wintle. Ce militaire blanchi sous le harnois accusait un notaire, Me Frederik Harry Nye, d'avoir extorqué 90 millions de francs à l'une de ses cousines, décédée, et d'avoir ainsi sensiblement amputé son héritage. Naguère, les différends de cette nature se réglaient devant les tribunaux. Au lieu de cela, le lieutenant-colonel attira le notaire dans son appartement de Brighton et, sous la menace de son revolver d'ordonnance, le contraignit à lui signer un chèque de 1.000 livres. Puis, ayant dépouillé le tabellion de son pantalon et l'ayant coiffé d'un chapeau de papier, il le photographia dans cette tenue peu flatteuse. Il le jeta enfin à la

rue sans même lui avoir restitué ses chausses.

On jugera à ce trait de la dégradation des mœurs anglaises. Dégradation plus profonde que le commun ne l'imagine. Ne touche-t-elle pas désormais à l'élégance masculine, c'est-à-dire à l'une des traditions les plus fortes sur quoi Albion avait assis sa renommée mondiale ?

On a peine à croire à de pareilles horreurs. Et pourtant les faits sont là : abandonnant le linge blanc, qui est en quelque sorte le symbole du bon ton, les sujets de Sa Majesté se permettent aujourd'hui de porter des caleçons de couleur !

« Seules nos blanchisseries, écrit la grave revue *Tailor and Cutter*, connaissent l'exacte et choquante vérité sur l'incroyable frivolité des sous-vêtements de telles couleurs, et il faudrait des spécialistes de la psychiatrie pour démêler les causes de cette aberration du goût. Par rapport aux vêtements, le linge est au corps ce qu'est le subconscient par rapport à la vie psychique. La vérité, c'est que nos concitoyens voudraient s'habiller de couleurs plus chatoyantes que celles de nos vêtements modernes. Ne pouvant décemment arborer des costumes bigarrés, ils se satisfont en dessous, par un comportement — nous le notons en rougissant — qui fait penser à ces petits garçons qui s'enferment dans les cabinets pour fumer en cachette. »

Je vous laisse méditer sur l'ampleur du désastre. J'ai personnellement l'impression que ces caleçons de couleur sonnent — si j'ose dire — le glas du savoir-vivre.

Feuilletant un almanach régional de 1904, un de mes confrères s'est régalé des lignes suivantes :

« Toute personne qui n'a pas plus de 1.000 francs fera sagement de les laisser à la Caisse d'Epargne. Si l'on possède de 1.000 à 3.000 francs, on achètera des obligations à lots, valeurs rapportant peu mais sûres. Au-dessus de 3.000 francs, on achètera de la rente. De 20.000 à 50.000 francs, on achètera des rentes étrangères de grand Etat dont la situation inspire confiance... »

Le reste de l'opuscule n'avait pas moins de saveur. On y apprenait que les compagnies de chemin de fer avaient réduit leurs tarifs, qu'en conséquence le trafic avait augmenté de 55 %, et l'afflux des voyageurs incitait le rédacteur à multiplier les conseils sur la façon de descendre d'un train. « Au moment de l'arrêt, disait-il, retenez-vous fermement de

peur de choir sur vos voisins... Mesdames, ne manquez pas de retrousser vos jupes pour sortir de voiture... Si vous descendez en marche, n'oubliez pas de vous tourner vers l'avant... », etc.

L'optimisme, en somme, coulait à flots pressés : l'avenir était littéralement pavé de « valeurs sûres » et la seule précaution à prendre était de s'y engager le mollet découvert.

Il n'existe plus de nos jours de « grand Etat dont la situation inspire confiance ». Il n'y a plus de sécurité financière. En revanche, chacun sait comment prendre contact avec les quais de la S. N. C. F., et il n'est pas une de nos compagnes qui n'ait appris à se décolleter, le cas échéant, jusqu'à la cheville. On le reconnaît d'ailleurs à d'autres signes, nous nous sommes si parfaitement adaptés aux temps modernes que déjà ceux-ci nous paraissent archaïques. En fait, semblables aux grands couturiers, qui choisissent le mois de juin pour lancer la mode d'hiver, nous vivons moins dans le présent que dans le futur. Nos grands-pères ignoraient la peur du lendemain. Le lendemain, pour nous, ne se distingue guère du passé, et c'est dans le surlendemain que nous plongeons avec allégresse.

Peut-être nos descendants nous accuseront-ils de légèreté. Jusqu'à preuve contraire, je tiendrai pour certain que ce comportement dénote plutôt une grande force d'âme. Et à qui douterait de la vigueur morale de notre génération, de sa vigueur physique aussi, sans quoi l'autre fléchit, j'opposerai ces quatre informations fulgurantes :

Niscemi (Sicile). — Giuseppe Gori, quatre-vingt-sept ans, quatre fois veuf, père de treize enfants, vient de se marier pour la cinquième fois. Il a épousé Francesca Incardona, quatre-vingt-quatre ans, deux fois veuve, mère de onze enfants.

Wichita (Kansas). — Mrs. Blondella Wert, cinquante-cinq ans, vient de subir sa dernière opération, la trente-huitième en vingt-deux ans. Ses trente-huit passages sur le « billard » ont été motivés par une hernie, un cancer, de nombreuses tumeurs, l'ablation d'un rein, de l'appendice, de la vésicule biliaire, de quelques bouts d'intestin, des deux seins et de divers autres organes ou parties d'organes. Mrs. Wert a repris son métier de vendeuse sans cesser de vaquer aux soins de son ménage.

Christchurch (Nouvelle-Zélande). — Un pensionnaire de la prison se plaignait de mal digérer. Les chirurgiens qui lui ont ouvert l'estomac en ont extrait deux couteaux de cuisine, sept petites cuillers, un stylo à bille, six clous de 12 centimètres et un certain métrage de barbelés, tous objets dont l'intéressé paraissait faire sa nourriture habituelle.

New-York. — On a découvert

qu'un citoyen de Pontiac (Michigan), le dénommé Gleen Colle, quarante ans, était depuis plusieurs mois l'époux légitime de deux femmes, Maybelle et Anna. Afin de ne pas éveiller de soupçons Gleen Colle prenait six repas par jour, trois chez l'une et trois chez l'autre.

Vous me direz que ces choses se terminent toujours mal. N'empêche. Que ne peut-on attendre d'une pareille race d'hommes ?

Quelques héroïques jeunes gens, cette année encore, ont mis leur point d'honneur à utiliser la bicyclette comme moyen de transport et à faire sur deux roues le tour de France.

On leur reprochera d'autant moins leur émouvante fidélité à ce mode de locomotion archaïque que, dans tous les domaines, nos contemporains cèdent avec un blâmable empressement à l'attrait de la nouveauté.

Je viens de consulter une liste assez sommaire des inventions proposées depuis quelques mois à nos suffrages. J'ai trouvé du charme à la « clé antidérapante pour écrous

et boulons », au « robot téléphonique », à l' « appareil à planter les clous sans se taper sur les doigts » et à l' « appareil pour faciliter l'enseignement des mathématiques » qui firent la gloire du dernier concours Lépine. Usager du métro, j'ai appris sans déplaisir qu'une maison française songeait à fabriquer des chaussures qui « aboieront » lorsqu'on leur marchera dessus. Habitué des enceintes parlementaires, j'ai éprouvé de l'allégresse à lire cette dépêche d'Atlantic City, en imaginant le parti qu'en pourraient tirer nos assemblées délibérantes :

« Les organisateurs d'une conférence de la compagnie *Standard Oil* ont adopté un système qui réglemente d'une façon sévère l'éloquence des participants. Chaque orateur dispose d'un certain temps pour développer ses thèses. Deux minutes avant la fin obligatoire du discours, une lumière jaune s'allume. Les deux minutes écoulées, une lampe rouge enjoint à l'orateur de quitter la tribune. S'il n'obtempère pas, une bombe fumigène placée sur l'estrade l'oblige à battre en retraite illico. »

Mais, en regard de ces innovations propres à réjouir les personnes sensées, que de sujets d'inquiétude !

Un grand magasin annonce qu'il met en vente des drapeaux en matière plastique, lavables et indéchirables. L'idée, au premier abord, semble excellente, en ce sens qu'elle répond apparemment à un renforcement du sens patriotique. On déchante quand on apprend que les acheteurs d'emblèmes nationaux doivent s'adresser au rayon des « cotillons, farces et attrapes ».

Voilà comme on traite la France d'aujourd'hui. Voici comme on s'y prend avec la France de demain :

« Il est absolument sans objet, écrit à une revue spécialisée un fanatique de l'automobile, d'avoir un moteur silencieux et une voiture sur laquelle on a travaillé pour la rendre muette, si c'est pour entendre constamment un gosse qui vous fait « poum poum » dans les oreilles ou qui demande pourquoi la ville s'appelle Tours « puisqu'il n'y a pas de tours ». Les enfants, dans ma nouvelle voiture, seront donc isolés dans une sorte de coffre arrière comme on en faisait autrefois pour les chiens... »

Il y a gros à parier que l'auteur de ce projet ne pardonnera pas de sitôt à Louis XI la cage de fer où il tenait prisonnier l'infortuné La Balue. Passons... Son invention fera paraître bien innocente celle que vient d'adopter l'armée américaine et dont le moindre inconvénient n'est pas de dépoétiser irrémédiablement les relations sentimentales entre militaires et civils.

L'expérience ayant montré qu'il suffisait à un soldat de disposer de trois cents phrases pour établir, rétablir ou maintenir le contact avec le monde extérieur, ces trois cents phrases-clés ont été affectées d'un numéro d'ordre par le général des vaguemestres. Il en résulte ceci : lorsque M. Babbit reçoit de son grand fils un télégramme ainsi rédigé : « 9-14 », il traduit immédiatement : « Je n'ai plus d'argent. Envoyez-moi 100 dollars. » Et quand la fiancée du Wyoming lit : « 31-49-64 », elle doit comprendre : « Mon amour, je pense à vous sans cesse. Nous nous reverrons bientôt. Tendres baisers. »

Inutile de dire que les erreurs de transmission exposent les utilisateurs du code aux pires désagréments. Si, au lieu de transmettre : « 31-49-64 », un opérateur distrait câble : « 3-14-96-4 » — en d'autres termes : « Tout est rompu. Je me marie dans huit jours. Renvoyez-moi mes lettres. Adieu. » — il se produit dans le Wyoming des réactions exactement contraires à celles qu'on escomptait.

Et il y a bientôt deux cœurs brisés de plus...

Je ne suis pas sûr qu'un progrès qui exige de pareilles rançons mérite bien son nom.

A propos d'une autre invention récente — le « bilinguisme » — on m'a d'ailleurs rapporté une histoire qui n'a fait que me confirmer dans ma méfiance naturelle. Je vous la livre dans toute son horreur :

Un Anglais, de passage au Canada, descend dans un hôtel de Montréal. Chaleur écrasante... Désireux de se rafraîchir, notre voyageur s'installe sans plus tarder dans sa baignoire et ouvre en grand un robinet marqué « C ». Un hurlement retentit aussitôt à travers l'immeuble. Un valet de chambre accourt. Il trouve l'Anglais furieux... et à demi ébouillanté.

« Vous pourriez au moins marquer correctement vos robinets ! vocifère le malheureux client. Regardez-moi. J'ai failli me brûler !

— Excusez-moi, monsieur, répond le domestique. Mais n'oubliez pas que vous êtes au Canada et que « C », en français, signifie « chaud ».

Illuminé, l'Anglais se frappe le front.

« Mais, remarque-t-il soudain, comment se fait-il alors que le deuxième robinet porte aussi la lettre « C » ?

— Ah ! explique le valet de chambre, ce « C »-là désigne l'eau froide. Mais en anglais, monsieur. Car, on a peut-être omis de vous prévenir, monsieur, vous êtes dans un hôtel bilingue. »

J'en conviens volontiers avec cet honorable correspondant de Carcassonne : les procédés auxquels ont habituellement recours les personnes qui, par profession, nécessité ou dilettantisme, se mêlent de réduire le nombre des vivants sont d'une écœurante banalité. Le 22 long rifle a certes fini par supplanter le revolver d'ordonnance modèle 96. Ce léger progrès technique ne change rien au fond des choses. L'arme à feu, le poison, l'instrument tranchant ou contondant demeurent les éléments de base des règlements de compte impromptus ou préméditées. On dira qu'il s'agit là de moyens éprouvés. Tout de même ! Quel manque d'imagination !

Je ne sais jusqu'à quel point un honnête citoyen qui ne nourrit d'intentions homicides à l'égard d'aucun de ses semblables peut se permettre de coopérer à la rénovation d'un art meurtrier mais décadent. Aussi serais-je assez tenté d'interrompre ici le cours de mes observations.

Voici pourtant que me tombe sous les yeux un texte du plus haut intérêt. Alphonse Allais, qui le publia, prétendit l'avoir reçu d'un membre de l'Académie des sciences. A toutes fins utiles, et dans l'intérêt de qui de droit, je le verse au dossier.

« Cher ami, écrivait M. X..., moi qui vous parle, j'ai obtenu voilà plus de vingt ans (il y a prescription) le trépas de mon infortunée belle-mère grâce à un procédé qui, pour être rigidement scientifique, n'en est pas moins des plus recommandables.

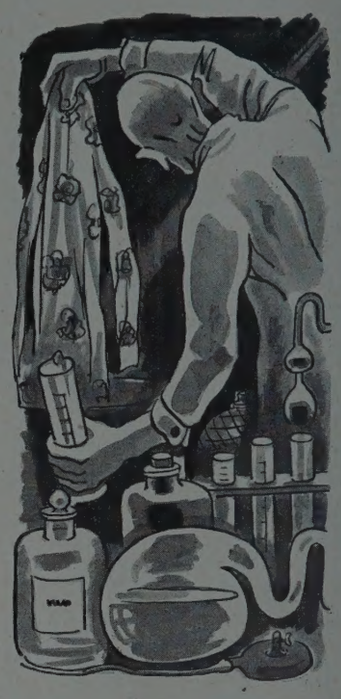
» Marié depuis peu de mois, je professais déjà à l'égard de ma belle-mère une de ces aversions qui déchaînent au cœur du plus doux des agneaux — c'était mon cas — le torrentiel Vésuve des âpres cannibalismes.

» Là tuer ? Oh ! depuis longtemps je m'y sentais résolu. Mais la tuer comment ?

» Sans positivement mépriser notre gendarmerie nationale, je recule toujours, au dernier moment, l'occasion de me trouver en conflit avec les braves militaires qui sont l'honneur de cette institution.

» Or le meurtre tant soit peu connu de n'importe qui, fût-ce d'une belle-mère, suffit à déterminer la visite chez vous d'un maréchal des logis, ou parfois même d'un modeste brigadier de gendarmerie.

» Il me fallait donc imaginer un mode de trépas écartant tout soupçon indiscret et défiant l'investigation de nos plus fins limiers. Chimiste, c'est à la chimie que je fis un suprême appel...



» ...Pendant l'été, ma belle-mère avait coutume de se costumer uniquement, et des pieds à la tête, en tissus de coton. C'était sa marotte, le coton !

« Le coton, se plaisait-elle à » répéter, il n'y a rien de plus sain. »

» Comment cette idée vint-elle à germer dans mon cerveau ? Je ne me souviens plus, mais un beau jour...

» Un beau jour, avec les ruses d'un apache qui serait cambrioleur, je m'emparai de plusieurs pièces composant son habillement : bas, pantalon, chemise, jupe, blouse, etc.

» Ce lot de vêtements, je l'emportai dans mon laboratoire et lui fis subir l'opération très simple et bien connue qui transforme le paisible coton en redoutable fulmicoton.

» Je m'arrangeai ensuite, et diaboliquement, pour qu'elle endossât bientôt cette explosive et sémillante toilette.

» Un soleil terrible sévissait ce jour-là.

» Assise sur un banc de pierre, ma belle-mère savourait je ne sais quelle inepte littérature.

» Moi, posté non loin de là, armé d'une forte lentille et décidé à tout, je projetai sur la pauvre femme un intense faisceau de rayons solaires.

» Ce ne fut pas très long. Un grand cri, une flambée de féerie, puis plus rien !

» Le médecin légiste conclut que ma belle-mère était une alcoolique invétérée et qu'il ne fallait voir dans cet accident qu'un cas assez curieux de combustion spontanée... »

Naturellement, l'usage de plus en plus répandu des vêtements et sous-vêtements de nylon restreint le champ d'application de cette géniale méthode. Il n'en reste pas moins une idée à creuser.

Le Sceptique.

# ★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 10 JUIN AU 14 JUILLET

## « EN BREF »

### CARTE FORCEE

*LE montant de l'emprunt décrété en U. R. S. S. pour le développement de l'industrie lourde — 32 milliards de roubles — est double de celui lancé l'an dernier. Pas de surprise à redouter d'ailleurs, l'emprunt forcé étant prélevé sur les salaires des travailleurs. C'est là un excellent moyen pour le gouvernement soviétique de restreindre les possibilités d'achat des contribuables à l'heure où les produits de consommation courante sont insuffisants pour répondre à la demande !*

### UN PEU DE MESURE !

*FAUDRA-T-IL protéger la nature contre les excès de zèle des destructeurs des animaux ? Introduit en France, le germe de la myxomatose a déjà fait, on le sait, le vide dans les garennes de maintes régions. Les appâts empoisonnés, répandus dans les régions de l'Est pour barrer la route aux renards d'Allemagne suspects d'être enragés, font également des victimes parmi les animaux domestiques. Et les insecticides que des hélicoptères déversent à profusion sur les champs de colza afin d'exterminer les parasites sèment aussi la mort sur les ruches de France. L'âme désolée, les apiculteurs voient disparaître les gentes abeilles productrices de miel et de cire. Jusqu'aux nichées de nos oiseaux des champs qui sont décimées par ces poudres nocives ! Nous sommes redevables à la chimie moderne d'immenses bienfaits, mais l'utilisation intempestive de ses découvertes a parfois des conséquences inattendues... et fort regrettables.*

### CONCERT SPIRITUEL

*AU cours de sa longue tournée à travers l'Europe, l'Orchestre philharmonique d'Israël, qui compte près de cent exécutants, a donné un concert dans la salle du Consistoire, au Vatican, en présence de S. S. Pie XII.*

*Cette faveur, peu commune, avait été accordée par le Saint-Père du fait que le concert lui était offert en témoignage de gratitude pour son action en faveur des persécutés raciaux durant la dernière guerre.*

*Mais, les relations diplomatiques n'existant pas entre le Vatican et l'Etat d'Israël, le billet d'audience établi par le maître de chambre du pape portait que Sa Sainteté recevrait à 10 heures « cent Hébreux ».*

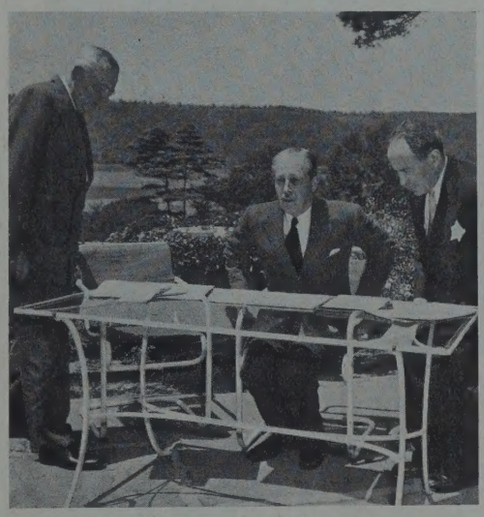
### UN DISCOURS UTILE

*ALORS qu'on discutait aux Communes l'aide à l'enfance déshéritée, un nouvel élu du Labour Party avait fortement ému ses collègues en évoquant ses tristes débuts dans la vie. Faute de ressources suffisantes, ses parents, déjà chargés de famille, l'avaient, en effet, abandonné.*

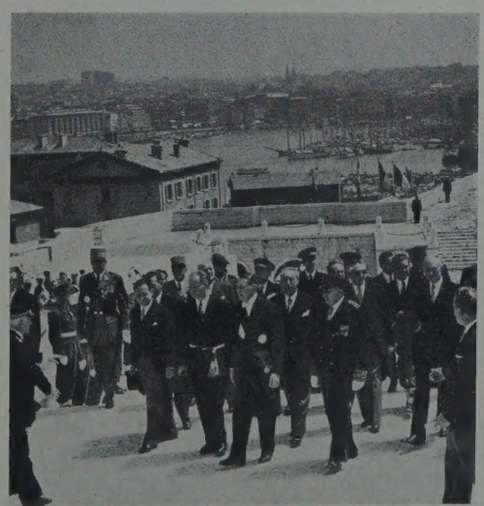
*Une relation de ce débat dans la presse est tombée sous les yeux d'un frère et d'une sœur du député dont ils étaient sans nouvelles depuis plus de trente ans.*

*Et une joyeuse réunion familiale a salué cette résurrection d'un enfant perdu devenu un honorable membre du Parlement de Westminster.*

AGADES, 16 JUIN. Cette photographie a été trouvée dans les bagages d'A. Cooper et de Mlle Taylor, qui sont morts de soif en plein Sahara. Leurs compagnons, Barnes (à dr.) et miss Duthy, ont été retrouvés vivants.



NEW-YORK, 18 juin. C'est à Riverdale, où demeure le délégué anglais à l'O. N. U., que MM. Foster Dulles, Mac Millan et Pinay ont défini une position commune occidentale pour la prochaine conférence de Genève.



MARSEILLE, 24 JUIN. La population a réservé un accueil enthousiaste à M. René Coty, que l'on voit, en tête du cortège officiel, sur les quais du premier port de commerce français, dont il va visiter les installations.

### LE CONJOINT SURVIVANT

*EN matière de droit successoral, le conjoint survivant n'est pas considéré par le code Napoléon comme un parent. A défaut d'un testament formel, il doit céder le pas, dans la dévolution du patrimoine, aux parents du défunt jusqu'au douzième degré. Il en découle souvent, de par la négligence du disparu, une situation pénible pour la veuve qui se voit frustrée des biens familiaux et parfois réduite à vivre dans la gêne, en dépit d'un droit d'usufruit insuffisant pour lui assurer une existence décente. Cela alors que le bien familial a été acquis souvent grâce à l'effort commun des époux.*

*Les notaires de France, dans leur récent congrès de Vittel, ont mis à jour le caractère archaïque d'une notion de copropriété familiale qui ne répond plus aux conditions sociales, économiques et morales actuelles. Aussi ont-ils exprimé le vœu que les dispositions du code sur le droit d'usufruit soient étendues à la totalité de la succession, à défaut d'un testament contraire.*

### WELCOME !

*POUR recevoir le maire de New-York, M. Wagner, qui fait en voyage privé son tour d'Europe, la Ville de Paris avait délégué à Orly les deux charmantes Miss France et Miss Paris. C'est vêtues d'un discret maillot de bain qu'elles accueillirent à sa descente d'avion le magistrat newyorkais, visiblement plus charmé par cet accueil que sa digne épouse qui l'accompagnait.*

*Est-ce un nouveau cérémonial qu'inaugurait ainsi la municipalité parisienne ? Verrons-nous désormais un essaim de beautés court vêtues souhaiter la bienvenue à nos hôtes de marque aux lieu et place de ces personnages en jaquette et haut de forme qui donnent à ce genre de cérémonies un caractère... un peu funèbre ?*

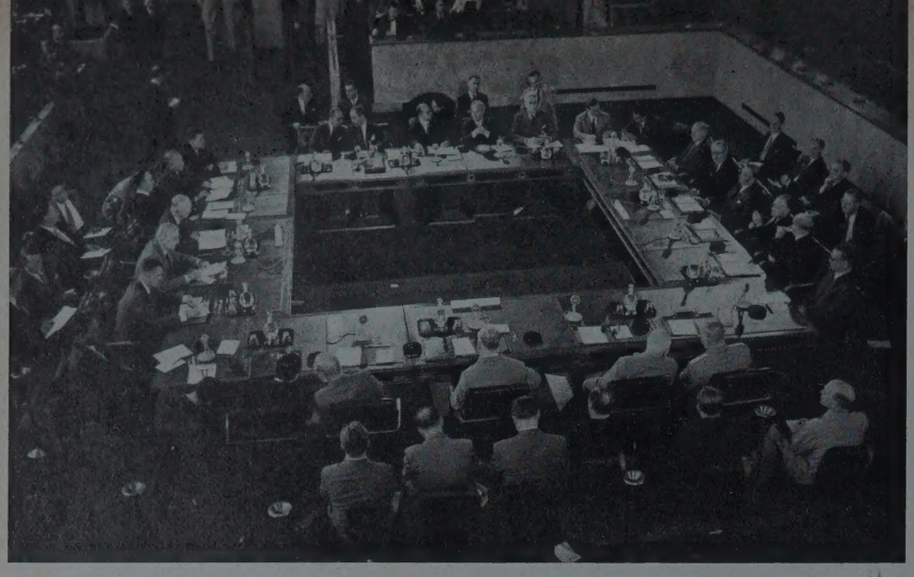
### UN TRISTE BILAN

*EN dépit des « ratissages », des mesures de sécurité et des déclarations optimistes, l'activité des rebelles séparatistes s'inscrit douloureusement dans les faits. Depuis le 1er novembre dernier, où fut fomenté le « complot de la « Toussaint », jusqu'au 25 juin, 122 civils français, « blancs » ou musulmans, ont été massacrés et une cinquantaine d'autres, blessés. De leur côté, les forces militaires ont enregistré 105 tués et 200 blessés dans leurs rangs. Bien mieux que dans tous les discours, la gravité de la situation apparaît dans ce triste bilan des crimes perpétrés par les hors-la-loi à travers trois départements algériens.*

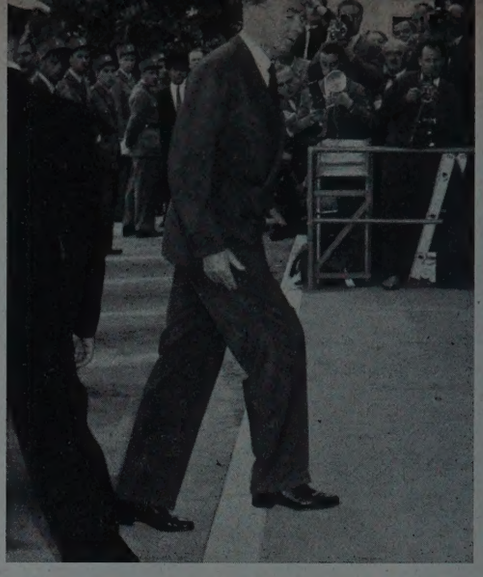
### PLUS DE RIDEAU !

*LE « Premier » de l'Inde, M. Nehru, est revenu enchanté de son voyage dans les dictatures communistes. Interrogé à son passage à Vienne sur le rideau de fer, M. Nehru a eu l'air surpris : « Je n'ai aperçu aucun rideau de fer ou en tout autre matière. » Les barbelés électrifiés dont est ceinturée l'Europe de l'Est lui ont sans doute fait l'effet de guirlandes de roses, et les garde-frontières, avec leurs mitraillettes, de paisibles agents de la circulation.*

*Tel n'est peut-être pas l'avis des Tchèques et des Hongrois, qui, ayant « choisi la liberté », ont dû traverser au péril de leur vie ce redoutable « no man's land ».*



18 JUILLET 1955. La table carrée autour de laquelle se sont réunis les quatre chefs de gouvernement.



SIR ANTHONY EDEN arrive à la conférence.

LA DELEGATION FRANÇAISE : au centre, M. Edgar Faure ; à sa droite, M. Pinay ; à sa gauche, M. Joxe.

LA FAMILLE Eisenhower à la sortie du temple.

ÉDITORIAL

# RÉUNIS A

# LES 4 ONT

GENÈVE a retrouvé, en juillet, sa vocation de haut lieu international. L'arrivée des Quatre dans la paisible cité romande y a ressuscité l'atmosphère animée des heures fastes de la Société des Nations naissante. Est-ce un bon présage ? Que cette rencontre des Grands ait eu de profondes résonances à travers le monde, on n'en pouvait guère douter tant était capital son objet. Peut-être même s'était-on fait quelques illusions sur les possibilités de mener à bien, en quelques jours, une tâche quasi surhumaine qui consistait à donner une solution au problème allemand dans le cadre d'un statut européen d'ensemble et à tirer de l'ornière un désarmement conditionné par un accord sur le contrôle des moyens militaires et des armes nucléaires. On ne pouvait espérer que le désarmement et la paix sortiraient des délibérations genevoises parés, comme par miracle, des grâces et des bienfaits que l'on en escompte.

Les Occidentaux sont venus à Genève l'esprit ouvert et conciliant, avec la sincère volonté de trouver un *modus vivendi* acceptable pour tous et susceptible de dégeler la guerre froide. Ils n'avaient pas à se faire violence. Ce n'est certes pas de leur côté que l'on nourrit des velléités agressives pas plus d'ailleurs que des desseins expansionnistes.

MAIS un nouvel élément d'espoir est apparu avec le comportement des maîtres actuels de l'U. R. S. S. La « croisade de l'amabilité » entreprise par les dirigeants soviétiques, l'étonnante souplesse dont ils ont fait montre soudain dans les rapports internationaux, la main ouverte succédant au poing fermé, autant de symptômes non contestables d'une décontraction tout au moins apparente. On garde cependant à l'Ouest quelques bonnes raisons de se montrer prudent. Les nations libres ont payé trop cruellement, depuis un quart de siècle, les revirements brutaux et les volte-face de la politique du Kremlin pour s'endormir dans une douce quiétude.

Genève constitue, à cet égard, un test qui va permettre de déceler si la nouvelle manière procède d'un simple opportunisme tactique ou si, renonçant au

LA FEMME du Premier britannique et M^me E. Faure.

LA DELEGATION SOVIETIQUE, le maréchal Boulganine en tête, est reçue chez M. et M^me Edgar Faure.

« MAMIE » et Lucie Faure, bras dessus, bras dessous.

LE COIN DES « SOVIETS » à la « table carrée » : Joukov, Khrouchtchev, Boulganine et Molotov.

# GENÈVE

# PRIS CONTACT

dogme du fatalisme de la révolution mondiale, les Russes sont résolus à entrer à part égale dans le concert européen et à jeter bas la barrière de fer derrière laquelle des dizaines de millions d'hommes sont systématiquement tenus dans la totale ignorance de ce qui se passe hors de chez eux.

Les porte-parole de l'Occident, qui n'ignorent pas l'apologue du Renard et du Corbeau, ne sont nullement résolus à lâcher la proie pour l'ombre. Ils n'entendent ni désarticuler l'Alliance atlantique ni sacrifier au chant des sirènes la solidarité qui, scellée dans le sang, lie indéfectiblement la France et l'Angleterre aux États-Unis. Un rapprochement s'est produit entre les hommes à l'échelon le plus élevé, un rapprochement physique. Reste à savoir s'il existe en esprit chez ces mêmes hommes. Sinon rien n'aura été modifié dans le style de la guerre froide.

Mais écartons-nous délibérément d'un pessimisme débilitant. Une rupture entre les « Quatre » était impensable, tant elle eût répercuté d'amertume et de désespoir parmi les peuples également soucieux de travailler en paix et de vivre en bonne harmonie. Le seul fait que les « Grands » se soient assis autour d'une même table représente un progrès indéniable et prometteur. En se serrant la main on sent mieux la qualité du sang qui circule sous la peau d'un partenaire.

Quand bien même ce contact humain ne s'exprimerait pas par des résultats immédiats et concrets, un courant se trouve néanmoins établi qui jusque-là n'existait pas. L'important est d'entretenir ce courant, de le développer et de l'amplifier. Si les deux mondes devaient rester sur leurs positions, séparés par des antagonismes idéologiques, ce serait déjà un résultat que Genève ait traduit un désir commun et profond de pacifier cette « coexistence » en prolongeant sur tous les terrains le dialogue qui s'est instauré sur les bords du lac Léman. Paix sur terre aux hommes de bonne volonté, paix sur terre aux hommes de bonne foi !

# AUX QUATRE COINS DU MONDE ★

## « EN BREF »

### TIR A BLANC

*CONVAINCU de l'infidélité de son épouse, un Mulhousien avait résolu de la tuer ainsi que son complice. Surprenant au nid les tourtereaux, il braqua sur eux le revolver qu'il venait d'acheter à un voisin. Mais celui-ci, au courant des intentions de l'acquéreur, avait pris soin de désamorcer les balles, et les coupables en furent quittes pour la peur. Furieux, l'époux outragé a eu la malencontreuse idée d'aller porter plainte contre son camarade pour tromperie sur la marchandise. Port d'arme prohibée et menaces de mort... le commissaire de police, auquel il avait narré sa mésaventure, l'a aussitôt mis sous les verrous.*

### MACHINE ARRIERE

*EN Australie, le pullulement des lapins devenait une telle calamité qu'on s'en est débarrassé grâce à un virus qui leur communique la contagieuse et mortelle myxomatose. Mais devant la disparition quasi-totale de cet animal comestible, il a fallu faire machine arrière. Et les savants ont trouvé un contre-virus capable de ressusciter quelque peu la gent lapinière disparue ! En France, où les méfaits de la myxomatose sont déplorés par nos nemrods, on va également s'efforcer d'injecter ce vaccin sauveur à nos « garennes » survivants afin de les mettre à l'abri de l'épidémie !*

### UN HYMEN GLACE

*A LA « Belle Epoque », les jeunes fiancés aspiraient à filer le parfait amour sur les bords de la Grande Bleue ou des lacs italiens.*

*Romantisme bien suranné au regard de la jeunesse sportive d'aujourd'hui. Un jeune ménage anglais, féru d'alpinisme, s'est envolé, au sortir de la cérémonie nuptiale, pour accomplir son voyage de noces sur l'Himalaya, à la recherche d'un sommet glacé encore inviolé. Une lune de miel plutôt réfrigérante !*

### QUE D'EAU !

*SOUS l'égide d'une organisation de physique appliquée, des travaux se poursuivent, aux Pays-Bas, pour dessaler l'eau de mer par électrodialyse. Les résultats obtenus étant concluants, un Comité international de techniciens va se préoccuper des moyens de produire l'eau douce à l'aide de l'eau de mer par quantité industrielle.*

### UNE HECATOMBE

*EFFECTUEE le 15 juin sur une grande échelle, l'opération « Alerte 1955 » a été scrupuleusement observée dans quatre-vingt-douze villes américaines. Le président Eisenhower, lui-même, avait évacué la Maison Blanche pour se réfugier « dans la nature » avec des dizaines de milliers de fonctionnaires. Plus de huit millions de morts, six millions et demi de blessés, dix millions d'habitations détruites ou rendues inhabitables, tel est, au dire des experts, le bilan qu'aurait donné le bombardement atomique des U.S.A. par des avions ennemis porteurs de bombes à hydrogène !*

## LES DÉSORDRES VIOLENTS DE CASABLANCA

RABAT, 14 JUILLET. Alors que le nouveau résident général au Maroc, M. Gilbert Grandval, venait de prendre possession de ses fonctions et lançait, à cette occasion, un appel à la concorde, d'odieux attentats...

... étaient commis un peu plus tard à Casablanca, causant la mort de dix personnes. Des quartiers entiers étaient livrés à une foule exaspérée, que la police ne semblait pas pouvoir contenir, et les manifestations continuaient...

... les jours suivants, au cours desquels M. Grandval, calme malgré l'accueil violent dont il fut l'objet lors des obsèques des victimes, prenait la décision de transformer en région militaire la région civile de Casablanca.

### LEVRIERS DERRIERE MOTOS

*LA vogue pâlissant des courses de lévriers, on s'efforce de rénover ce « sport » canin un peu spécial. Les visiteurs d'une exposition cynégétique ont eu la primeur d'un perfectionnement destiné aux cynodromes encore existants. Jusque-là, les chiens ainsi dressés à la course étaient appâtés par des lièvres mécaniques tirés électriquement sur un rail. Désormais des motocyclistes remorqueront ces lièvres factices, obligeant les lévriers à dépasser à certains moments les 70 kilomètres à l'heure !*

### ENFONCE, INAUDI !

*L'INDUSTRIE des machines-robots progresse décidément à pas de géant. Un nouveau « cerveau », à tores magnétiques, l'I.B.M. 705, calcule à une vitesse qui dépasse l'imagination. Il opère en une seconde 29.400 décisions logiques, 8.400 additions ou soustractions, 1.200 multiplications et 550 divisions. Ses rubans magnétiques peuvent lire 900.000 caractères à la minute et ses « tambours », 25.000 caractères par seconde.*

### L' « HOMME-OURS »

*AURAIT-ON percé le mystère de cet « abominable homme des neiges » dont les traces ont été relevées récemment encore par les membres d'une des expéditions qui gravissent actuellement les hautes cimes du massif de l'Himalaya ?*

*Le qualificatif impressionnant donné par les sherpas à l'auteur de ces empreintes de pieds monstrueux serait l'altération d'un mot tibétain signifiant en réalité « homme-ours ».*

*Il ne s'agirait donc nullement d'un survivant d'une race humaine disparue réfugié dans les cavernes glacées de l'Himalaya, mais plus simplement, si l'on en croit Sir Hillary, le vainqueur de l'Everest, d'un ours brun à poils roux d'une espèce géante.*

*Encore une légende qui s'en va !*

### VERITE PREMIERE

*AU quarante-septième Congrès national de la S.F.I.O., qui s'est tenu à Asnières, le cinquantenaire de l'unification des forces socialistes en France a été célébré par la réintégration des dix-sept députés exclus du parti pour avoir voté contre la C.E.D. Au cours d'un débat sur le problème politique et social, un délégué de la Seine a constaté que cinq millions de salariés français ne votent ni communiste ni socialiste.*

### UN SERIEUX PROBLEME

*DANS un rapport soumis aux ministres de l'Agriculture réunis à la Muette, les experts de l'O.E.C.E. ont signalé qu'en raison des progrès de la technique la production agricole des pays d'Europe augmente de 3 à 5 % par an. La population de ces pays n'augmentant en moyenne que de 1 % par an, la question se pose de savoir si l'extension de la consommation interne et les exportations hors de la zone de l'O.E.C.E. seront suffisantes pour absorber cette production croissante et si le grave problème des excédents agricoles ne se posera pas un jour dans tous ces pays.*

# QUI SERA PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL ?

*D'ICI quelques mois, le Brésil aura à désigner un nouveau président pour une durée de six ans, de 1956 à 1961. Cette consultation populaire ne peut nous laisser indifférents, car la France n'a rien perdu de son rayonnement culturel ni de ses amitiés dans la plus grande des républiques du Sud-Amérique.*

*La campagne électorale va se dérouler dans une atmosphère politique assez complexe, que n'aura pas clarifiée le drame d'août 1954 qui vit la retraite forcée du président Getulios Vargas, suivie de son suicide. La confusion s'accroît de la multiplicité des partis — ils ne sont pas moins de quatorze — dont les étiquettes, empruntées à notre vocabulaire politique occidental, n'ont d'ailleurs qu'une signification très relative.*

*Les concurrents ont jusqu'au 2 octobre pour s'affirmer. Mais déjà quatre candidatures se sont fait jour.*

*Le parti social démocrate, le plus fort au parlement avec 117 élus, présente M. Juscelino Kubitschik, né d'une famille d'émigrants tchèques et ex-gouverneur de l'Etat de Minas-Gerães. Lequel s'est vu offrir le soutien des travaillistes, l'ex-parti de Vargas. Le général Juarez Tavera, ancien directeur de l'Ecole de guerre, et qui fut le « mentor » du dernier gouvernement Eilho, portera les couleurs du petit parti démocrate-chrétien et des socialistes de droite. M. Etelvino Lins, ex-gouverneur de l'Etat de Pernambuco, était proposé par l'Union démocratique nationale, et M. Plinio Salgado représente, dans la course présidentielle, les fascistes brésiliens.*

*Mais l'irruption annoncée du docteur Adhémar de Barros dans la bagarre présidentielle risque de bouleverser sérieusement les positions prises, et, déjà, M. Lins s'est retiré, obligeant son parti à rechercher un autre candidat.*

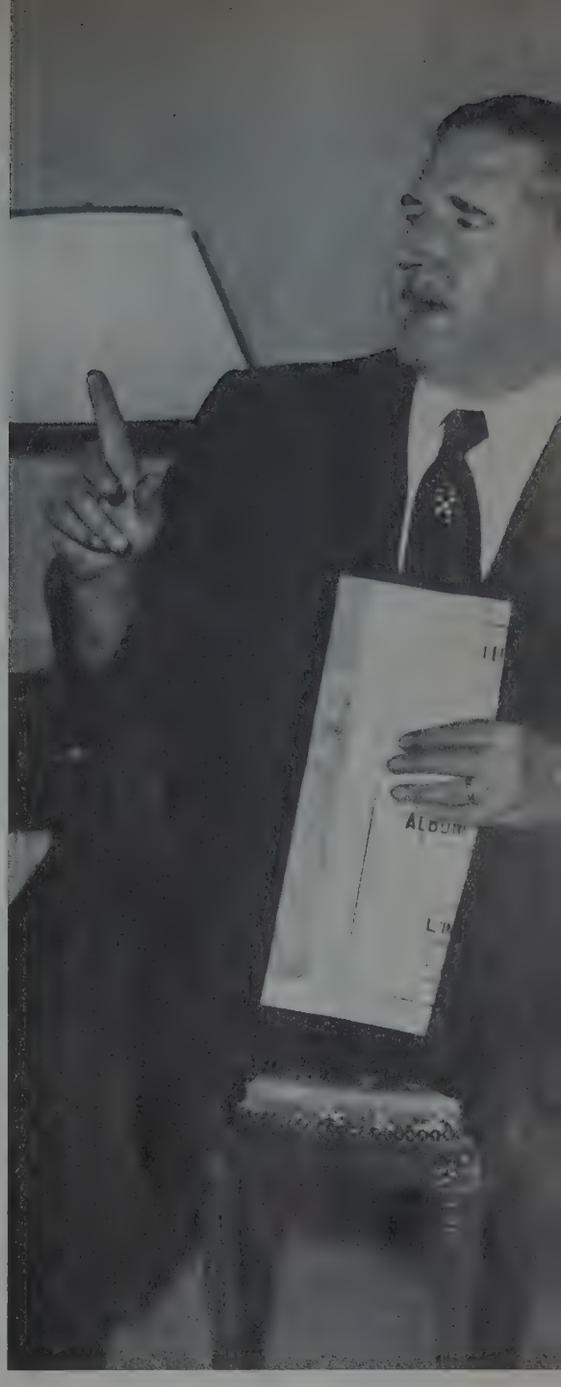
*ON connaît en France la figure dynamique et haute en couleur de M. de Barros, dont la sympathie pour notre pays, où il a fait ses études de médecine, s'est affirmée en maintes circonstances alors qu'il gouvernait l'Etat de São-Paulo.*

*Grand bâtisseur, il avait transformé cette région du Brésil, si riche en café, en coton, en sucre, y perçant des routes, édifiant des stades, multipliant les œuvres d'hygiène et d'assistance. Sous son impulsion, São-Paulo, la capitale, était devenue la plus grande cité industrielle d'Amérique du Sud.*

*Mais, comme bien d'autres hommes d'action, le docteur Adhémar de Barros avait dû subir les vicissitudes et l'ingratitude qui sont le lot de la vie politique. Ecarté de son poste de gouverneur en octobre dernier, il a pris depuis sa revanche en faisant élire un de ses supporters à la mairie de São-Paulo. Après avoir employé ses loisirs forcés à parcourir la France et l'Europe, le voilà prêt à affronter une lutte dont l'enjeu, cette fois, est national.*

*Grand, solide, le torse puissant, le visage coloré, les yeux vifs sous les paupières peu ouvertes, tel nous retrouvons M. Adhémar de Barros. Sa courte moustache a seulement grisonné et des fils blancs, surtout aux tempes, parsèment ses cheveux bruns rejetés en arrière.*

*Jouant avec les lunettes d'écaille qu'il a tirées de sa poche, M. de Barros satisfait à notre curiosité avec sa cordialité bon enfant.*



M. Adhémar de Barros répondant aux questions de « France-Illustration ».

**« FRANCE-ILLUSTRATION » VOUDRAIT VOUS POSER UNE QUESTION INDISCRETE : SEREZ-VOUS CANDIDAT A LA PRESIDENCE DE LA REPUBLIQUE DU BRESIL LORS DE LA PROCHAINE CAMPAGNE ELECTORALE ?**

— Me voilà, nous répond-il, de retour d'un voyage à travers le Vieux Monde, où je m'étais rendu pour me reposer l'esprit et le cœur des fatigues et des rancœurs nées après les luttes politiques de ces derniers temps. J'en étais arrivé au point de ne plus savoir si j'éprouvais de l'aversion à la pensée d'être appelé par le peuple à de nouvelles hautes fonctions ou si je me déciderais à accepter de briguer la magistrature suprême de mon pays. Mais je pense que les événements politiques actuels du Brésil me conduisent à poser ma candidature. Les noms qui ont été avancés déjà, s'ils sont ceux de personnalités méritant en tout point d'être élues, ne sont pas, en effet, parvenues à rallier l'opinion publique.

**— QUEL SERA VOTRE PROGRAMME DE GOUVERNEMENT ?**

— Je vous dirai tout d'abord que tous les programmes politiques et administratifs se ressemblent sur bien des points. La question primordiale réside dans l'aptitude d'un candidat à réaliser, à exécuter son programme.

C'est pourquoi, d'ailleurs, le peuple brésilien se préoccupe davantage de la personnalité des candidats que des partis politiques dont ils se réclament et qui ne comptent, parmi la population, qu'un faible pourcentage d'adhérents.

Dégagé de toute tendance partisane, le citoyen, chez nous, vote volontiers pour un président appartenant à tel parti, pour un député affilié à tel autre et pour un sénateur se réclamant d'un autre parti encore !

Je suis un homme ayant le sens international et, sans ignorer que le Brésil a ses propres problèmes à résoudre, je ne conçois pas, pour mon pays, une existence à l'écart des autres nations. Je suis pourtant nationaliste, mais au bon sens du mot, et je déteste cet autre nationalisme superficiel, rétrograde et improductif. La souveraineté d'une nation ne consiste pas à inspirer aux autres une crainte sentimentale et affective, mais à développer pleinement ses forces morales et matérielles pour faire figure d'une nation forte, respectée de tous et respectant les autres.

La culture, la technique et les capitaux peuvent et doivent s'unir, à travers le monde entier, dans le cadre de principes sains et solides, afin de favoriser le bien-être des hommes sur la terre.

Je suis un homme de travail, rompu aux luttes politiques, et je n'ai pas la crainte des responsabilités... cette crainte qui fait parfois de la démocratie un caudataire de la démagogie dans le domaine des réformes sociales, alors qu'elle est plus à même qu'aucun autre régime de réaliser dans ce domaine, parce que c'est l'essence de sa philosophie et parce que c'est de tous les régimes celui qui a le plus grand respect de la dignité humaine.

Le Brésil, que je connais à fond pour avoir visité les quatre cinquièmes de ses innombrables villes et communes et pour l'avoir parcouru en avion, en auto, en train et même à cheval, possède d'immenses ressources qui devront être exploitées au profit de son peuple comme de l'humanité tout entière.

Si je suis candidat par la volonté populaire et si, ensuite, je suis élu, je m'efforcerai d'appliquer les notions que j'ai acquises dans la gestion des affaires publiques et au contact de pays plus développés, comme la France immortelle et civilisatrice, pour faire le bonheur de mes compatriotes et, par là, au moyen de la solidarité chrétienne et humaine, contribuer au bonheur du monde.

Il y a d'autres peuples avec lesquels nous avons de grandes affinités et auxquels nous devons faire confiance toujours davantage. Qu'il me soit permis de citer notre affectueuse prédilection pour nos frères portugais, qui doivent être considérés comme des Brésiliens sans la moindre restriction, et pour nos amis italiens, à qui nous sommes redevables, pour une si grande part, du progrès du Brésil et qui, de ce fait, ont droit à notre gratitude éternelle.

Tel est l'esprit de mon programme, le reste n'est que détails qui se résument en ces mots : éducation, santé et justice, auxquelles a droit chaque citoyen. Notre devoir doit être d'élever le niveau de vie des populations pauvres — qui sont la majorité — afin que le désespoir ne frappe pas à leurs portes, apportant avec lui la révolte, dont les conséquences sont faciles à entrevoir.

Nous avons besoin de plus de tracteurs et de moins de « Cadillac » ! Plus de pain et moins de luxe. »

# APRÈS LA TENTATIVE DE PUTSCH EN ARGENTINE

## DÉTENTE A BUENOS-AIRES

En un temps où la vitesse est reine, où l'avion et la radio abolissent les distances entre les continents, il semblait que les événements surgis sur un point quelconque du globe dussent être présentés au grand public sans retard, avec le maximum de précision et de clarté. Les troubles dont la République Argentine vient d'être le théâtre montrent qu'il n'en est rien. Ils se sont entourés d'un tel afflux de fausses nouvelles, ils ont fait éclore tant de faux bruits et, partant, d'interprétations plus que suspectes qu'il n'est pas superflu de faire le point sur le caractère de la sédition militaire avortée du 16 juin et de la « placer » à son échelle exacte.

Ses auteurs avaient cru pouvoir exploiter l'évident état de tension qui régnait entre le gouvernement argentin et les représentants de l'Eglise catholique, tension assez paradoxale d'ailleurs dans un pays où la foi religieuse reste profondément ancrée et où les électeurs catholiques n'ont cessé, dans leur grande masse, d'appuyer de leurs votes le régime « peroniste ». Le différend ne s'en prolongeait pas moins depuis novembre dernier, aggravé à la fois par l' « activisme » de certains membres du clergé, qui, sourds aux appels à la prudence du primat d'Argentine, prenaient bruyamment parti dans la lutte politique « anti-peroniste », et par les outrances anti-religieuses des « descamisados ». On en était ainsi arrivé à une opposition spectaculaire qui provoquait des mesures d'exception, auxquelles répondaient les excommunications.

L'exaspération croissant de part et d'autre, le moment est apparu propice à des éléments militaires de l'Aéronavale pour tenter une rébellion qui s'apparente bien plus aux *pronunciamientos*, dont l'Amérique latine a une longue expérience, qu'à ces putschs sensationnels qui ont bouleversé l'Europe centrale.

LE PRESIDENT Peron (à gauche) et le général Lucero, qui a dirigé la répression en Argentine.

Ce mouvement insurrectionnel, très localisé, ne devait être qu'un feu de paille, car il se heurtait au loyalisme de l'armée de terre et de ses officiers. Buenos-Aires n'en aura pas moins traversé quelques heures agitées, et même sanglantes, durant que trois ou quatre avions rebelles bombardaient le palais gouvernemental et qu'on se battait aux portes des casernes. Mais la contre-offensive s'était rapidement organisée sous la direction du président Peron et du général Lucero, le ministre de l'Armée, « peroniste » fidèle autant que catholique fervent. Bientôt les officiers séditieux lâchaient pied, et la capitale retrouvait peu à peu son calme. Le 29 juin, l'état de siège était levé et il ne restait plus qu'à panser les plaies...

Le général Peron a donné le signal de la détente en dégageant publiquement les forces politiques qui lui sont hostiles de toute responsabilité dans cette tentative insurrectionnelle. En même temps des mesures d'apaisement étaient prises, les ministres les plus engagés dans la politique anti-religieuse ont été écartés du pouvoir, les attaques contre le clergé ont perdu de leur virulence, les éléments les plus ardents de la C. G. T. ont été convaincus qu'ils n'avaient pas à redouter de réaction contre les avantages sociaux acquis... et les communistes, qui s'étaient efforcés d'envenimer les choses, ont jugé prudent de se tenir cois. Pareille volonté de détente a sensiblement « décrispé » les milieux catholiques, et les fidèles affluent de nouveau librement dans les églises.

En même temps qu'il exhortait ses partisans au sang-froid et à la mesure, le général Peron, reprenant son rôle d'arbitre, tendait une main largement ouverte à ses adversaires politiques en les invitant à collaborer à l'union au nom des intérêts supérieurs de la nation. Cette attitude conciliante et libérale montre que Juan Domingo Peron, dont le sens politique n'est pas niable, a été mûri par l'expérience de dix années de pouvoir qui n'ont pas été exemptes de périodes orageuses.

Pour Peron, à la phase révolutionnaire succède une période constitutionnelle où il conserve les fonctions de président de la République, après avoir passé la main pour la direction du Parti. Avec la liberté politique pour toutes les factions et la liberté de la presse, l'Argentine entre dans une ère nouvelle.

QUATRE AVIONS de la marine bombardent la Casa Rosada, que le général Peron vient de quitter pour aller au quartier général de l'armée de terre.

LES DEUX premières bombes éclatent sans toucher la Casa Rosada (à droite, devant le nuage de fumée). Le flou de la photo est dû au tremblement du sol.

# LES PLAISIRS DE LA COTE D'AZUR ET LES CHARMES DU PAYS PROVENÇAL

PAR G. DEBOISGE

**COTE d'Azur ! Cannes ! Noms prestigieux de sites enchanteurs dont on a la nostalgie quand on les a connus.**

**Autrefois il n'était question de la Côte d'Azur que l'hiver ; de nos jours c'est l'été aussi, et surtout que l'on y vient chercher le soleil, qui brille d'une façon presque ininterrompue du mois de mai au mois d'octobre, et le ciel bleu incomparable du Midi.**

**Nice, la véritable capitale de la Côte d'Azur, est aujourd'hui détrônée par Cannes, tout au moins l'été. Sait-on que la fortune de Cannes est due à un Anglais, ou plutôt aux tribulations d'un chancelier d'Angleterre qui voulait aller à Nice vers 1834 ? L'épidémie de choléra qui sévissait en Provence avait obligé le gouverneur de Nice à établir un cordon sanitaire infranchissable. Lord Brougham dut**

A CANNES, Dominique Wilms se soumet de bonne grâce au mitraillage des photographes.

SUR LA PLAGE de Cannes, entre deux bains, les estivants se font griller au soleil. — CI-DESSOUS : Eden Roc, au cap d'Antibes, avec sa piscine dans les rochers en bordure de mer, et ses plongeoirs.

UNE DES RAVISSANTES FONTAINES de Vence. Au premier plan, à gauche, une source d'eau minérale. CI-DESSOUS, le château fort en ruine de Bargême, vieux bourg féodal qui ne compte que huit habitants.

s'incliner, et il décida de faire halte à Cannes, qui n'était alors qu'un petit port de pêche.

Il s'y plut tellement qu'il y fit construire une belle demeure ; il vanta à ses amis la douceur et la beauté de Cannes et de ses environs. Son exemple fut suivi, son goût fit école et Cannes se développa au point de prendre en quelques années un essor extraordinaire. Les chemins de fer P. L. M., inaugurés en 1864, firent le reste. La gentry anglaise, la gentry française, le P. L. M. contribuèrent ainsi à faire de Cannes l'endroit select de la Côte qui comptât le plus de somptueuses demeures.

La rade, derrière laquelle se profile l'Esterel, constitue un magnifique plan d'eau pour tous ceux qui aiment les sports nautiques. Elle est bordée par la célèbre promenade de la Croisette, sur laquelle de somptueux hôtels offrent aux estivants l'attrait d'un luxe raffiné.

Les « grands » de ce monde y ont fait aménager des propriétés fastueuses. Les parcs, dessinés et soignés par les plus grands spécialistes du monde, y sont un enchantement digne des contes de fée.

Des fêtes y sont organisées autour des piscines, où les arbres éclairés projettent leur ombre étrange. Qui ne se souvient des réceptions données par l'Aga Khan dans sa villa « Yaki-Mour » ? Qui ne se rappelle les soirées offertes à ses amis par le prince Ali Khan dans sa somptueuse demeure de « l'Horizon ». Américains, Anglais, Français ont rivalisé à Cannes pour remporter la palme de la plus belle propriété.

C'est à Cannes que le duc et la duchesse de Windsor ont choisi de résider, en leur château de la Cröe,

SUR LA PLACE, à Coursegoules, on boit le pastis à l'ombre d'un grand arbre.

pour se retrancher du monde, trop bruyant de leurs amours. Ils trouvaient là le climat de calme et de beauté qui leur était nécessaire.

SI Cannes est devenue l'éden de la Côte, c'est qu'elle offre à ses estivants des ressources qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Le golf de Cannes n'est-il pas un des plus beaux de France ? Le nouveau port n'offre-t-il pas le spectacle des plus beaux

LE VIEUX VILLAGE de Coursegoules, typiquement provençal, avec ses maisons étagées au flanc de la colline et ses rues en escalier à pente douce.

yachts qui puissent exister ? La célèbre Môme Moineau s'y ancre régulièrement chaque année, et l'on se presse à son bord pour y jouir de cet extraordinaire luxe qu'offre un puissant navire.

Par-dessus tout, une manière de magicien a conçu pour la saison de Cannes une série de fêtes, tant sur terre que sur l'eau, qui animent pendant tout le mois d'août la ville cannoise. François André a mis au service de Cannes son immense expérience et son grand talent, qui se révélèrent si fructueux à Deauville. Ayant installé le Casino de Cannes, après avoir inauguré ses hôtels, participant à toute l'organisation des fêtes, il a su donner un essor exceptionnel à Cannes.

Si lord Brougham, aujourd'hui, en voyait les transformations, il ne reconnaîtrait plus son petit port d'antan !

Du super-Cannes, au sommet de cette colline que l'on appelle la Californie, on peut apercevoir le magnifique panorama de la mer, et les îles de Lérins, et, derrière soi, au loin, les collines mauves de l'Esterel.

MAIS ce n'est pas seulement la Côte elle-même qu'il faut connaître, et l'on a souvent trop tendance à ignorer la Provence aux senteurs merveilleuses, aux vieux villages perchés sur des pitons rocheux, tout imprégnés de la chaude Provence chantée par les peintres, comme Renoir, ou par les poètes, dont le plus célèbre reste encore aujourd'hui Mistral, mort cependant depuis plus de quarante ans.

Si nous nous enfonçons dans les terres, gagnons, par exemple, Saint-Paul-de-Vence, village dont la vue nous transporte dans le temps. Saint-Paul, type même de la vieille ville fortifiée, sur la frontière du Var, derrière ses remparts presque intacts, a gardé son aspect féodal : fontaines, maisons aux vieilles portes blasonnées ; on se croirait dans un autre siècle. Les peintres y sont nombreux qui viennent puiser l'inspiration dans ce haut lieu de Provence.

Utilisant une vieille demeure, le célèbre Roux, mort aujourd'hui, avait créé une auberge dont le nom est connu dans le monde entier, non pas seulement par la qualité des mets qu'on y déguste, non pas seulement par le panorama unique au monde qui se déroule sous nos yeux lorsque l'on est paisiblement installé sur la terrasse, mais aussi parce que, ami des peintres, il avait accueilli à « la Colombe d'Or » tout ce que le monde compte de célébrités dans le domaine artistiques.

La « Colombe d'or » est et restera plus qu'une auberge : un véritable conservatoire de l'art moderne. Des œuvres de Picasso, de Matisse, de

Vlaminck, de Braque, d'Utrillo, de Dufy, pour ne citer que ces maîtres, décorent les murs de cette vieille demeure restaurée avec un goût très sûr. Faut-il rappeler qu'avant de se retirer à Vence Matisse y avait fondé une école de peinture en compagnie de peintres de l'école de Paris ?

Jacques Prévert, Marcel Carné, André Breton ont été des habitués de la « Colombe d'or ». Des acteurs, des actrices en renom aiment à venir s'y reposer, et, dans cette ambiance calme, douce, idyllique, ils y trouvent pendant quelques moments trop courts à leur gré l'oubli des jours agités que la vie quotidienne leur impose.

A QUELQUES kilomètres de Saint-Paul, la ville de Vence elle-même, avec sa vieille place ombragée par les platanes, ses ravissantes fontaines, remplit d'aise les yeux de tous les voyageurs.

C'est à Vence que Matisse a fait édifier la chapelle qui porte maintenant son nom et dont *France-Illustration*, dans son numéro de Noël 1951, a montré les différents aspects.

Cette chapelle, lieu de pèlerinage aujourd'hui, a provoqué chez les artistes de notre temps l'émulation ; à leur tour ils veulent décorer une église ou une chapelle. Et c'est Braque qui « a fait » les vitraux dans sa chapelle à Varengeville, et c'est Chagall qui s'apprête à décorer les chapelles du Calvaire de Vence, et tant d'autres encore...

DE Vence on gagnera Grasse, la cité des parfums, et de là on s'enfoncera plus avant dans l'intérieur du pays ; on commencera alors à sentir l'influence alpine. Gorges du Verdon, grottes de Comps, gorges de l'Artuby, routes magnifiques, promenades étonnantes. En dehors de ces itinéraires connus, bien jalonnés, très fréquentés aussi, tant par les touristes isolés que par de véritables caravanes de cars, et où l'on ne risque pas, de ce fait, de se trouver sans secours au cas où surviendrait un incident de route, le curieux n'hésitera pas à faire un crochet et recherchera les petits bourgs presque inconnus, tel Bargême.

Bargême est un vieux village de Provence, situé à 1.100 mètres d'altitude. Il ne reste de ce bourg féodal que les ruines d'un château fort, une dizaine de maisons des plus primitives, une ravissante fontaine et... huit habitants : deux Anglais, deux Suisses, une Italienne et trois Français. L'école, qui ne compte que deux élèves, risque fort de fermer ses portes à la rentrée prochaine.

Mais quel calme profond lorsque l'on se trouve dans ce bourg médiéval ! Et quel roman n'inspirerait pas la vie de ces huit habitants de Bargême ? Sur le roc de Bargême, rien ne s'accroche ; la terre refuse d'être autre chose que landes et forêts : c'est une « terre de sang », disent les

PERCHE SUR UN PITON dominant la route, voici le bourg fortifié de Ménerbes, célèbre au moment des guerres de Religion.

SON CASTEL, autrefois fortifié, dont on peut admirer les détails ci-dessous et dans la page de droite, était la demeure de Nicolas de Staël.

DU HAUT DE LA CALIFORNIE on découvre le panorama de la Méditerranée, que bordent la pointe de Palm Beach et, au fond, à gauche, les îles de Lérins.

gens du pays, sauvage et dure. Pourtant on y cultivait la violette il y a peu de temps encore, mais les perfectionnements de la production synthétique vouent ce pays à l'abandon, à la mort lente.

Car les habitants partent tous les uns après les autres. Le maire ne déclarait-il pas récemment que plus les familles sont nombreuses moins elles peuvent vivre sur cette terre aride ? Depuis trente-quatre ans qu'il préside aux destinées de sa commune, il lui est arrivé souvent de remarquer que ses registres d'état-civil demeuraient vierges plusieurs années durant. Le dernier mariage a eu lieu il y a quatre ans ; l'an dernier, un vieux berger est mort, et cette année il n'a enregistré qu'une seule naissance, et encore pas à Bargême même, mais dans un des hameaux voisins du vieux bourg, qui risque ainsi de disparaître bientôt de la carte.

PLUS loin encore, en se dirigeant vers la vallée du Rhône, en descendant des hauteurs de Bargême, on sera surpris par Ménerbes. Ce vieux bourg du Vaucluse, non loin de Cavaillon, frappe par son aspect médiéval lui aussi. Ancienne citadelle protestante, on y devine la vie rude aux temps des guerres de religion.

Dominant la ville, voici l'ancien château fort qui abrita le tombeau d'un maréchal danois, Ch. de Rantzau, mort en 1789. C'est à Ménerbes que naquit, il y a plus d'un siècle, Clovis Hugues, célèbre non pas tant par son action politique que par ses poésies, dont certaines, consacrées à la Provence, lui valurent le titre de félibre majoral.

C'est à Ménerbes aussi que le grand peintre Nicolas de Staël venait souvent travailler dans son castel, qui l'avait attiré par l'extraordinaire couleur de ses vieilles pierres. Lorsque de Staël était las des souvenirs de drames hantant ce château, il quittait ce haut lieu pour retrouver à Antibes le calme serein de la mer.

Sont-ce ses longues méditations de Ménerbes ou l'appel du ciel immuablement bleu qui rejoignait la mer également bleue à l'horizon ? De Staël s'est tué en se précipitant du haut de sa tour d'Antibes.

Pourtant, à quelques pas de chez lui, dans ce cap d'Antibes où le plus beau jardin du monde, le jardin Thuret, y éclate de beauté et de santé, il allait, comme tant d'autres estivants, se délasser à Eden Roc. La pointe du cap d'Antibes, Eden Roc, aménagée pour le plus grand bonheur de ses hôtes, constitue avec sa piscine qui surplombe la mer, ses rochers, ses plongeoirs, un paradis, sur terre, de beauté, de couleurs et de calme. L'on comprend la chance de la France de posséder cette incomparable région.

ENFOUI au milieu d'une végétation luxuriante, le mas doit son nom à la plantation d'orangers et de citronniers qui accueillent les visiteurs. La profusion des couleurs et les senteurs de ces arbres, de ces fleurs en font un lieu idyllique.

QUELQUE PART, SUR LA CÔTE D'AZUR

# LE MAS DES ORANGERS

ACCROCHEE au flanc de la colline, dans un paradis de fleurs et d'arbres, éclatante de santé et de bonheur, cette maison de plain-pied nichée dans le super-Cannes est une sorte d'éden terrestre.

Le lieu avant tout : la colline que l'on appelle la Californie — sans doute parce que sa végétation luxuriante l'apparente à cette Californie américaine qui hante nos rêves. De la maison on domine Cannes et la mer. On aperçoit au loin l'archipel des îles de Lérins, célèbre à plus d'un titre. N'est-ce pas dans l'une d'elles, l'île Saint-Honorat, que se trouve le monastère — dont l'entrée est interdite à toute femme — qui abrite des religieux cisterciens ayant pour principale activité manuelle la fabrication d'une liqueur fameuse, la *Lérina* ? Comment aussi ne pas évoquer la mémoire de l'homme au masque de fer, celle du général Bazaine, qui furent internés dans une autre de ces îles, au fort Sainte-Marguerite ?

Implanté dans un jardin en terrasse, le mas des Orangers a été conçu à la manière des demeures américaines de la côte du Pacifique. Maison de plain-pied ouverte sur une vue merveilleuse. Un maximum de confort, des chambres simples, sobres, blanches, qui sont rehaussées par les couleurs éclatantes des étoffes recouvrant les meubles. Des fleurs remplissent la maison, qui ne fait qu'un avec la terrasse, aussi grande qu'elle d'ailleurs et meublée comme elle de divans et de fauteuils recouverts de toile aux couleurs très vives.

CE MUR, tapissé de fleurs, a été construit autour du premier palmier que l'on aperçoit. Celui-ci est « pris » dans la terrasse, d'où l'on domine un merveilleux parterre. La maison a été conçue pour s'ordonner autour de cette terrasse. Le store circulaire protège la loggia des ardeurs du soleil.

LA TERRASSE est l'élément important de la maison. C'est parce que l'on y séjourne pendant toute l'année qu'elle est à chaque instant l'objet des soins les plus attentifs. Les fleurs, les sièges, les coins confortables y expriment l'harmonie et le bonheur de vivre.

AU BOUT DE LA TERRASSE, une partie couverte, manière de loggia, où l'on peut, à l'abri du soleil, déjeuner et flâner. La vue, qui découvre un parterre de fleurs, et, au loin, la mer et les îles de Lérins, est la même que l'on a de la chambre de la maîtresse de maison, ouverte, toujours, sur la terrasse. Une chaise longue en soie vert pâle, une couverture de fourrure, un lit Directoire, des meubles anciens et précieux créant une harmonie raffinée, blanche et verte.

UN COIN DU LIVING-ROOM, ci-dessous, à gauche. Un trou de feu entre les deux portes-fenêtres où, le soir, l'hiver, seront brûlées les racines odorantes des bruyères et des oliviers. Le living-room, confortable, où le style a été peut-être sacrifié au confort, ouvre sur la terrasse, comme la chambre, dont le dallage rouge s'harmonise avec les rideaux jaunes et le chintz aux dessins de « la Dame à la Licorne » dont sont recouverts les meubles de coin formant canapés-divans.

LES JARDINS en terrasse sont dominés par les palmiers. La maison émerge de ce fouillis ordonné dès arbres rares et des fleurs odorantes. On aperçoit, à gauche, la loggia qui prolonge la terrasse, d'où l'on domine le panorama de la mer et des îles de Lérins.

**La terrasse a été construite autour des palmiers, et pour les palmiers tout autant que pour les quelques arbres à fleurs qui en font la pièce de séjour véritable. Des roses, des essences rares, tout y indique le souci dominant de M^me^ V..., qui a conçu cette maison en partant des palmiers et du jardin suspendu que constitue cette fameuse terrasse.**

**Celle-ci se termine par une loggia où l'on dîne et où l'on déjeune à l'abri du soleil lorsque celui-ci est trop ardent, à l'abri des rares pluies lorsque, fait exceptionnel, il arrive qu'elles sévissent.**

**Les trois chambres ont chacune**

LA CUISINE, de type américain, contient tous les ustensiles destinés à faciliter une vie que la maîtresse de maison a voulue très confortable.

LA TERRASSE, d'où « sortent » les arbres qui en font un vrai jardin suspendu. Le carrelage rouge, recouvert de vernis cellulosique, fait ressortir encore les couleurs des arbres et des fleurs. Sur toutes les pièces de la maison s'ouvrent de larges portes-fenêtres. Celles-ci coulissent et disparaissent dans les murs. On dirait alors une maison sans fenêtres, comparable en cela aux maisons mexicaines.

**une salle de bains ultra-moderne. Les couleurs des mosaïques, blanches ou noires, y font ressortir l'éclatante couleur du linge rouge et jaune.**

**Le living-room, de belles proportions, et les chambres ouvrent sur la terrasse, d'où l'on descend vers les jardins en étage, où fleurissent les orangers et les citronniers. Partout une richesse de tons et de coloris que le savant jardinier qu'est M^me^ V... a ordonnés pour le plus grand ravissement des yeux.**

**Dans toute la maison et sur l'immense terrasse, des dalles rouges vernies jettent leur heureux et chaud reflet sur les murs blancs. Et lorsque, à la fraîcheur du soir, un feu de bois odorant est allumé dans la cheminée du living-room, on se demande si l'on est sur terre ou dans un rêve paradisiaque.**

# DÉCORS GAIS ET MEUBLES PRATIQUES POUR LES ENFANTS

Lorsque l'enfant paraît... la maison devient trop petite et il faut songer à donner à l'hôte attendu son « espace vital » indispensable. Autrefois, les enfants, depuis l'âge du nourrisson jusqu'à celui du bachelier, se voyaient souvent relégués dans une chambre au bout du couloir, au grenier ou dans un coin que l'on condescendait à leur laisser dans une pièce quelconque du logis.

Aujourd'hui, il en va tout autrement : la venue d'un nouveau-né ou l'organisation d'une chambre destinée à l'enfant qui grandit sont au premier plan des soucis familiaux. Il faut savoir ménager au premier-né et à ceux qui le suivront l'espace nécessaire pour leur développement physique et moral, à l'abri des nervosités de leurs parents ! Il faut savoir, si l'on ne dispose pas d'une maison où une pièce supplémentaire se trouve aisément, découvrir la solution intelligente et pratique qui respectera à la fois le comportement des enfants et celui des parents. C'est alors qu'il s'agit de coordonner entre eux ces éléments toujours difficiles à accorder : les ressources du budget familial, l'espace dont on dispose et la connaissance psychologique des besoins en perpétuelle modification des enfants. Cette coordination adoptera des aspects divers selon les lieux, les goûts et les moyens de chacun.

Ce problème, auquel se heurtent durement tous les jeunes ménages actuels, surtout lorsqu'ils vivent dans un milieu urbain, est un de ceux qui intéressent le plus les décorateurs, ensembliers et fabricants penchés sur ce thème : l'enfant dans la maison.

Selon les possibilités du couple, plusieurs solutions peuvent être trouvées qui conservent l'intimité du « home ».

Dans ce cadre plus ou moins vaste, plus ou moins confortable, deux modifications de base sont à envisager : garder l'ordonnance primitive des pièces et y insérer le berceau, en disposant autour de lui un paravent qui protège du bruit, des courants d'air et de toutes allées et venues importunes ; prévoir dans l'armoire des parents des casiers pour y ranger le linge et les vêtements du bébé ; ou, si l'on en a les moyens, installer immédiatement une chambre d'enfant, susceptible de se développer avec son occupant et d'accueillir par la suite des frères et des sœurs.

Le berceau devra être choisi de manière que l'enfant puisse y coucher jusqu'à dix-huit mois, âge auquel il prendra possession d'un lit qu'il conservera jusqu'à l'adolescence. Une table basse, servant aussi de coffre à jouets, un petit secrétaire à tiroirs dont l'abattant relevé peut encadrer un tableau noir, des sièges mobiles à hauteur réglable et un tapis de caoutchouc mousse amortissant les chocs composent les éléments de base d'une chambre d'enfant pratique.

LE LIT D'ENFANT peut très joliment s'intégrer dans un coin de la chambre. Il suffit, pour le rendre gai, de le tapisser de cretonne, d'y adjoindre un petit dais servant d'étagère. Les jouets et autres trésors enfantins y trouveront leur place. Ordre et fantaisie seront ainsi respectés, et l'enfant pourra chaque jour, à son gré, modifier le décor de ses rêves. Le bébé, depuis son plus jeune âge, adoptera le lit muni de barreaux (à gauche), tandis que l'enfant plus grand choisira le divan (à droite), dont le soubassement dissimule deux tiroirs. Gain de place et harmonie sont ainsi obtenus à peu de frais. (Daphné Chabault.)

L'ARMOIRE (ci-dessus), le coffre à jouets transformable pour écrire, le petit fauteuil, le lit (ci-dessous) et le panneau, dont la frise apprend à lire et à compter, sont les éléments ingénieux d'une chambre d'enfant. (Marcel Gascoin.)

## FORMES, MATERIAUX ET COULEURS NOUVELLES

Les progrès réalisés dans la fabrication des meubles et la confection des objets destinés aux enfants sont considérables. Il est aisé maintenant de trouver un mobilier qui corresponde exactement aux nécessités et aux turbulences enfantines, en leur apprenant l'ordre, la propreté et la détente.

Les meubles en bois laqué ou en rotin aux angles arrondis, la table à langer que l'on roule à travers la chambre, le parc pliant de bébé, le lit-divan, dont le côté à glissière s'abat pour permettre de le faire sans peine, le tiroir où l'on niche la cuvette et les objets de toilette, l'armoire, dont les cintres pivotants sont accessibles à l'enfant lui-même, les frises murales servant d'alphabet, les divans jumeaux gigognes qui se replient l'un en dessous de l'autre dans la journée, les lits superposés, moins commodes en cas de maladie nécessitant l'isolement, les coffres à jouets roulants, les pupitres et les étagères mobiles à crémaillère, tous ces objets évitent l'encombrement inutile et respectent ces impératifs de la vie enfantine : dormir, jouer, ranger.

Les armoires, placées commodément le long d'un mur, ont acquis la propriété d'être extensibles, parce qu'elles sont faites d'éléments amovibles. Par l'adjonction d'un élément supplémentaire on obtient facilement rayons ou tiroirs, nécessités par la présence d'un enfant nouveau-né. Les tables de chevet servent le jour d'écritoire et dissimulent la nuit... ce qu'il convient d'avoir à portée de la main ! Le décor mural fait appel aux peintures et aux papiers lavables, qu'un soubassement de lino protège des inévitables graffiti. Des tissus solides, aux tissages résistants, des éclairages orientables placés hors de portée des enfants, les tapis de coton, les jouets en plastique complètent le domaine personnel de ces petits êtres.

L'influence des couleurs dans la vie quotidienne n'est plus contestée par personne. Elle est d'autant plus grande sur des regards et des cerveaux neufs ; aussi s'efforce-t-on aujourd'hui de choisir, pour les chambres d'enfants, une gamme de coloris frais et reposants.

## IMPORTANCE DE LA COULEUR

Le coloris de base de la chambre enfantine doit être choisi de manière à permettre aux enfants de tous les âges d'y créer, à leur guise, des décors changeants, selon leur humeur, leurs études et leurs tendances en perpétuel devenir. Les « mobiles », suspendus au plafond, et que l'on peut renouveler sans cesse ; les images, piquées sur les murs ou posées sur des socles ; les essais de sculpture, les tableaux peints, les dessins, toutes les tentatives d'un artiste en herbe peuvent servir et s'intégrer, sans dommage esthétique, dans le cadre préétabli qui l'entoure.

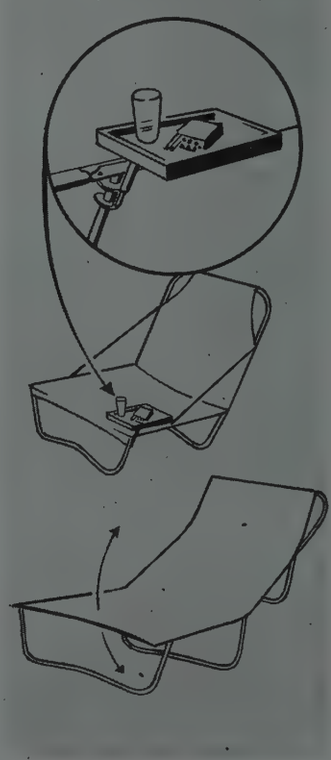
La frise, aux éléments mobiles qui se renouvellent selon les besoins du moment, la discrétion du décor s'adaptent, pas à pas, à l'éveil et à l'épanouissement de la personnalité enfantine.

Le bleu ciel, le rose éteint, le blanc et le citron, le vert pâle, le gris relevé de touches vives composent les meilleures harmonies pour une chambre.

Les tissus s'inspirent du même

## NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS

BEBE PULLMAN, hamac portatif à fond rigide et matelas amovible. De fortes courroies et poignées de cuir permettent de le porter et de l'accrocher partout. 6.480 francs.



POUR LE CAMPING OU LA MAISON, léger, robuste, peu encombrant, ce fauteuil se transforme aisément en chaise longue ou en couchette. La tablette, qui s'adapte à gauche ou à droite, permet d'avoir à portée de la main les objets favoris ou... les rafraîchissements préférés.

TAPIS DE FICELLE, casier roulant, meuble d'appui, table aux angles arrondis, siège bas et tentures claires composent une chambre d'enfant. Celle-ci deviendra plus tard, sans transformations notoires, celle du jeune homme soucieux de posséder un cadre qui évolue avec sa personnalité. (Marcel Gascoin.)

L'ARMOIRE, qui dévoile son contenu, peut se nicher dans l'angle d'une pièce, évite l'encombrement et permet d'y ranger : vêtements, linge, bibelots et joujoux. Aisément accessible, construite en bois léger, ses éléments sont modifiables. (Marcel Gascoin.)

esprit : recherche décorative par l'alliance de la couleur et d'un dessin linéaire volontairement simple, accords chantants et effets de camaïeu, rappels de teintes soigneusement accordés.

## LINOLEUM OU TAPIS

Le revêtement des sols dans la chambre d'enfant exige beaucoup d'attention. Petits et grands semblent préférer le sol aux sièges dès qu'il s'agit de jouer, de coller des images, des timbres, des papillons ou même de tailler une robe ! En conséquence : le linoléum, le bulgomme, les plastiques et les tapis de jute et de coton lavables sont à conseiller. Leur robustesse à toute épreuve, leur gaîté, leur facilité d'entretien, leur prix de revient raisonnable en font les meilleurs matériaux pour amortir les chutes, en restant faciles à nettoyer et hygiéniques à l'usage.

## BOIS OU ROTIN

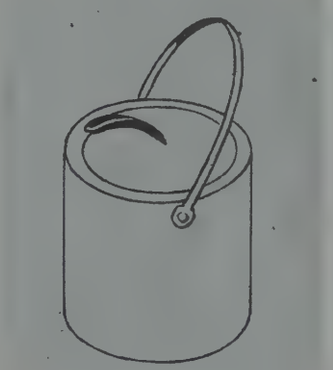
Les mobiliers des chambres destinées à l'enfance sont actuellement fabriqués en bois divers ou en rotin, dont la légèreté et la solidité sont particulièrement appréciées. Les bois clairs, exotiques ou courants, comme le chêne et le sapin, rotin naturel ou teinté sont les favoris. Ils se lavent, supportent les chocs, se déplacent aisément et composent des ensembles nets, économiques et facilement renouvelables.

J. de Sédouy.

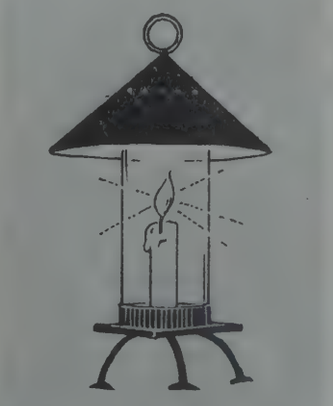
## NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS

(SUITE)

GLACE, MAIS NON NOYE, le liquide que vous aimez restera toujours frais dans cette carafe magique qui retient les glaçons. 9.000 à 16.000 francs.



DE LA GLACE toujours prête à portée de la main, tel est le rêve réalisé qui enchantera les maîtresses de maison. Voici un seau à glace isotherme, incassable, qui conserve les glaçons toute une soirée. 6.950 francs.



LE DINER EN PLEIN AIR s'éclairera commodément avec cette poétique lanterne de fer forgé noir, dont la bougie s'abrite derrière un verre. 4.900 francs.

*FIÈVRE ATOMIQUE AUX ÉTATS-UNIS*

# LA RUÉE VERS L'URANIUM

## APPORTE LA RICHESSE AU COLORADO DESERTIQUE

LE gouvernement américain a entrepris récemment les plus grandes recherches minéralogiques de l'histoire. En l'espace de quatre ans, quelques heureux chercheurs se sont déjà enrichis dans des proportions inégalées depuis la ruée sur l'Alaska et sur la Californie, où les prospecteurs avaient pris d'assaut l'ancienne terre de conquête espagnole, en quête de mines d'or. Il ne s'agit pas, cette fois, d'une ruée vers l'or mais vers l'uranium — ce métal peu connu, d'un blanc argent, incorporé à un minerai jaune résidant en couches stratifiées sous la surface de la terre. L'ère atomique a fait de l'uranium l'un des minéraux les plus prisés. L'uranium est aussi nécessaire pour alimenter les centrales d'énergie atomique que le charbon pour approvisionner les fourneaux. En un temps où l'on envisage les possibilités d'adapter l'énergie atomique aux besoins industriels en période de paix, l'uranium ne peut qu'être considéré comme un élément de première importance par les gouvernements attentifs à l'exploitation de l'énergie nucléaire.

### LE PLATEAU DU COLORADO

JUSQU'EN 1948, les Etats-Unis se procuraient de l'uranium en provenance des grands bassins de Shinkolobwe, dans le Congo belge, et aussi du Canada, où des géologues avaient découvert la présence de riches gisements dans les déserts de glace situés autour de Great Bear Lake. Gênés par cette nécessité de compter exclusivement sur une production étrangère, les chefs militaires à Washington décidèrent de développer la recherche des gisements d'uranium aux Etats-Unis. Cette expérience fut d'abord menée avec peu de conviction ; la plupart des experts assuraient, en effet, qu'il y avait peu de chances de découvrir sur place des gisements importants.

Le Colorado Plateau, région de 80.000 kilomètres carrés, plein de gorges redoutables et de plateaux sauvages, avait déjà fait l'objet de modestes prospections au début du siècle. C'était l'époque où la découverte du radium par Pierre et Marie Curie déclencha un mouvement de recherches très poussées dans le but de trouver du minerai ayant des propriétés radioactives. Mais des découvertes plus importantes, faites au Congo, entraînèrent bientôt l'abandon effectif des forages du Colorado. Seules se maintinrent sur place des compagnies minières extrayant le minerai et le raffinant pour en faire du vanadium. L'uranium, considéré comme un sous-produit sans valeur, était simplement entassé aux abords des raffineries.

### LA FIEVRE DE L'URANIUM

POUR encourager la recherche de l'uranium, la Commission de l'Energie Atomique ouvrit en 1948 un bureau régional d'exploitation dans le village de Grand Junction, Colorado, en plein centre du plateau. Les futurs chercheurs furent munis gratuitement de plans d'exploitation, de cartes des régions riches en minerai et de renseignements utiles concernant les méthodes d'exploitation. Le bureau régional offrit pour l'uranium des prix records qui, partant de 1.000 francs la tonne, pouvaient, suivant la qualité du minerai, atteindre un plafond théorique de 500.000 francs. Désirant avant tout obtenir du minerai de première qualité (au-dessus de 0,20 %), l'A. E. C. promit, en plus, une prime de 3.500.000 francs pour les vingt premières tonnes de minerai à 0,20 %, livrées à ses bureaux. En outre, elle institua un système de récompenses, primes à la production, et allocations de transport, pour encourager les propriétaires de petites concessions à exploiter leurs fouilles sans l'aide de financements extérieurs. Mais le minerai a l'inconvénient de se trouver rarement concentré en riches gisements ; de plus, les mines d'uranium se trouvent dispersées à travers les régions les plus rudes de l'Amérique du Nord et leur exploitation se heurte à mille obstacles. Jusqu'à présent, personne n'a eu droit à la prime de 3.500.000 francs.

A vrai dire, « la fièvre de l'uranium », c'est ainsi que les habitants du Far-West appelèrent cette nouvelle ruée, fut lente à se mettre en train. Tout d'abord, seuls quelques hardis explorateurs aux moyens limités s'aventurèrent sur le plateau sauvage et aride, où l'uranium était réputé se trouver. Les compagnies minières, les exploitants de puits de pétrole et les broyeurs de vanadium manifestèrent peu d'intérêt pour les possibilités commerciales offertes par l'extraction et la raffinerie de l'uranium.

### DEUX FORTUNES MIRACULEUSES

EN 1952, cependant, deux hommes appartenant à des milieux dissemblables, et originaires de régions opposées, firent fortune dans cette entreprise et attirèrent ainsi l'attention du pays sur le boom naissant. Ces deux hommes avaient toutefois un point commun : ils s'étaient mis à chercher de l'uranium comme expédient momentané pour renflouer leurs affaires. Ils ne s'attendaient ni l'un ni l'autre à en tirer des milliards.

L'un d'eux se nommait Vernon Pick, ingénieur électricien du Minnesota. Sa réussite commença par un invraisemblable coup du sort : une usine de pièces détachées pour automobiles, dans laquelle il avait placé toutes ses économies, brûla complètement en mai 1951, le laissant sans ressources, hormis l'indemnité d'assurance (4 millions de francs). Avec cette somme, Pick acheta une remorque et se dirigea avec sa famille vers Mexico pour s'offrir ce qui serait probablement leurs dernières vacances, à lui et aux siens. Ils s'arrêtèrent en chemin à Colorado Springs, où Pick eut vent de l'intérêt grandissant qu'inspiraient les possibilités offertes par l'uranium. Il risqua le tout pour le tout. Consacrant une partie de ce qui lui restait à acheter de l'équipement, il laissa sa femme et son enfant dans un camping et partit tout seul dans le désert à la recherche de ce minerai rapportant gros mais difficilement repérable. Au bout de huit mois d'efforts obstinés, il se retrouva les poches presque vides, avec dans le cœur un amer sentiment d'échec et une âpre détermination de tenter sa chance une dernière fois. Il partit explorer le San Rafaelo Swell, région particulièrement dangereuse et inaccessible, évitée à juste titre par la plupart des chercheurs. Après avoir lutté contre la chaleur, les inondations, les serpents, l'eau croupie et les rivières perfides, Pick détecta sur le flanc de la montagne un filon qui fit cliqueter frénétiquement son compteur Geiger et confirma ses premières prévisions : il venait de découvrir un gisement d'uranium d'une rare richesse. Après un voyage de retour aussi plein de péripéties que son trajet à l'intérieur du San Rafaelo Swell, Pick revint sain et sauf et finit par vendre sa concession pour plus de 3 milliards de francs.

Moins de quinze jours après l'extraordinaire découverte de Pick, un autre explorateur besogneux, Charles Steen, découvrit lui aussi un filon d'uranium valant des milliards. Renvoyé pour insubordination d'une entreprise pétrolière pour laquelle il travaillait, le jeune Steen, géologue du Texas, subit des privations très pénibles pendant deux ans, emprunta tout l'argent qu'il put à sa mère et à ses amis et mit tous ses espoirs dans une mine qu'il appela, fort à propos, en espagnol, *Mi Vida* (ma vie). Sur le plateau, l'uranium existe parfois en dépôts superficiels, mais les gisements les plus riches résident dans la terre, en couches stratifiées, à des profondeurs variables, sous des sommets escarpés et des aiguilles rocheuses. Steen entreprit de creuser à une profondeur de 70 mètres, mais sa foreuse se brisa à 55 mètres. Désespéré, il fut sur le point de tout abandonner ; c'est alors qu'en regagnant le village il

s'arrêta chez un pompiste qui vérifia la valeur de quelques échantillons prélevés au cours de son sondage. Ils étaient d'une richesse exceptionnelle (0,46 %), et la fortune de Steen fut immédiatement assurée. Les experts estimèrent plus tard que la mine elle-même contenait probablement pour plus de 50 milliards de minerai.

## LA RUEE DES PROSPECTEURS

LES récits que firent les journaux et les magazines de l'aventure couronnée de succès de Pick et de Steen concentrèrent rapidement l'attention de tout le pays sur la course grandissante à l'uranium. La ruée commença pour de bon quand des milliers de mineurs novices arrivèrent dans l'Ouest. Comme la découverte de mines d'or dans les ruisseaux californiens et le jaillissement de « l'or noir » des puits pétroliers du Texas, au début du siècle, le nouveau boom apporta dans son sillage le progrès, la prospérité et une gigantesque expansion. Des villages minuscules et branlants, comme au temps des pionniers, se réveillèrent un beau jour au milieu d'un tumulte indescriptible. Dans cette région isolée de l'Amérique — point de rencontre de quatre Etats : Utah, Colorado, Arizona et New-Mexico — les nouveaux venus se succédèrent en nombre toujours croissant, tandis que, pour satisfaire cette nouvelle clientèle, les commerçants locaux commandaient des quantités toujours plus importantes de vêtements de campeurs et d'équipement pour le désert.

Au lieu d'arriver en chariots bâchés et en voiliers à trois mâts, comme leurs ancêtres les pionniers, les chercheurs d'aujourd'hui descendent d'un avion, d'une camionnette ou d'une jeep, chargés de compteurs Geiger, de scintillomètres, de foreuses et surtout... de grands espoirs. Ces grands espoirs sont-ils fondés ? La ruée de ces dernières années a fait du jour au lendemain quelques milliardaires — plus précisément une trentaine — et quelques centaines d'autres chercheurs ont réalisé des fortunes appréciables grâce au boom. Mais on a récemment fait entendre un sérieux avertissement : « Il est évident que l'exploitation de l'uranium demeure encore plus hasardeuse que celle du pétrole. Tout d'abord, la géologie du premier est loin d'être aussi bien connue que celle du second. De plus, on estime que le pétrole jaillit en moyenne une fois sur neuf puits creusés, tandis que sur le plateau du Colorado la proportion des recherches d'uranium couronnées de succès est de un sur quarante forages. »

## SECTEUR PUBLIC ET SECTEUR PRIVE

CE fait n'a pas empêché 5.000 chercheurs de parcourir les gorges et les contreforts du Colorado. Leur enthousiasme vient en partie de ce qu'ils savent que le gouvernement épaule solidement le boom actuel. Pour le moment, le gouvernement américain est l'unique acheteur d'uranium. Le mobile qui pousse les pouvoirs publics à entreposer des réserves d'uranium est évidemment lié au développement de l'énergie atomique, et ceci explique pourquoi, par l'intermédiaire officiel de la Commission de l'Energie Atomique, ils offrent pour l'uranium des sommes si importantes ; ils se sont engagés, en effet, à acheter jusqu'à 1.000 livres de minerai à n'importe quel mineur pendant les huit années à venir et à subventionner la ruée jusqu'en avril 1967.

Cela dit, le secteur privé ne manque pas, lui aussi, de surveiller de près tout ce qui se déroule à l'heure actuelle sur le Colorado Plateau. De nombreux chefs d'industrie estiment que l'uranium remplacera un jour le gaz, le charbon et le pétrole en tant que grande source de combustible et d'énergie. Les rois du pétrole les plus importants ont envoyé des techniciens dans le pays de l'uranium pour étudier les possibilités de placement et d'exploitation. Une vingtaine de grandes compagnies américaines ont acheté les concessions de plusieurs exploitants, utilisent ceux-ci en qualité de conseillers techniques et ont financé des projets d'agrandissement ambitieux, dont le résultat serait de faire de l'exploitation de l'uranium une industrie de première importance à longue échéance et comportant de gros investissements. Depuis Salt Lake City, dans l'Utah, où des actions très bon marché furent mises en vente pour l'exploitation de nouvelles concessions, l'intérêt soulevé par l'uranium s'est étendu vers l'est, où des courtiers poussent leurs clients à placer de l'argent dans les valeurs minières.

Le boom sur l'uranium ne laisse prévoir aucun affaiblissement, tout au moins pour les dix années à venir. Quelque 800 mines sont actuellement en exploitation dans le Colorado, et l'A. E. C. déclare que la production du minerai a jusqu'ici doublé tous les dix-huit mois. Il existe huit entreprises privées qui traitent le minerai et quatre bureaux fédéraux d'achat. « On construit actuellement une autre usine ; cependant la production de minerai a augmenté si rapidement que des monceaux d'uranium s'accumulent dans certains endroits. L'année dernière l'A. E. C. et la U. S. Geological Survey forèrent 7.000 puits environ (tandis que des compagnies privées en foraient probablement davantage encore). Le montant de la production totale est tenu secret par l'A. E. C. ; sur le plateau on suppose qu'elle varie de 20.500 à 45.000 tonnes par mois... » Le résultat de toute cette activité a été de faire des U. S. A. le second producteur mondial d'uranium (après le Congo belge).

## LE DESERT DEVIENT VIVANT

EN ce qui concerne le Colorado, le boom a transformé une région reculée et arriérée en un centre plein d'activité. L'affluence du matériel d'exploitation, le commerce prospère d'équipement de mineurs (tous les drug-stores à Grand Junction possèdent un stock de compteurs Geiger), l'accroissement d'installations de fortune, la construction de raffineries pour le minerai et l'édification de 500 kilomètres de routes d'accès à l'emplacement des nouvelles mines sont autant d'indices de l'importance grandissante du désert.

Toutes sortes de gens ont participé à ce boom spectaculaire. Parmi les chercheurs figurent un grand nombre de géologues, d'ingénieurs et de contrôleurs des mines, et d'autres gens du métier qui travaillent par équipes organisées, du moins dans les grandes compagnies. On trouve aussi un nombre important d'amateurs : fermiers, ouvriers, cow-boys, rancheurs, pilotes, boutiquiers, secrétaires, professeurs et bien d'autres.

L'A. E. C. elle-même, en attendant d'acheter l'uranium exploité par des entreprises privées, ne demeure pas inactive. Elle dirige avec vigilance le boom depuis son quartier général de Grand Junction, un enclos de 20 hectares comportant bureaux, usines, usines témoins, chantiers, qui est devenu la capitale de l'uranium aux Etats-Unis. Grand Junction surveille l'ensemble de l' « opération uranium ». Les pénibles étapes de l'exploitation de l'uranium — recherches, forage, creusement de tunnels, traitement — sont directement ou indirectement placées sous son contrôle. L'A. E. C. joue aussi un rôle important en stimulant une exploration extensive à travers le plateau tout entier en vue du jour où toutes les exploitations seront épuisées.

## DES PERSPECTIVES OPTIMISTES

PARMI ceux qui entretiennent des rapports avec la nouvelle industrie de l'uranium, il n'est personne qui redoute réellement une chute du marché d'ici à 1962, date limite que s'est fixée l'A. E. C. On prévoit, au contraire, que des communautés florissantes vont probablement remplacer les baraquements, campings et hameaux éparpillés actuellement à travers la Mesa. Les camions de minerai, roulant sur dix-huit roues et pesant 20 tonnes, transportant leur lourd chargement depuis la mine jusqu'à la raffinerie, sont devenus des objets familiers dans le désert. Même si les besoins du gouvernement en uranium venaient à se restreindre, la consommation des industries privées irait certainement en augmentant. Il est frappant de voir que ceux qui ont fait fortune sur le Colorado Plateau, les premiers « rois » sans couronne de l'uranium, tels que Pick et Steen, ont prouvé leur confiance illimitée dans les possibilités dynamiques du marché de l'uranium en réinvestissant largement leurs bénéfices dans de nouveaux projets de construction de tunnels, d'exploitations et de raffineries. De même que l'exploitation de l'or dans le Klondike a ouvert une porte sur le Grand Nord et est devenue un soutien de l'économie de l'Alaska, la ruée actuelle vers le Colorado Plateau est probablement la première amorce d'un programme de développement minéralogique qui va procurer à l'Ouest américain une source considérable de revenus pour les années à venir.

LES LAVANDIERES. Cette aimable scène, dans le goût d'Hubert Robert, a pour décor les vieilles maisons aux toits pittoresques de Saint-Yrieix.

# EN LIMOUSIN, « PAYS VERT, MOUILLÉ D'EAUX VIVES »

## A QUI SES POSSIBILITÉS DOIVENT ASSURER UN RICHE ÉPANOUISSEMENT

UNE ENQUÊTE DE ROGER DARDENNE

PHOTOGRAPHIES DE ROGER BOULET

**CONNAISSEZ-VOUS Darnet? Non, sans doute. Il est cependant à l'origine d'une industrie, la porcelaine, qui a assuré la prospérité et le renom d'une région. Or les dictionnaires ne mentionnent pas son nom, et Guillaume Jeanneau ne le cite pas dans son excellent petit livre sur *les Arts du feu*.**

**Qui était Darnet ? Un chirurgien de Saint-Yrieix, un ancien médecin militaire.**

**Et sans un concours de circonstances assez surprenant, sans doute n'eût-il jamais été appelé à s'occuper de céramique.**

**Vers la fin du XVII^e^ siècle apparut en France une poterie translucide obtenue sans kaolin. Louis Poterat en fabriquait à Rouen dès 1670, et Pierre Chicoineau, à Saint-Cloud, en 1677. Ces « porcelaines tendres » — que la manufacture royale de Sèvres produisit exclusivement jusqu'en 1770 environ — nous ont valu de véritables chefs-d'œuvre. Mais le rende-**

ment était faible ; la production, coûteuse, et la fragilité des pièces, très grande.

Ce que l'on souhaitait et cherchait depuis longtemps, c'était fabriquer des porcelaines dures, semblables à celles des Chinois, qui faisaient l'admiration des amateurs et de la foule. N'allait-on pas jusqu'à leur attribuer des pouvoirs magiques, tel celui de déceler les poisons ?

## A LA DECOUVERTE DU KAOLIN

MAIS, pour faire cette porcelaine dure, il fallait disposer de la terre blanche utilisée par les Chinois, le kaolin, dont un missionnaire, le Père d'Entrecolles, avait, en 1712, rapporté en France un échantillon. Les Allemands avaient eu la bonne fortune d'en découvrir chez eux, et l'électeur de Saxe fabriquait à Meissen en s'entourant du plus grand secret.

Y avait-il du kaolin en France ? De manière telle, du moins, qu'on pût l'exploiter. Près d'Alençon, en 1750, il en fut trouvé. On l'essaya. Le résultat fut médiocre. Les argiles de Saint-Yrieix avaient aussi retenu l'attention. D'un faïencier nommé Massié, notamment, qui, dès 1737, s'essaya avec ces argiles à fabriquer une porcelaine semblable à la chinoise. Ce précurseur échoua, peut-être parce qu'il ne pouvait porter ses fours à une température suffisante. L'affaire en resta là.

Et c'est ici que paraît Darnet. Ou plus exactement son épouse. Car c'est la femme du chirurgien de Saint-Yrieix qui aurait fait remarquer à son mari les vertus d'une terre saponacée qu'elle employait pour sa lessive. Peut-être n'est-ce là qu'une légende. Mais le hasard ne joue-t-il pas toujours un rôle dans les découvertes ? Ce qui est certain, c'est que l'archevêque de Bordeaux, visitant la manufacture de Sèvres, se vit montrer par le directeur quelques objets exécutés avec du kaolin allemand. Et le directeur de demander au prélat s'il ne lui serait pas possible de s'informer si l'on ne trouverait pas une terre identique dans son diocèse.

Le prélat accepta et confia l'échantillon qui lui avait été remis à un apothicaire de Bordeaux du nom de Villaris. L'apothicaire explora la contrée. Sans succès. Il se souvint alors avoir ouï parler de gisements en Limousin. Il se souvint aussi de Darnet. Tous deux s'étaient connus pendant les guerres de Hanovre. Il lui expédia à son tour un échantillon de terre blanche. Et Darnet, peu après, lui renvoya une terre en tous points semblable, prélevée en un endroit nommé le Clos de Barre.

Passons sur les démêlés qui suivirent, où, semble-t-il, le jeu de Villaris ne fut pas toujours d'une correction exemplaire. L'ancien médecin militaire Darnet venait de permettre cette fabrication de la porcelaine dure qui, si longtemps, avait paru impossible. Il y fallait ce kaolin, dont, en 1771, Darnet fut chargé, au nom du roi, de diriger l'extraction. Il y fallut ensuite l'énergie et l'autorité d'un grand administrateur, Turgot, intendant du Limousin.

Notre dessein n'est pas ici de retracer l'histoire de la porcelaine. Et nous n'avons rappelé le souvenir de Darnet — et de sa bonne ménagère d'épouse — que parce que Saint-Yrieix se propose, en ce mois d'août, de faire à sa Foire-Exposition, la première depuis pas mal d'années, une place de choix à la porcelaine et d'évoquer le souvenir du chirurgien trop oublié.

## UNE PETITE VILLE QUI GRANDIT

SAINT-YRIEIX est d'ailleurs demeurée une cité où la porcelaine tient une large place par l'extraction du kaolin comme par la fabrication. C'est aussi un important marché agricole, au centre d'une région d'élevage, et dont les foires sont très fréquentées. Une grande manufacture de chaussures y a installé une fabrique de tiges. Ainsi, l'aimable petite ville, qu'une réforme administrative a privé de son sous-préfet tout en lui laissant son tribunal, se présente comme résumant en quelque sorte — car la conserve, le vêtement, la biscuiterie, l'industrie du bois y sont aussi représentés — les activités de la région limousine. Au carrefour de trois départements, Haute-Vienne, Dordogne, Corrèze, elle participe un peu du caractère de chacun. Elle se développe avec régularité sous l'impulsion d'un maire extrêmement « dynamique », pour employer un mot à la mode — le docteur Jacques Boutard. Des habitations s'élèvent, grâce notamment à un ingénieux système de vente de terrains sans intérêts, sur lesquels les futurs occupants, devenus « castors », construisent leurs maisons. L'hôpital, dont l'architecture fort moderne tranche assez vivement sur les vieilles demeures, nombreuses en la cité, est remarquable d'aménagement, aussi clair que commode. Les enfants ont à leur disposition un ravissant jardin avec des jeux nombreux, dont ils profitent joyeusement. Bientôt ils auront les agréments d'une piscine. Ce sont là d'intéressantes réalisations. Seule la vénérable église, où le roman s'associe au gothique, souffre de l'absence de clocher, remplacé par une sorte « d'éteignoir » fort inesthétique. On souhaite que les Beaux-Arts procèdent aux réfections néces-

PORCELAINE, CHAUSSURE, ELEVAGE, telles sont les trois activités principales de la région limousine. Ci-contre et de haut en bas, symbolisant en quelque sorte ces productions, voici un tête-à-tête, époque Louis XVI, provenant de la manufacture du comte d'Artois, une des belles pièces du musée Adrien-Dubouché de Limoges ; quelques modèles récents de chaussures (maison Heyraud) ; une partie du troupeau que l'administration des Haras entretient sur le domaine rattaché à son établissement de Pompadour ; enfin, le joli champ de courses de Pompadour, où, dès 1836, des épreuves furent disputées.

saires et ne laissent point s'abîmer davantage ce bel édifice, faute de crédits appropriés.

Si Saint-Yrieix offre un bon raccourci des possibilités limousines, bien d'autres petites villes mériteraient d'être citées, à la fois pour leur agrément et leur activité. Pourtant, c'est évidemment au chef-lieu qu'il faut aller chercher une vue d'ensemble.

## LOGEMENTS ET ECOLES, SOUCIS D'UNE MUNICIPALITE

LIMOGES est une vieille ville, bâtie un peu à l'aventure, qui conserve de beaux monuments anciens et des quartiers fort pittoresques, aux abords, notamment, de la cathédrale Saint-Etienne. Il lui a fallu longtemps pour se moderniser. Aujourd'hui, elle compte plus de 100.000 habitants. Des percées l'ont améliorée. Les tramways, de modèle désuet, ont fait place à d'élégants trolleybus. Un très beau parc de sports, avec une piscine remarquablement aménagée, permet aux jeunes de se livrer aux jeux de plein air.

Deux graves préoccupations, nées de l'extension de la ville, se posent à la municipalité, que préside M. Léon Betoulle, vétéran des luttes politiques et octogénaire plein de verdeur. Le sénateur-maire nous les a exposées dans son cabinet de l'Hôtel de ville. Il s'agit des logements et des constructions scolaires. Pour ces dernières, un gros effort a été fait, et nous avons pu visiter, notamment, des écoles maternelles modèles, où tout a été agencé pour que les tout-petits soient au mieux et se plaisent. L'accroissement de la population scolaire, la vétusté de certains locaux, la nécessité de pourvoir d'écoles aisément accessibles des quartiers nouveaux commandent évidemment la continuation du travail entrepris.

Quant au logement, la crise se fit sentir dès 1918. En 1920, un Office public d'H. L. M. fut créé et la présidence en fut confiée à un homme dont l'action personnelle fut considérable, Victor Thuillat. Quand celui-ci mourut, en 1936, l'Office avait bâti 1.261 logements et 37 boutiques. La guerre interrompit les constructions, qui ne reprirent que lorsque M. Léon Betoulle reprit sa place à la mairie. Il trouva deux collaborateurs, Henri Lafarge et Yvon Bach, qui donnèrent à l'Office un essor nouveau.

Les chiffres, ici, parlent. Avant 1939, l'Office a construit 1.298 logements, et, de 1949 à 1954, 664. Les travaux continuent. En compagnie de M. Longequeue, adjoint au maire et conseiller général, nous avons visité quelques-unes des réalisations en cours et pour lesquelles les architectes ont souvent trouvé des solutions hardies. Ces « cités » dans la cité posent fréquemment à la municipalité des problèmes délicats de voirie et de transports qui pèsent sur un budget communal de près de 2 milliards. Faut-il ajouter qu'elles ne sauraient suffire à toutes les demandes ? Mais c'est, hélas ! un sort

POUR DECORER LA PORCELAINE on emploie la décalcomanie et la peinture. Dans l'un et l'autre cas, les couleurs employées sont des oxydes de métaux ou des métaux à l'état colloïdal. La peinture est utilisée pour les filets au bord des pièces et les garnitures des anses. Les autres décors sont réalisés grâce à la décalcomanie, où le motif est imprimé sur un papier spécial, puis collé à l'envers sur les pièces de porcelaine. Les objets sont cuits ensuite à 800 degrés environ pour faire pénétrer le décor dans l'émail. Ci-dessus, une décoratrice au travail (manufacture Haviland) ; ci-dessous, le défournage après cuisson du décor (manufacture Bernardeau).

← LE PITTORESQUE PANORAMA du village de Ségur.

commun à la plupart des villes. De nouveaux organismes sont venus joindre leurs efforts à ceux de l'Office public et s'emploient de leur mieux à améliorer les conditions d'habitation.

Il est fort important qu'un vaste programme de constructions neuves ait été mis en route à Limoges, car la ville envisage d'accueillir des industries complémentaires de celles qui existent déjà. Bien entendu, la possibilité de trouver pour les cadres des appartements convenables est de nature à influer sur la décision des industriels.

Une expérience extrêmement intéressante va d'ailleurs être tentée en matière de logements. Beaucoup de jeunes ménages n'ont qu'un mobilier peu abondant. Parfois, d'autres ont des meubles, provenant généralement de leurs familles, qu'il est impossible de placer dans les pièces d'immeubles neufs. Henri Lafarge avait pensé qu'il serait intéressant de mettre à la disposition de jeunes ménages des logements tout meublés, dont les locataires bénéficieraient en outre de facilités pour acheter les meubles, s'ils le désiraient. Une première tranche de ces logements, comprenant vingt appartements, va être offerte à de jeunes couples. Si l'expérience réussit, elle sera poursuivie. Et notons que le mobilier comprend la vaisselle complète, en porcelaine de Limoges, ce qui est à tout le moins une ingénieuse propagande, démontrant que le « service » de Limoges n'est pas obligatoirement un ensemble de pièces luxueuses, accessible seulement à des privilégiés, mais qu'il peut être, à la fois robuste et coquet, à la portée de bourses modestes.

L'IMPORTANCE DU HARAS DE POMPADOUR a obligé à créer autour de la ville même des annexes, car le cheval de race limousine anglo-arabe joue un rôle important dans l'économie de la région. Il est très recherché pour sa remarquable aptitude sur l'obstacle, qui lui permet de remporter maints succès sur les hippodromes. En face du château, où sont logés le directeur et d'autres membres du personnel, se trouve le dépôt du Puy-Marmont, réservé aux étalons. Juments, pouliches et poulains sont répartis entre des succursales proches de Pompadour, notamment à Chignac et à La Rivière. Ci-dessus, poulinières et poulains ; ci-dessous, présentation d'un anglo-arabe.

CERTES, il convient de ne pas imiter le voyageur hâtif qui, de la première chevelure féminine aperçue au débarcadère, induisait que toutes les Françaises sont rousses. Pourtant, il m'a semblé que la vogue du pantalon féminin n'a pas gagné Limoges. En fait, en plusieurs jours passés dans le chef-lieu de la Haute-Vienne, je n'ai rencontré que deux jeunes femmes portant ce vêtement, dont une mode égalitaire a retiré au sexe masculin l'usage quasi exclusif.

Petit fait sur lequel on ne bâtira pas une théorie. Il aide peut-être néanmoins à comprendre l'esprit d'une population assez réticente, m'a-t-il paru, aux influences extérieures, fort attachée à son terroir et aux habitudes ancestrales. Sans doute rencontre-t-on dans les rues quelques copistes d'un Saint-Germain-des-Prés un peu dépassé. Ce n'est que gourme de jeunesse.

Du sérieux, de l'application, un souci du travail bien fait, voilà ce qu'on remarque en parcourant usines et ateliers. Des incidents déjà anciens et qui furent meurtriers ont dessiné autour de Limoges une rouge auréole. C'est loin, tout ça ! Interrogez ceux qui ont aujourd'hui la responsabilité de l'ordre, interrogez les représentants du patronat, ils s'accorderont pour affirmer que le « climat social »

QUELQUES ATTITUDES ET EXPRESSIONS. Faciles à effaroucher, ces fringants animaux, dont il n'est pas facile de suivre les évolutions, ont accueilli avec une curiosité mêlée d'appréhension la venue du photographe. Mais ils n'ont pas tardé à devenir plus familiers, et le gentil poulain du milieu pose un instant comme une vedette, avant de retourner à ses cabrioles.

est bon. Est-ce à dire que toute revendication soit éteinte ? Assurément non. La vie est chère là comme ailleurs. Les articles qu'on voit aux devantures le prouvent. Et les salaires souvent sont bas. Qu'il y ait là des sources de friction, ce n'est pas douteux. Des grèves peuvent éclater. Le ton des revendications, toutefois, n'a plus l'âpreté qu'on lui a connu.

## COUP D'ŒIL SUR L'ACTIVITE INDUSTRIELLE

QUELLE est la situation de l'industrie régionale, considérée dans quelques-uns de ses aspects essentiels, en observant préalablement que l'année 1954 a vu une régression du chômage, d'ailleurs peu étendu ?

Dans la porcelaine, le fait saillant en cette même année a été la reprise très accusée du marché de la porcelaine électro-technique. Néanmoins, la situation est loin d'être entièrement satisfaisante. La concurrence est sévère, et le marché intérieur ne présente plus de débouchés suffisants. Il est donc indispensable d'effectuer une prospection minutieuse des marchés étrangers. La Chambre de commerce a procédé à ce sujet, avec l'aide des conseillers et attachés commerciaux, à une enquête dans les divers pays étrangers et a réuni un dossier qui ne peut être qu'extrêmement utile aux maisons exportatrices, en leur fournissant, notamment, de précieuses indications sur le goût de la clientèle, sur les renouvellements de formes et de couleurs qui peuvent être souhaités dans une fabrication traditionnelle.

Les émaux maintiennent la réputation qui joint les artistes d'aujourd'hui à leurs illustres devanciers.

La chaussure a, elle aussi, un effort d'adaptation à fournir. Elle est, également, menacée par une concurrence étrangère que la libération des échanges risque d'aggraver. Les prix de revient sont aussi serrés que possible. M. Pierre Heyraud, qui a bien voulu nous recevoir, nous a indiqué comment il s'attache à résoudre les problèmes techniques et humains qui se posent dans la vaste entreprise familiale fondée par son père : rajeunissement du matériel, réaménagement des locaux (les ateliers de la maison Heyraud ont été installés dans les bâtiments d'une fabrique de porcelaine, donnant ainsi vers les années 1920 un exemple de reconversion de locaux industriels) ; du point de vue commercial, une concentration des points de vente a été recherchée. Sur le plan social, l'usine s'attache particulièrement à la formation professionnelle de son personnel. Des cours de perfectionnement fonctionnent pour les ouvriers et pour les cadres. On s'efforce de favoriser ainsi l'accès à la maîtrise. D'ailleurs, et nous retrouvons là un trait de caractère limousin, l'ouvrier est attaché à son usine. Il n'est pas rare qu'il ne la quitte pas depuis son entrée en apprentissage et l'on s'emploie à conserver ceux dont l'âge a réduit l'activité.

N'oublions pas de mentionner que la pantoufle semble connaître une période prospère.

Autour de la chaussure, il convient de signaler un certain nombre d'industries qui utilisent également les cuirs dont le Limousin est grand producteur. Au premier plan se place la ganterie, dont le centre est Saint-Junien, qui ne compte pas moins de quatre-vingts entreprises environ, d'importance, du reste, très variable. La ganterie a d'ailleurs conservé, dans une large mesure, un caractère artisanal, et le travail à domicile est très répandu. Il arrive même que les ruraux y trouvent un complément de revenus. Saint-Junien est particulièrement bien placé, au centre d'une région d'élevage où les peaux d'agneaux et de chevreaux constituent une matière première abondante. Là aussi, une concurrence très vive sévit. Elle émane en particulier de Millau, qui, pour le gant classique, est devenu un rival très dangereux de Saint-Junien. Celui-ci conserve sa prospérité dans la branche du gant de luxe. Comme il est naturel, les difficultés éprouvées par la ganterie se sont répercutées sur la mégisserie. Faut-il voir l'origine de ce recul de Saint-Junien dans le manque d'une main-d'œuvre spécialisée et l'absence d'une organisation industrielle rationnelle ?

Nous n'entrerons pas dans un examen détaillé des autres branches industrielles de la région. On peut signaler cependant que l'industrie des papiers et cartons subit, elle aussi, une concurrence assez vive, et que les investissements exigés de ce côté par l'évolution technique sont devenus très difficiles, tandis que le coût élevé des charges sociales et fiscales limite les possibilités d'exportation.

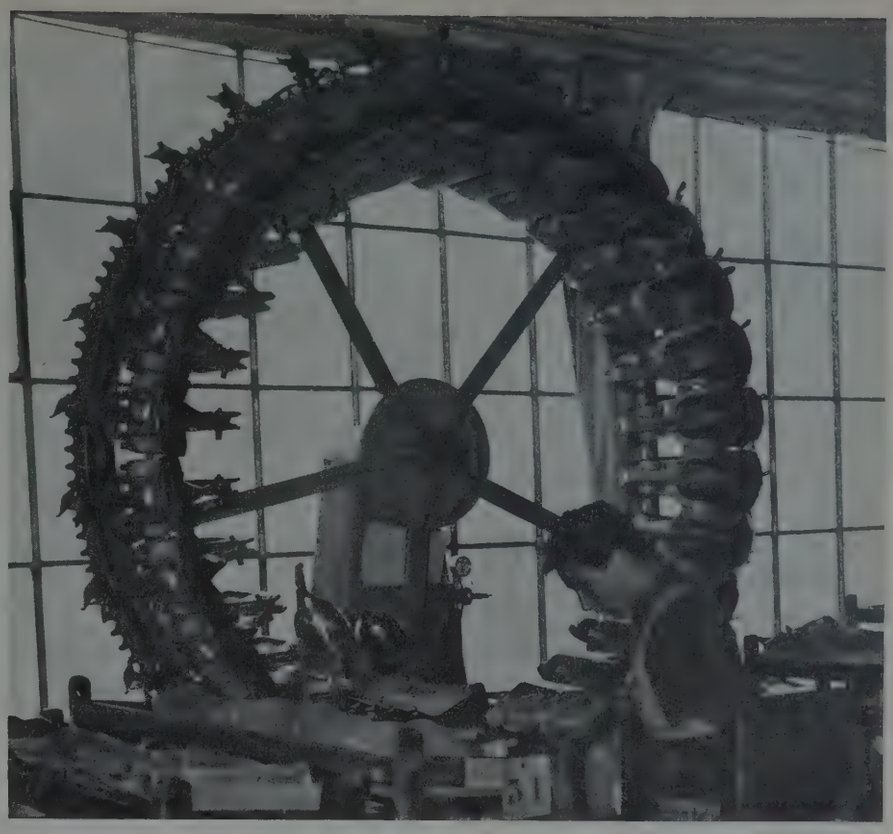
Quels remèdes peut-on apporter à une situation qui fait prononcer dans certain milieu le mot « crise » ? Nous les examinerons plus loin. Mais nous voudrions, avant, jeter un regard sur l'agriculture, car le Limousin est une région essentiellement agricole où l'élevage, en particulier, occupe une place prépondérante.

## UN PAYS VERDOYANT VOUE A L'ELEVAGE

LA Haute-Vienne a un climat rude. Les hivers y sont longs ; les printemps, courts. Et le sol granitique est abondamment arrosé. Plus au sud, l'aspect change quand on aborde le bassin de Brive. Aux gneiss et aux micaschistes succèdent les terrains jurassiques, propices aux riches cultures.

Les pommes de terre, l'orge, les topinambours sont parmi les principales productions naturelles de la Haute-Vienne. Encore que le département reste boisé et que les beaux arbres y soient nombreux, le châtaignier a beaucoup perdu de son importance. L'élément primordial reste, nous l'avons dit, l'élevage et la production de la viande. C'est là un problème économique clé. La prairie limousine est une richesse, la richesse fondamentale du cultivateur. La pros-

RENOIR Nu.



D'HABILES OUVRIERES SPECIALISEES tressent et entrecroisent les minces lanières de cuir dont sont faites les élégantes chaussures qui ont en ce moment la faveur féminine. A droite, cette roue n'est pas celle de la fortune, et l'on ne s'apprête pas à tirer la loterie nationale. Il s'agit simplement d'une presse de collage.

**périté de la région, le niveau de vie des habitants, le maintien de l'exploitation familiale sont liés en grande partie à l'élevage. Tout naturellement, donc, est-on conduit à envisager l'amélioration de celui-ci et le développement des industries et des commerces qui en dérivent. La vieille rue des Bouchers, à Limoges, avec, en son milieu, la chapelle du XV^e^ siècle dédiée à saint Aurélien, subsiste comme le symbole d'une corporation puissante.**

**LA race bovine limousine, dont l'effectif est très élevé, est renommée pour ses aptitudes au travail et à la boucherie. Le département de la Haute-Vienne fournit des reproducteurs non seulement au centre et au sud-ouest de la France, mais à l'Afrique du Nord, à Madagascar et à l'Amérique du Nord et du Sud, en particulier au Brésil.**

**Les ovins constituent également un troupeau fort nombreux, et on apprécie particulièrement la race dite « charmoise », fort bien adaptée à la production des agneaux de boucherie. L' « agneau gris », qu'on appelle aussi l'agneau de Pâques, est une des spécialités des éleveurs de ce pays. Enfin, si l'élevage des porcs de race limousine, dont la vogue était due à leur aptitude à produire un lard de qualité exceptionnelle, a fléchi, il reste néanmoins une quantité importante de porcs, et les éleveurs améliorent leur production dans le sens imposé par les exigences du marché.**

**Les services vétérinaires veillent avec une attention soutenue au maintien des bonnes conditions sanitaires. Le contrôle des animaux et des produits agricoles s'exerce sur toute l'étendue de la région limousine avec vigilance, afin d'obtenir que la qualité soit maintenue. D'autre part, on poursuit la modernisation de l'équipement. On constate d'ailleurs, chez les populations rurales, un désir réel d'améliorer leurs conditions d'existence et de travail. Aussi s'efforce-t-on de leur donner satisfaction, aussi bien en ce qui concerne l'habitation elle-même qu'en ce qui regarde la distribution d'eau potable et celle d'énergie électrique. Il est certain que la possibilité d'utilisation du courant électrique pour les usages domestiques, pour la cuisine, pour le fonctionnement des moteurs employés à la ferme représente un progrès très net et qui est fort apprécié des agriculteurs.**

**La motorisation tend d'ailleurs à se développer, et le nombre des tracteurs, à augmenter.**

**L'importance du cheptel et de la production de la viande font que le département est exportateur, d'autant que la qualité de cette viande la fait rechercher. Il existe neuf abattoirs et aussi beaucoup de tueries particulières (ce qui implique la nécessité d'une surveillance rigoureuse, afin d'obtenir que les prescriptions de l'hygiène soient strictement observées).**

**SI l'abattoir de Limoges, construit vers 1940, a été établi sur un plan rationnel, il y aurait certainement lieu d'en moderniser d'autres et d'en construire de nouveaux. L'expédition des viandes s'effectue, soit par camions réfrigérés, soit par wagons réfrigérés. Un entrepôt frigorifique a été installé en 1950 aux abords immédiats de la gare de Limoges. Il dispose d'une fabrique de glace pouvant produire 60 tonnes par jour, et de chambres froides permettant de stocker les denrées, à la fois pour les besoins de la consommation locale et pour ceux des expéditeurs de la région.**

**Sans nul doute il y aurait lieu de développer ces installations frigorifiques. Comme il conviendrait aussi de donner une large extension à l'industrie de la conserve et de la salaison et à l'utilisation des sous-produits d'abattage. C'est une préoccupation que nous avons trouvée chez plusieurs personnalités. La conserve devrait devenir, en effet, une des industries maîtresses du pays et, liée au développement de l'élevage, progresser avec lui.**

**A vrai dire, elle existe déjà. Mais elle est très loin d'occuper la situation qui devrait être la sienne. La main-d'œuvre qualifiée est tout juste suffisante pour les entreprises actuelles. Les prix du porc sont élevés et l'exportation ne paraît pas offrir présentement de possibilités satisfaisantes. Dans ce domaine, tout est, pour ainsi dire, à entreprendre et à organiser. D'autant que la conserve de viande pourrait être complétée par la conserve de volailles, que pratiquent déjà avec succès d'autres régions.**

**Enfin l'exploitation forestière trouve des débouchés principalement dans les bois de mines, les bois pour usines de cellulose et les bois d'emballage.**

LE PONT SAINT-ETIENNE, à Limoges, sur la Vienne, remonte au XIII[e] siècle. Au delà s'étend le vieux et pittoresque quartier de l'Abessaille, aux rues en pente abrupte, coupées parfois d'escaliers. La cathédrale, également nommée Saint-Etienne, et dont on voit ici le haut clocher extérieur, est un vaste et beau monument construit de 1277 à 1327, complété à diverses époques et dont le portail, dit « Porte Saint-Jean », est un chef-d'œuvre du style « flamboyant ».

## CONSEQUENCES DE LA MOTORISATION MILITAIRE

L'ELEVAGE du cheval a été extrêmement prospère dans le Limousin, intéressant la Haute-Vienne, la Corrèze et la Creuse. La motorisation de l'armée, en réduisant les débouchés, à évidemment porté un coup sérieux à cette branche de l'élevage. La race limousine anglo-arabe était fort recherchée par les services de remonte, qui s'approvisionnaient dans la région à l'intention des régiments de cavalerie légère. Hussards et chasseurs n'ont plus, maintenant, besoin des souples et élégantes montures sur lesquelles on les admirait. Ils sont passés à l'arme blindée.

Néanmoins, un certain nombre d'éleveurs continuent à produire avec passion ces excellents chevaux, à qui l'arabe a donné son endurance et l'anglais, son allant. Leurs efforts sont d'ailleurs appréciés et récompensés, car les sujets nés chez eux témoignent généralement d'une remarquable aptitude sur l'obstacle, et nombre d'entre eux, pilotés par des cavaliers réputés, ont remporté de très gros succès dans les concours hippiques.

Nous avons pu, en visitant l'installation d'un de ces éleveurs, le très aimable M. Parvaud, constater quelle science et quelle patience ces hommes de cheval apportent à leur profession.

Les courses aussi ont vu les anglo-arabes limousins se comporter souvent mieux qu'honorablement et s'inscrire même au palmarès des hippodromes parisiens.

Le goût de l'équitation est d'ailleurs répandu. Les réunions de courses sont suivies par tout un public d'amateurs. D'autre part, de nombreuses sociétés hippiques se sont formées pour développer le goût de l'art équestre et, tant en ville qu'à la campagne, forment avec bonheur de jeunes cavaliers.

## LE CHANTILLY LIMOUSIN

C'EST à Pompadour qu'on mesure le mieux l'importance du cheval dans l'économie de cette région. Pompadour pourrait être appelé le Chantilly limousin. Comme dans la cité des Condé, tout s'y ordonne autour du cheval. Et, comme à Chantilly, on y croise, en se promenant, cavaliers seuls ou en groupe, partant pour l'exercice ou en revenant, allant faire quelques « canters » sur le magnifique hippodrome, où l'on courut pour la première fois en 1836.

La petite ville est d'ailleurs charmante, avec ses rues et ses places plantées d'arbres souvent centenaires, avec ses maisons enfouies dans la verdure de parcs et de jardins, avec son vieux château, qui a conservé intactes ses défenses médiévales et qui, de son chemin de

UN GROUPE D'HABITATIONS MODERNES. Limoges fait un gros effort pour combattre la crise du logement, effort indispensable pour assurer l'extension industrielle de la ville.

UZERCHE, l'une des villes les plus curieuses de France par son caractère archaïque, se dresse fièrement sur un promontoire au-dessus de la Vézère.

ronde, offre tant de vues séduisantes.

Ce château pose d'ailleurs un petit problème d'histoire anecdotique. Il fut donné, avec le titre de marquise, à la favorite royale en 1745. Assez communément, on prétend qu'elle n'y vint jamais. Cette allégation, couramment reproduite dans plusieurs guides, est cependant contredite par quelques érudits locaux. La marquise serait bel et bien venue à Pompadour. Elle aurait même « marié » quelques filles de la ville et des environs.

Quoi qu'il en soit, on peut penser que la marquise, qui joua un rôle dans la création en Limousin de l'industrie porcelainière, en joua un aussi dans la fondation, en 1761, par Louis XV, du fameux haras, berceau de la race anglo-arabe.

Celui-ci comprend le dépôt d'étalons du Puy-Marmont, installé en face du château et, aux environs de Pompadour, cinq succursales. Parcourir ce vaste établissement sous la conduite de son directeur, M. Granet, et du sous-directeur, M. de Villeneuve, dont la courtoisie et la compétence sont égales, est une visite du plus haut intérêt. Le haras, qui reçoit chaque année de nombreuses missions étrangères et qui exporte les produits de son élevage aux quatre coins du monde, est complété par une exploitation agricole comprenant notamment un troupeau de vaches installé dans des conditions de stabulation et de traite tout à fait perfectionnées.

AINSI, la vieille et illustre maison à qui le cheval français doit tant apporte maintenant, par son exemple, un précieux stimulant à l'agriculture du Limousin.

Cette agriculture se caractérise par le grand nombre de petites exploitations. Entre les exploitants, les contacts ne sont pas aussi fréquents qu'il serait souhaitable. Or il est indispensable, pour assurer à l'agriculture dans cette région un développement rationnel, compatible avec les progrès de la technique moderne, qu'un rapprochement s'opère et que ces exploitants se groupent et aient entre eux de plus fréquentes relations. Les services officiels s'y efforcent et secondent dans ce sens les organismes professionnels, qui ont besoin de prendre plus d'extension. De cette coopération méthodiquement poursuivie doit naître un progrès, notamment par une meilleure formation professionnelle des jeunes. L'application des méthodes nouvelles, l'utilisation des machines en même temps que les améliorations apportées à l'équipement rural doivent contribuer à donner à cette région, dont la vocation agricole n'est pas douteuse, plus de richesse et de bien-être.

QUELQUES PERSONNALITES. A gauche, M. Briand, préfet de la Haute-Vienne. Au centre, de gauche à droite, M. Léon Betoulle, sénateur-maire de Limoges ; M. Longequeue, adjoint au maire, conseiller général ; docteur Jacques Boutard, maire de Saint-Yrieix. A droite, M. Louis Duché, président de la Chambre de commerce.

CE N'EST POINT UN COIN DE CAMPAGNE. Ce paysage est pris à Saint-Yrieix, où il borde le jardin d'enfants. Ceux-ci peuvent jouer et s'ébattre en toute liberté. Sur les bords du charmant cours d'eau poussent des cerisiers aux fruits succulents, comme ceux qu'on voit sur la gauche de cette photographie.

## L'AVENIR DU TOURISME EST LIE A L'EQUIPEMENT HOTELIER

TERRE qui a déjà beaucoup servi, « pays à ruisseaux et à collines avec des champs et des châtaigniers comme des rapiéçages », ainsi Jean Giraudoux décrit son pays natal, le Limousin. Son charme verdoyant a été bien souvent célébré par les écrivains. Dans son fameux *Voyage en France*, Arthur Young proclamait sa prédilection pour cette terre où, disait-il, les collines, les vallons, les bois, les enclos, les cours d'eau, les lacs, les fermes éparses composent mille tableaux délicieux.

Bien que, nous l'avons dit, le châtaignier n'y occupe plus une place aussi opulente que naguère, le Limousin a eu le mérite de résister assez énergiquement au déboisement. Il demeure un pays de belles frondaisons et de somptueuses verdures, tout coupé d'eaux vives. Souvent les routes s'engagent sous l'épaisse voûte formée par les arbres qui les bordent et dont les branches, en se rejoignant, ne laissent que filtrer le soleil.

Cette région paraît donc devoir tout naturellement appeler les touristes. Elle contient quantité de petites villes charmantes. L'amateur des souvenirs du passé y trouve de beaux châteaux, perchés de façon altière sur les collines, et beaucoup d'églises fort remarquables. Au sud, la Corrèze offre, elle aussi, quantité de sites pittoresques pour retenir le voyageur. Brive, qui s'intitule gaillardement — l'inscription latine de son sceau municipal en fait foi — capitale du Bas-Limousin, est une ville animée, plaisante et un point de départ d'excursions. Presque à ses portes, ne trouve-t-on pas Turenne et les restes de son château féodal, puis la si curieuse bourgade de Collonges, aux murailles de grès rouges ? Plus loin, c'est Beaulieu, Argentat. Entre Limoge et Brive, qui manquerait de voir Uzerche, dressée sur le promontoire au pied duquel s'encaisse la Vézère ?

Le charme des petites villes est d'ailleurs un des traits de cette contrée. Elles s'ingénient, dirait-on, avec une modestie coquette à retenir le voyageur. Voici, sur la Briance, claire et jolie rivière, Solignac, où saint Eloi érigea, sur une terre donnée par le bon roi Dagobert, une abbaye dont subsiste l'église, admirable édifice roman. Voici Le Vigen et les ruines romantiques du château de Chalusset, Pierre-Buffière et ses vestiges gallo-romains.

En amont de Limoges, où la Vienne coule rapide dans une vallée profonde, Eymoutiers révèle l'aspect grave et mélancolique du Limousin. Ville escarpée qui grimpe et tourne au flanc de la colline, vieille ville qui doit au granit son austérité et dont il faut voir la collégiale aux riches vitraux et l'étonnant quartier où les vieilles maisons des tanneurs surplombent la rivière. Entre Eymoutiers et Limoges, Châteauneuf-la-Forêt justifie son nom par les immenses bois de chênes, de hêtres, de châtaigniers, de sapins qui l'entourent, répandant de balsamiques odeurs et abritant le gibier que les chasseurs poursuivent passionnément l'époque venue.

En aval de Limoges, Aixe-sur-Vienne est un peu le Nogent du chef-lieu de la Haute-Vienne. Bals, tonnelles, terrasses. C'est une plaisante petite cité, que de gaies rivières coupent en trois.

Bien d'autres lieux mériteraient encore d'être cités. Le Dorat, avec sa vieille enceinte et son église du XII[e] siècle ; Châteauponsac et la vallée de la Gartempe ; Bellac, patrie de Jean Giraudoux ; le château de Coussac-Bonneval, qui rappelle le souvenir d'un des plus étonnants aventuriers de notre histoire ; Chalus et son haut donjon, d'où s'envola, le 26 mars 1199, la flèche qui devait être mortelle pour Richard Cœur de Lion.

Et comment, dans cette énumération, ne pas s'écarter un instant du plan du tourisme pour accorder un souvenir ému et indigné à Oradour-sur-Glane, le village martyr.

Ainsi, à travers bourgs et villes et à travers la verte campagne, les touristes et les campeurs trouveront mille raisons de se plaire en Limousin. Mais il est aussi particulièrement recommandable pour le pêcheur. Un peu partout, celui-ci trouvera des coins où il pourra enregistrer nombre de beaux coups. La multiplicité des cours d'eau ne lui laisse, pourrait-on dire, que l'embarras du choix ; les environs d'Eymoutiers et de Nedde sont encore riches en truites. A ceux qui préfèrent la pêche de la carpe s'offre la vaste retenue d'eau de Vassivière. Du reste, le Limousin est renommé pour être fin pêcheur. C'est une de ses distractions préférées.

Les richesses archéologiques éparses à travers le pays ne sont pas les seules. En plusieurs endroits, de beaux musées abritent de remarquables collections. Si l'on veut prendre une vue d'ensemble de l'histoire de la céramique, il faut parcourir, à Limoges, les salles du musée Adrien-Dubouché, qui, dans ses vitrines, présente un rare ensemble de porcelaines et, en premier lieu, un précieux échantillonnage des fabrications locales. Le musée de l'Evêché, installé dans ce qui fut la demeure épiscopale et que complètent de beaux jardins à la française, offre aux visiteurs un choix d'émaux de haute qualité. Brive, dont nous disions tout à l'heure l'accueillante vivacité, a aussi un intéressant musée. Lorsqu'il nous fut donné d'y passer, il présentait un choix de toiles impressionnistes des musées parisiens. Cézanne, Renoir, Sisley, Boudin, tous les maîtres de cette riche période de l'art français étaient représentés.

PUISQUE les Impressionnistes étaient là à l'honneur, n'oublions pas que, parmi les hommes célèbres dont s'honore cette région figure Renoir, né à Limoges et qui dans sa jeunesse travailla même quelque temps comme peintre sur porcelaine. Sans doute Renoir ne s'est-il pas beaucoup attaché à reproduire les sites de sa province d'origine, mais qui pourrait affirmer qu'il n'a pas été marqué par ses impressions d'enfance ? Les verts qui sont les siens n'évoquent-ils pas les verts si riches et diversifiés de la campagne limousine ? Même pour les types, n'avait-il pas conservé dans sa mémoire le souvenir de visages entrevus ? J'avoue qu'un de mes grands étonnements, au cours de ce bref séjour, a été d'apercevoir un matin, dans un restaurant de Limoges, une fillette dont les traits étaient exactement ceux de ces exquises fillettes dont le pinceau de Renoir a fixé si souvent la grâce puérile.

Enfin, entre autres motifs d'attraits pour le touriste, le Limousin a une réputation de bonne cuisine qui ne peut qu'inciter le gastronome à faire halte. Il y dégustera maintes spécialités locales fort appréciables, y compris naturellement le fameux clafouti, dont la réputation a franchi depuis longtemps les limites provinciales et qui sert en quelque sorte de pavillon aux Limousins de Paris.

## PERSPECTIVES D'AVENIR

POUR que le Limousin profite pleinement de ses avantages naturels et devienne la région touristique qu'il devrait être, il importe de l'équiper. Un effort sérieux est à faire dans le domaine de l'hôtellerie. Il est à souhaiter qu'il soit accompli sans tarder afin de permettre la mise en valeur d'une province qui mérite à de nombreux titres d'être mieux connue.

En définitive, la région limousine dispose de possibilités considérables dont il lui faut tirer parti.

La Foire-Exposition de Limoges qui s'est tenue au mois de mai, avec ses douze cents exposants et les trois cent mille visiteurs qu'elle a accueillis en quinze jours, a porté témoignage de la vitalité du Limousin. Parmi ces possibilités que nous venons d'évoquer, il en est une qui sera peut-être dans l'avenir une source de transformation et de rénovation. Il s'agit des gisements d'uranium découverts en Haute-Vienne et où l'extraction est déjà pratiquée sous le contrôle de l'Etat. Il y a là certainement une perspective du plus grand intérêt, mais dont il est encore impossible de prévoir les développements. Quant à l'or, car il y a de l'or dans ce sol ancien, il est peu probable qu'il provoque une ruée.

Mais il ne suffit pas de conserver des positions acquises, il convient de les développer sans cesse. Or dans cet ordre d'idées le Limousin, qui connaît des difficultés économiques auxquelles n'échappe aucune province française, a un effort sérieux à fournir. Sur ce point, l'avis du président de la Chambre de commerce de Limoges, M. Louis Duché, rejoint l'opinion exprimée par le préfet de la Haute-Vienne, M. Briand. Dans tous les domaines il importe de réaliser la modernisation nécessaire pour satisfaire les besoins de la clientèle. Cela implique non seulement l'abandon de certaines traditions, de certaines routines, mais aussi une volonté agissante d'organisation. Le temps de l'individualisme est révolu. Voilà une notion qui n'a pas encore suffisamment pénétré dans tous les esprits. Le tempérament limousin est précisément fort enclin au particularisme. On nous a rapporté un cas qui illustre assez bien cet état d'esprit. Un industriel avait projeté d'installer à l'étranger un bureau d'études et d'achats. On lui fit remarquer qu'il y aurait profit à ce que ce bureau fût constitué par plusieurs chefs d'entreprise qui en assumeraient à la fois la charge et les avantages. L'auteur du projet préféra renoncer à son initiative plutôt que d'y admettre des participants. Evidemment, pareille psychologie correspond mal aux nécessités économiques présentes. C'est donc dans un tout autre sens qu'il convient de s'orienter afin de lutter efficacement contre la concurrence étrangère, à la fois sur le terrain de la qualité — où d'ailleurs les articles limousins maintiennent leur ancienne réputation — et aussi sur le terrain des prix.

LES MAISONS du XV^e^ et du XVI^e^ siècle sont nombreuses à Uzerche, et le regard du promeneur est sollicité fréquemment par des portes armoriées.

Dans le discours qu'il a prononcé précisément à l'inauguration de la Foire-Exposition le 15 mai dernier, le préfet de la Haute-Vienne soulignait combien il est utile pour les maisons productrices d'avoir des commandes régulières et suffisamment importantes pour que le coût de la fabrication puisse s'abaisser, combien aussi il est utile pour elles de disposer de moyens d'études qui permissent d'analyser et de prévoir le marché et de régler en conséquence la composition et la rotation des stocks. Il n'est pas moins nécessaire de suivre de très près le goût du consommateur et d'attirer son attention sur les produits mis en vente. De là, la nécessité de soigner la présentation et d'offrir dans les magasins de détail des étalages alléchants. Reste enfin la question du crédit aux entreprises:

Ces nécessités économiques n'ont pas échappé au gouvernement puisque le ministre de l'Industrie et du Commerce, M. André Morice, vient de créer une Commission de modernisation dont les objectifs sont l'établissement des besoins par branche d'activité commerciale et par région ; l'évaluation du coût et la réalisation du plan proposé ; l'étude des moyens de financement ; enfin, la détermination des meilleures techniques de modernisation. Quatre Chambres de commerce — et celle de Limoges est du nombre — ont été choisies par le ministre pour devenir le théâtre d'expériences de modernisation des magasins de détail. Les commerçants qui se prêteront le mieux à ces expériences, dont le but est d'améliorer le fonctionnement des circuits de distribution, pourront bénéficier de crédits mis à leur disposition soit par les banques populaires, soit par les banques nationalisées.

Mais il est évident que le gouvernement ne peut — ni ne veut, d'ailleurs — se substituer à l'initiative privée. Aux intéressés donc il appartient de prendre les mesures propres à assurer à l'économie régionale son plein rendement. La région limousine, si bien placée au point de vue géographique, se doit de faire l'effort indispensable. Adaptation aux nécessités de l'heure, sens de l'évolution, organisation logique, tout cela suppose assurément du travail, des risques, sans doute quelquefois des mécomptes ou des sacrifices d'amour-propre. L'enjeu en vaut la peine puisqu'il s'agit de la prospérité d'un des beaux terroirs français. Et n'est-il pas réconfortant, au cours d'une enquête comme celle-ci, d'entendre une personnalité hautement qualifiée dire : « Il y a de la place ici pour des jeunes, des jeunes ayant de l'audace. »

L' « AVENIR-DE-FAMILLE » quitte Concarneau pour gagner la pleine mer, où il va entreprendre une nouvelle campagne de pêche au thon.

# A BORD DU DERNIER THONIER A VOILE DE CONCARNEAU

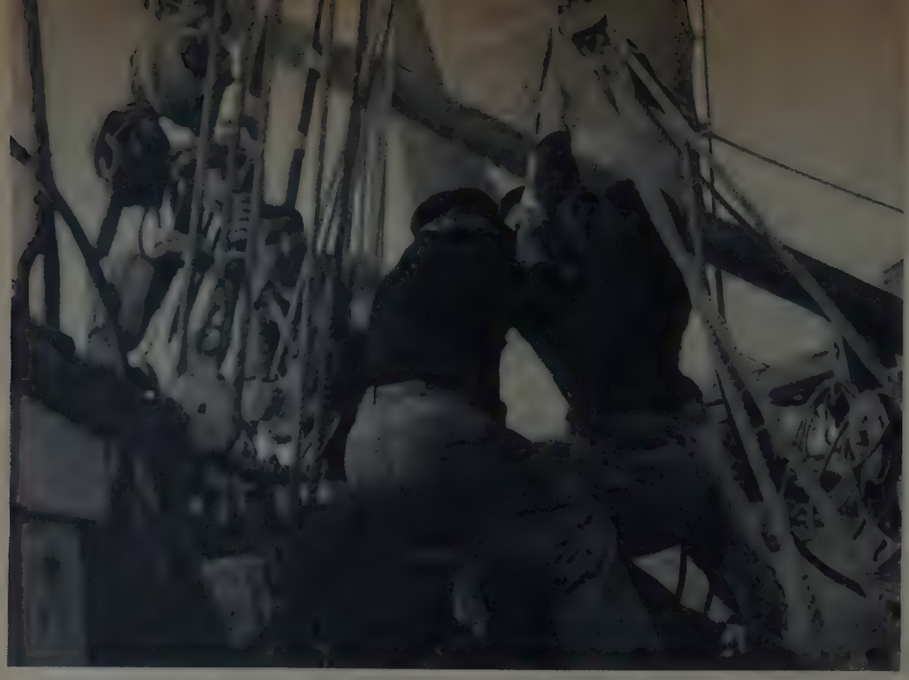
JOURNAL DE ROBERT NALY

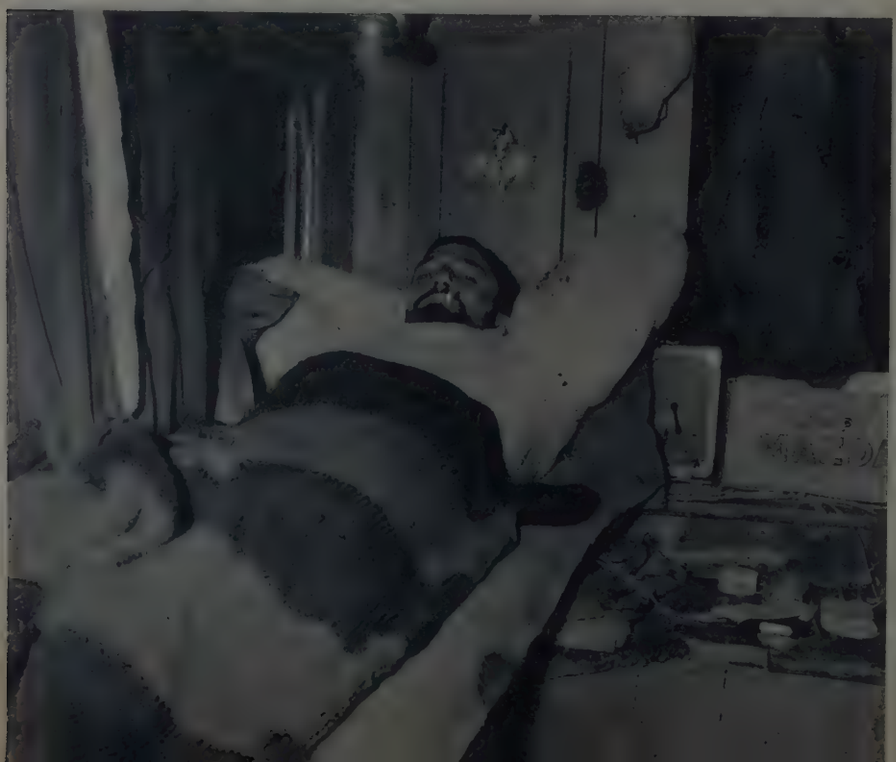
JE garde, tous les hivers, dans l'oreille les bruits divers qui sont l'accompagnement de cette navigation qui se perd : la voile. La voile pure, sans moteur. Aussi voulais-je à tout prix faire encore une marée au thon, la quatrième... et la dernière. Me voici donc à Concarneau, sur le quai, attablé chez Armande, au « Rendez-vous des thoniers », avec Cols, le patron de l' « Avenir-de-famille », sur lequel j'embarquerai. Il me reste à passer à l'Inscription maritime pour faire porter sur le rôle mon nom et celui de Philippe, qui prendra des photographies.

## GAGNONS LE LARGE POUR GAGNER LE POISSON

VENDREDI : Adieu, Concarneau et la tourelle du Cochon avec ses bandes diagonales noires et blanches! Largue la bosse du remorqueur et l'*Avenir-de-famille* renaît à la pleine mer. Petite brise, vent debout pour gagner le large. Du vent aussi dans les voiles de l'équipage ! Laurent : Lors en breton ; François : Fanche ; Yves : Yaouen ; un autre Yves encore qu'on appelle Youni, et Louis Loche dorment. Ils ne sont pas bien gaillards : c'est le mal de terre, le mal de boisson. Ça tue de rester à terre et de ne rien faire que de boire. Ça ira mieux au large, car il y aura du travail à haler sur les drisses à en avoir les bras aussi longs que les jambes ! Cols, le patron, reste à la barre, qu'il

POUR QUE LE THON conserve sa chair blanche, il faut masser sa dépouille afin d'enlever le sang qui reste dans les vaisseaux.





ne quittera que dépassés les îles Glénans et leurs dangers.

Nous nous installons avec Philippe, tant bien que mal, mais quelle joie d'être enfin au large, le bateau légèrement gîté à tribord, la voile pleine, le hunier, tout en haut, bleu comme un morceau de ciel. La nuit, seul au bout du bateau, loin de l'homme de quart, j'écoute le bruit des anneaux contre le mât et ces cris plaintifs qui viennent on ne sait d'où. Il me semble qu'on m'appelle. Je me retourne. Rien. Voilà peut-être l'origine de ces voix que les marins attribuent aux noyés et Ulysse, aux sirènes ?

SAMEDI : 5 heures du matin. Il pleut. « Fanche, fais le café. » Un inénarrable moulin rouillé moud le café en gros morceaux. Il y a autant à boire qu'à manger. Mais c'est chaud et ça fait du bien, surtout que la bise forcit !

« Amenez le hunier, dit Cols, faut pas trop forcer. » Tout au bout du mât, la toile bleue se détache et s'affale sur le pont. Après un calme de peu de durée, une bourrasque reprend son souffle. « A prendre un ris dans la grand-voile, amenez la trinquette, on sera plus tranquille. »

CI-CONTRE, EN HAUT, deux marins, main sur main, hissent le hunier. — AU CENTRE, tout est en haut : la grand-voile, le hunier, le foc, la trinquette et le tape-cul. — EN BAS, Philippe, mi-photographe, mi-marin, s'est fait une couchette sur le banc, devant l'armoire.

La mer est forte, mais le bateau ne « bourre » pas. Un cargo qui passe nous donne l'impression d'être immobile. Il file, narquois, car pour lui la mer est d'huile.

DIMANCHE : Premier dimanche, à 70 milles à l'ouest de Penmarch. « Cherche les poissons, où sont-ils ? » disent les yeux clairs de Cols. On n'est pas encore assez au large. Le thon, ce seigneur de la vitesse, ne va guère se salir aux eaux polluées de la côte.

Les vents ont tendance à remonter vers l'ouest. On mouille enfin les lignes. Nous aurons peut-être un premier poisson pour la soupe. Le Conquet annonce un coup de vent dans le Nord. A la nuit tombante, on rentre les lignes. Nous approchons les vapeurs qui vont d'Ouessant aux côtes d'Espagne ; ces gros cargos ventrus se suivent à la queue leu leu comme une procession sans bannière et sans curé. L'un d'eux se détourne pour passer derrière nous. « S'il ne s'était pas dérangé, dit Cols, on lui mettait un coup de bout-dehors et il aurait coulé bas ! »

L'équipage, en pleine forme, échange des histoires du pays, mais, dans le fond, ne pense qu'à une chose : le POISSON.

LUNDI : dans la nuit, gentils bruits de la mâture, des écoutes et des drisses qui roulent sur le tronc de

LA PREMIERE PRISE est un thon qui pèse au moins 8 kilos. A la fin de la journée, plus d'une centaine de thons auront été capturés et mis en glacière.

sapin du gui et sur le mât de fer. La brume se lève peu à peu. Des thoniers apparaissent dans l'aube, mais toujours pas de poisson... Allons toujours plus au large. Gagner le large pour gagner le poisson qui fera gagner l'argent !... Grosse houle sur laquelle roule lourdement un gros vapeur surgi d'un bouchon de brume. Nous la sentons moins, l'*Avenir-de-famille*, tel un oiseau de mer, grimpe sur chaque crête et redescend dans les creux par une lente glissade.

## MAUVAIS TEMPS... LE POISSON MORD

MARDI : 6 heures du matin. Les hommes, encore endormis, viennent ligner. Grand chahut sur le pont, des coups répétés comme par une baguette de tambour. Les figures s'illuminent à regarder le beau poisson frissonnant qui glisse sur l'autre bord. Il doit bien peser 8 kilos. Encore trois thons, puis d'autres. Tout le monde trépigne. Philippe offre la demi-double de rhum.

« Allez, les gars, faut préparer le poisson ! » Les thons gisent, égorgés, dans les flaques rouges qui glissent suivant le roulis du bateau. Faisant cap à l'Est-Sud-Est, on pêche une bonite. Nous sommes par 47 degrés de latitude Nord, plus au Sud que ne le croyait le patron. Yaouen met de côté le gros boyau de l'estomac du thon pour le cuire dans la soupe... ce que Philippe regarde d'un air un peu dégoûté.

On doit être maintenant à 200 milles au large. Un thon, arrivé à la lisse du bateau, décroche de la ligne. Jurons en breton ; Fanche est navré de voir ainsi filer 2.000 francs sous son nez !

10 heures ! Un grand mouchoir bleu dans le ciel, l'horizon est couleur garance ; la mer, d'un bleu si profond, presque violet, frissonne de petites vagues qui brillent au soleil comme autant de pierres précieuses. Un thon au grand plomb ! Malheur ! il est parti avec l'hameçon. On va virer de bord, à nouveau, pour retrouver le poisson. Mais le temps, au Sud-Ouest, a mauvais aspect, gris et tourmenté. « Si ça va faire du travail pour l'équipage, ce mauvais temps qui vient, ça fera mordre le poisson », dit Cols.

A déjeuner, première cotriade de thon, une sorte de soupe de poisson bien simple ! Des patates à cuire, le thon ajouté au bon moment et un roux d'oignons pour parfumer le tout. A mon avis, c'est délectable ! Le chaudron est à terre, près de la table; il faut s'en approcher, éviter de mettre les pieds dedans, car le bateau tangue et roule, prendre avec la louche un morceau de thon, des patates et la soupe, ajouter l'huile et du vinaigre pour rehausser un peu le goût. Tout cela n'est pas facile, croyez-m'en : un geste raté, vlan ! un morceau de thon tombe à terre et la soupe sur les genoux !

Cela fait partie de la « misère ». La misère, c'est une sorte de contrat, le seul contrat valable avec la solitude, les éléments et leur déchaînement. C'est aussi l'unique monnaie d'échange.

Dans ce carré de quelques mètres séparé de la mer, du vent et de leurs

dangers par la mince cloison des bordés, tout doit se maintenir comme un bloc de défense.

On vire de bord, cap à l'est. Encore quinze thons au tableau ! Cols, ses yeux bleus rivés à l'horizon, réclame à Youni, qui saigne et vide les thons, le cœur palpitant encore de l'un d'eux. C'est une coutume des gars de Nevez, mais réservée à ceux qui ont le cœur solide !

Un à un, chacun tire son poisson du bleu opaque de la mer. Lorsqu'il arrive sur le pont, son dos est d'un bleu inoubliable. Son ventre blanc s'irise des couleurs de l'arc-en-ciel. Mort, il se ternit et devient noir. Le mirage est terminé.

A midi, nous sommes à 300 milles au large de Belle-Isle. Le vent fraîchit, mauvais temps ! On amène le hunier, puis la trinquette.

« Youni et Loche, larguez le point d'amure ! » Ce trou pratiqué dans la grand-voile diminue la vitesse du bateau.

Le poisson mord avec enthousiasme : cinquante-quatre thons à

LES THONIERS A VOILE, des cotres à tape-cul, ont été gréés pour faire face à tous les temps. Ils tracent leur route du cap Finisterre, au nord-ouest de l'Espagne, à l'ouest-norois de l'Irlande.

D'environ 20 mètres de longueur et de 6 de largeur, avec un tirant d'eau de 3 à 4 mètres, ils sont rapides et gracieux. Il faut qu'ils « glissent bien dans l'eau », pour ne pas effaroucher le poisson. Leur gréement, d'une grande élégance, comporte la grand-voile, une trinquette et un foc sur un bout-dehors ; un hunier couronne le tout lorsque le temps est beau.

Les lignes sont portées sur deux tangons, ces antennes qui les font ressembler à un bel insecte. Chacun a sept lignes, la première au bout, de 65 mètres environ ; le grand plomb, alourdi par un morceau de chaîne, puis les autres, de 6 brasses de moins chacune.

L'hameçon double est muni d'un plumet en soie blanche mélangée de fibres de couleurs, un peu comme un tutu de danseuse classique. Le « bas-croc », fait d'un hameçon emmanché, sert à gaffer le thon au sortir de l'eau, et le « picot » le tuera en lui labourant la cervelle.

bord. « C'est ce temps d'orage qui veut ça », me dit Cols, qui, dans le carré, prépare les « goudrenn ». Il enrobe l'hameçon d'un curieux tutu multicolore, avec le plus grand soin. Les grosses mains calleuses, crevassées, manient amoureusement un tout mince fil blanc que le thon ne verra pas. Puis il prend le fil de laiton qui reliera l'hameçon à la ligne.

L'heure de la soupe : forte brise Sud-Sud-Ouest. On remet les cirés. Encore trente-quatre thons sur le pont, la nuit tombe, les ordres de Cols s'éparpillent : « Au vent ! Sous le vent ! La première sous le vent ! Le grand plomb au vent ! La quatrième aussi. Et vire les lignes. Nom de Dieu ! Le bas-croc ici ! » Vingt thons s'affalent. Au lit, les gars. Il y a cent trente-deux thons de plus dans la glacière.

Bonne journée !

## DES NUITS AGITEES

MERCREDI : la nuit a été désagréable. Grosse mer, énorme chahut dans la mâture et dans les rappels du gui. Cap Ouest-Sud-Ouest. Rafales de vent d'orage que le bateau accuse par une gîte plus prononcée.

Cols est à l'écoute de la radio : « Bonjour à toi et à toute ton équipe ! » C'est un ami de Port-Manech qui pêche dans les parages ! Sous le vent, quelques « dindins » maraudent. Ils font dans le ciel gris

Il y a trois dimensions de thons : le plus petit — la bonite — va jusqu'à 3 kilos ; de 3 à 5 kilos, c'est le demi-thon, et, à partir de 5 kilos, le thon. La bonite se vend mieux aux mareyeurs et le thon, aux usines. Le grand germon, « Thynnus Alalonga », est caractérisé par une nageoire pectorale en forme de faucille. C'est le thon des boîtes de conserves bretonnes.

tout un ballet, leurs ailes déployées. Nous avons trente-sept poissons. La bise fraîchit brusquement. « Le temps est sauvage », dit Yaouen. Nous sommes entourés de pinasses qui disparaissent dans les creux ou montent sur les crêtes des vagues dans cette mer couleur de plomb. Soixante-trois poissons de taille moyenne sur le pont.

Sur un voilier, on discute avant de changer quoi que ce soit à la voilure. Discussions techniques, mais empreintes de poésie : « Amène le hunier, dit Cols, le bateau pique du nez. Il rentre dans la lame avec obséquiosité. Il salue : Bonjour, madame; bonjour, mademoiselle. On se fatigue à tant saluer dans le monde des vagues ! La corne, la vergue la plus haute, se casserait comme le cou du courtisan ! »

JEUDI : 3 heures du matin. On met à la cape en pleine mer. Il pleut, on n'y voit plus rien. Un ris dans la grand-voile et la trinquette de mauvais temps. Youni lofe de trop, la voilure « fadaye », les lignes s'emmêlent. Je vais faire le bourreau des thons sur le pont, mais j'y suis moins habile que Philippe, qui a une dextérité de vrai pêcheur.

On pêche un « dindin ». Le bel oiseau, avec son hameçon au bec, ne sait guère marcher. Il est furieux, donne des coups de bec à gauche et à droite. Son œil méchant nous fixe. On le relâche. Etonné, il s'élève bientôt gracieusement et va rejoindre sa bande. Nous en sommes à deux cents thons. Dans la nuit, une subite rafale de vent, telle que le bateau s'est couché à mettre le pont sous l'eau.

VENDREDI : l'orage de la nuit a fait mordre un thon de 14 kilos, un solitaire. Quelle magnifique prise ! Philippe, qui n'aime pas beaucoup le thon en soupe, le prépare avec une savante sauce moutarde. L'équipage l'apprécie. Ça ne lui paraît pas une trop grosse infraction à la « misère » du menu habituel.

Enfin, du soleil ! On met à la cape pour dîner, mais la mer est démontée et il n'y a plus de poisson. Il faut virer de bord. Avec un temps pareil, la manœuvre est dangereuse. A peine sommes-nous couchés que Fanche, à la barre, crie : « Cols ! vite, un vrai cyclone qui arrive ! » En effet, on essuie un grain sérieux. Le bateau, qui gîte fortement, a l'air de recevoir des coups de boutoir à le démolir. Puis tout s'apaise, la barque s'allège, reprend, comme le cheval après le saut, son galop normal. Quand même, on ne peut s'empêcher de songer que l'abri est bien précaire... que l'océan est bien grand... qu'on est à 600 kilomètres des côtes... et que le fond est à 3.000 mètres. Il doit faire bon sur les plages !

SAMEDI : la mer est toujours très creuse : 8 à 10 mètres. On va essayer de pêcher en prenant deux ris, le tourmentin et le point largué. Mais la mer s'insurge ; elle pousse la crête de ses vagues de plus en plus haut, comme pour aller réveiller le grand ciel endormi.

Voilà qu'on pêche : dix thons coup sur coup. Nous sommes plus au Sud, à la latitude de Noirmoutier. Dans le carré, je prends la météo du Conquet. Ah ! diable ; écoute, garçon ! « A tous les navires : avis de coup de vent 18 heures, sud Irlande, Grande Sole, nord Gascogne ; vent de sud-ouest, 30 à 40 nœuds pour 24 heures, 48 degrés Nord et 16 degrés Ouest. Allô, allô ! Avis : aggravation à 16 et 17 heures. »

Elle n'a pas tort, la météo. Cols décide de prendre un deuxième ris. Au moment de frapper la bosse du ris, celle-ci, pourrie, lui reste dans la main. Les manœuvres d'acrobatie commencent sur le gui, où Fanche, à califourchon, suspendu au-dessus de la mer en furie, est secoué comme sur un cheval fou. Il était temps ! Quelles rafales ! On ne voit plus la mer, qui opère un satanique mariage avec le ciel. Le bateau se couche sous les risées. Philippe et moi, nous ne sommes pas très fiers, tandis que nous filons comme un torpilleur à travers les pinasses qui, comme par hasard, sont rassemblées autour de nous. Et on ne les voit guère que quand on est dessus !

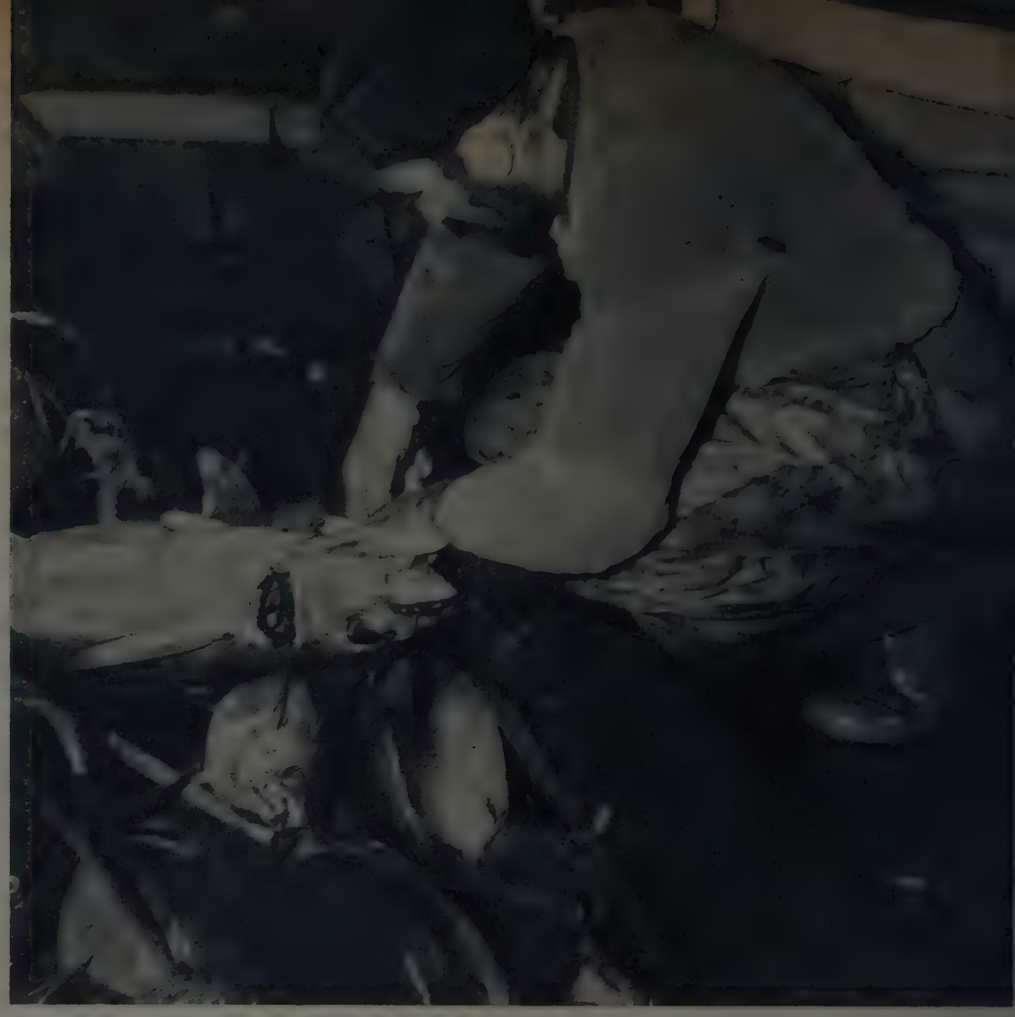
Le bateau vibre et se secoue comme quelqu'un qui hoquette. Comme tout ce gréement paraît fragile. On dort un quart d'heure, puis on sursaute. J'ai les oreilles grandes comme le hunier ! L'équipage hurle en breton, ce qui épaissit encore l'atmosphère. Mais tout se passe comme si chaque geste était prévu depuis toujours, sans une hésitation... et dans des circonstances d'équilibre que je vous laisse deviner!

DE TOUTE LA CAMPAGNE, cette prise est la plus belle : 14 kilos. On trouve toutes sortes de poissons dans son ventre, depuis les minuscules lançons jusqu'aux poissons des grands fonds. Mais son plat préféré, c'est le distingué balaou, que recherchent également les oiseaux de mer : goélands, sternes, « dindins » et fous de Bassan.

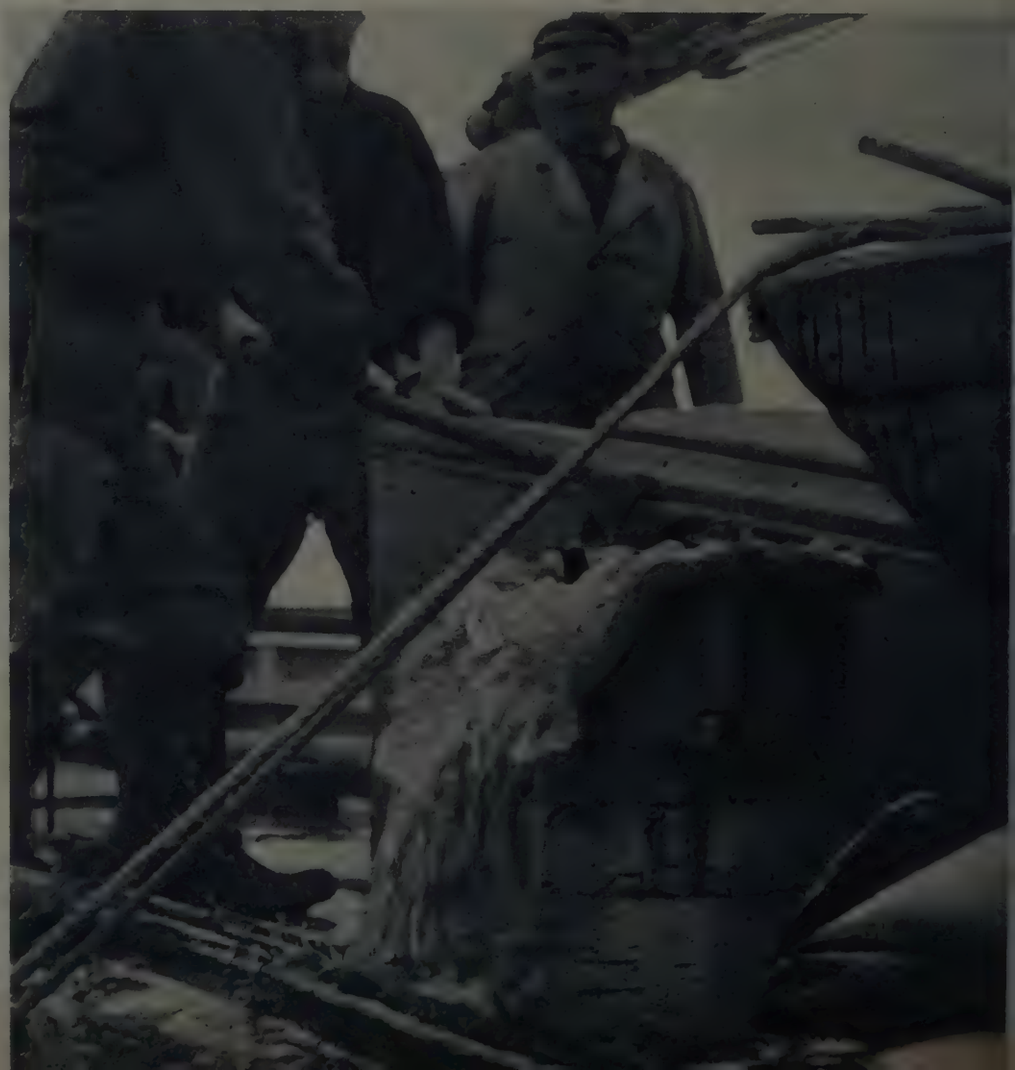
## TROIS CENTS THONS A BORD, DOUBLE RATION POUR LES HOMMES

**DIMANCHE : la mer est bleue, d'un bleu retrouvé après trop de gris plombé et de verts acides. On pêche : cinq gros, puis quinze encore ; on est tous gais ; le mauvais temps aussi vite oublié qu'accepté. Loche, qui prépare la soupe, surveille la marmite lorsqu'un coup de roulis la fait chavirer. Il prend l'eau bouillante dans le bas du dos : deux brûlures larges comme la main sur les reins. La peau**

LA METEO avait annoncé une sérieuse aggravation du temps. En effet, dans la nuit, la grand-voile, qui n'était peut-être pas en état d'affronter la tempête, a cédé. — CI-DESSOUS, l'équipage envergue la voile de la « Petite-Angèle », qui remplacera la grand-voile, déchirée.



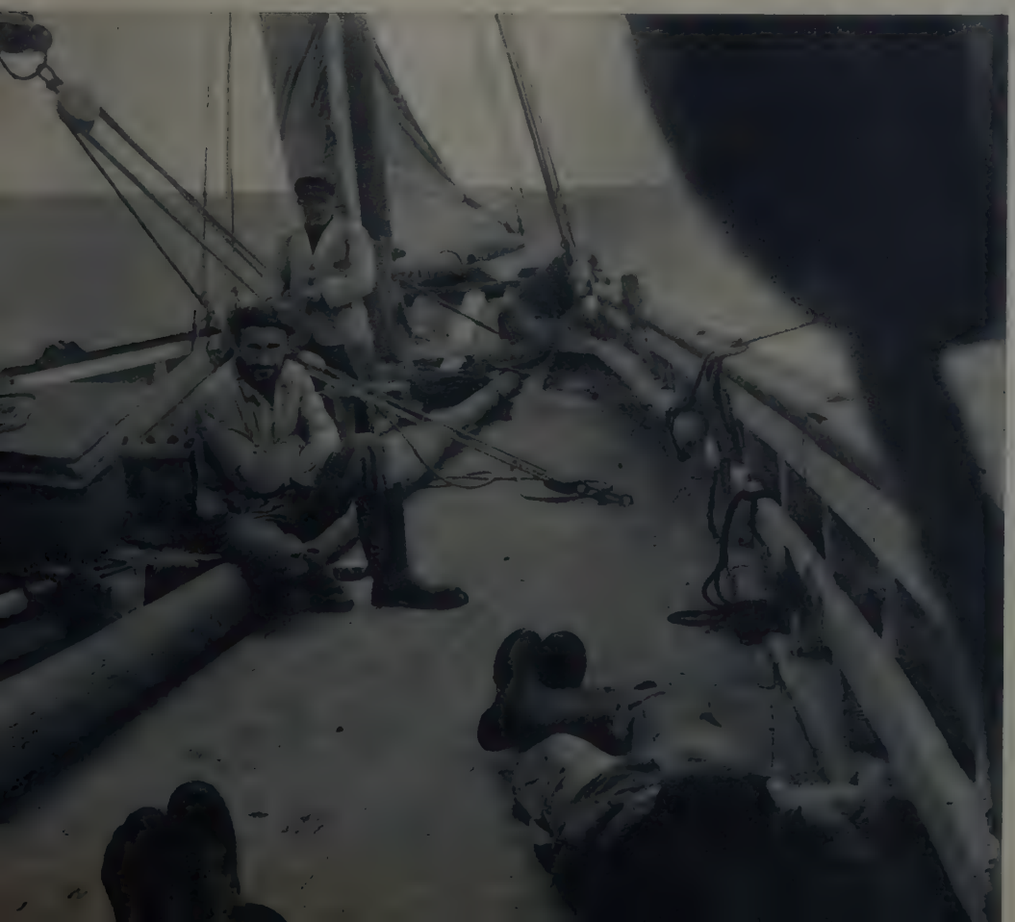
IL FAUT SE HATER de vider le poisson, si l'on veut conserver la blancheur de sa chair. Quand il sort de l'eau, le thon a le dos d'un bleu inoubliable, son ventre blanc s'irise de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais dès qu'il est mort il devient noir. A bord, les marins ont deux préoccupations : préparer au mieux les prises afin d'obtenir des conserves de qualité, assurer leur subsistance quotidienne, leur nourriture habituelle restant... le poisson. — CI-DESSOUS, le bâtiment a particulièrement souffert de la tempête, l'eau a pénétré dans la cale, aussi l'équipage s'affaire-t-il pour la pomper rapidement.



**tombe avec son pantalon. Philippe, qui a été aide-chirurgien durant la guerre, le panse. Loche, stoïque, glousse un peu lorsque l'éther s'étend sur sa chair à vif. Mon Lactacyd a l'air de le soulager, mais ces deux brûlures profondes m'inquiètent.**

**La brise fraîchit. On pêche bien. Sept grosses pièces. Nous avons maintenant trois cents thons. Allez, les gars, demi-double pour l'équipage ! Mais il se fait tard. A la cape pour la nuit, qui est très mauvaise. Le bateau souffre encore plus qu'hier. Impossible de dormir !**

LE BEAU TEMPS EST REVENU. Tandis que Fanche, cigarette aux lèvres, est à la barre, les yeux fixés sur le compas, Yaouen, armé d'un seau qu'il emplit d'eau de mer, fait la propreté du bord. — CI-DESSOUS, puisque le poisson ne veut pas mordre, les membres de l'équipage se reposent. Quelques-uns dorment, étendus sur le pont, attendant que l'homme de quart les appelle.



**LUNDI : Philippe panse Loche, atrocement brûlé. Toute la chair est à vif. Il s'inquiète de savoir si cela ne laissera pas de cicatrices. Quelle étrange coquetterie ! Pas un oiseau, pas un bateau, pas un poisson.**

**MARDI : la nuit a été épouvantable. A 5 heures, Yaouen, de quart, appelle. La grand-voile s'est déchirée à la ralingue de chute. Tout le monde sur le pont ! Il faut mettre la voile de rechange et le baromètre baisse ! Sans sa voile, l'*Avenir-de-famille* a l'air d'un oiseau que l'on aurait plumé. C'est triste et nu. Aussi voit-on avec plaisir sortir du poste avant la voile de la *Petite-Angèle*, qui remplacera la voile déchirée.**

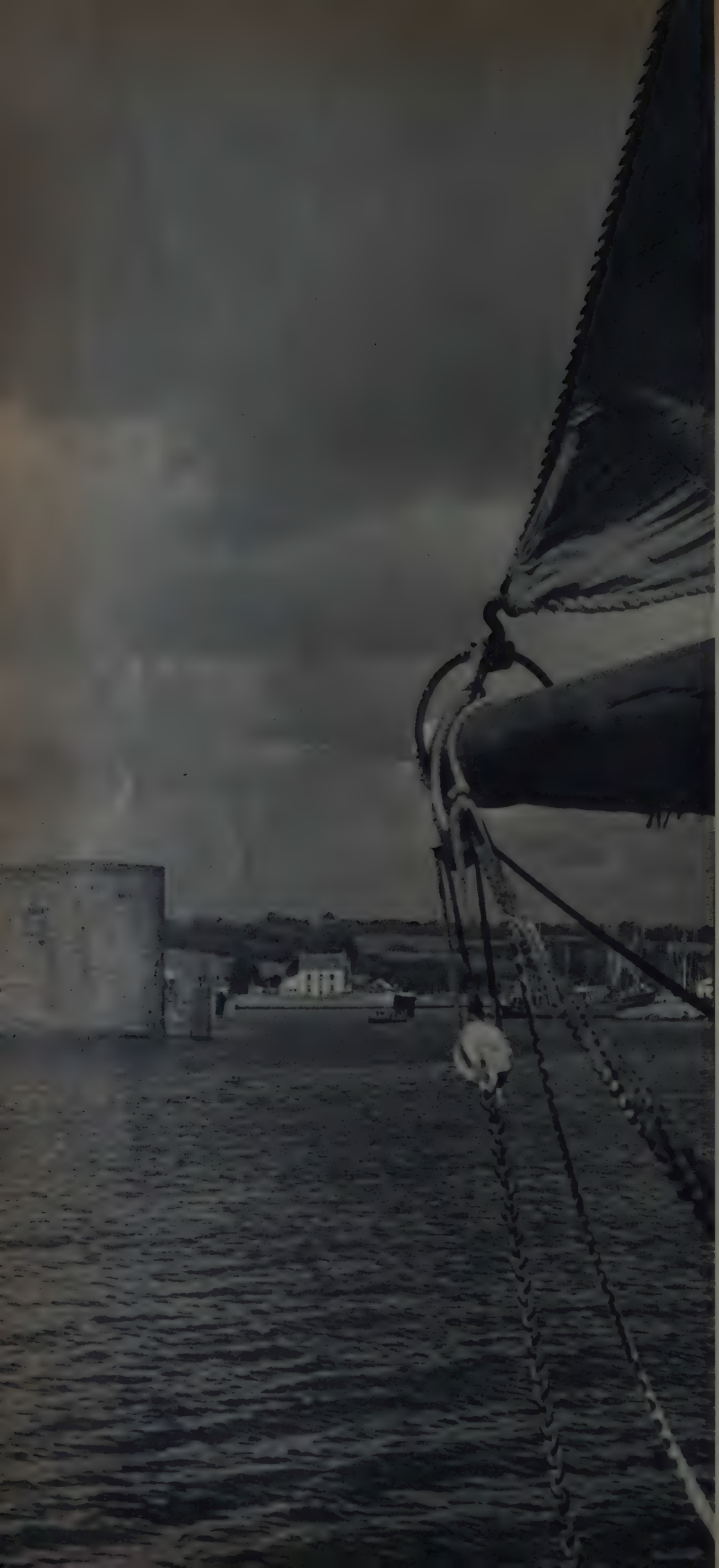
**On se remet en pêche. Quatre thons d'un coup. L'équipage rit, crie, se donne d'énormes tapes sur le dos. C'est ainsi quand le poisson mord ! En dehors du métier, il y a dans chaque marin un fanatique de la pêche. Le fait de chercher le poisson, de voir se tendre le fil de la ligne, de la ramener lentement l'exalte.**

**Cinquante-trois thons à ajouter au tableau. A la nuit, une brise lourde, qui rend poisseux tout ce que l'on touche, une brise qui vous gerce la peau et la coupe aux emmanchures.**

CES GROS NŒUDS de cordages — qu'on ne trouve que sur les bateaux à voile — ce sont les « caps de mouton », qui permettent de raidir à volonté les haubans et la drisse du hunier.

**MERCREDI : Loche se plaint que ses reins lui font mal. « Ça tire beaucoup », dit-il. Philippe découvre la plaie. Le pansement a l'odeur fade et nauséabonde de la chair morte. Je crains la gangrène ou la septicémie et j'en fais part à Cols. Il décide tout de suite de laisser porter au vent, d'interrompre la pêche et de rentrer au plus vite à Concarneau. L'équipage est consterné. Fini le rêve de sept cents thons, nous n'en avons encore que quatre cents ! Tant pis. Comme si les thons le savaient, ils cessent de mordre. A midi, on mange le dernier rôti de veau, celui que l'on réservait pour dimanche prochain.**

**Nous sommes par 46-46. On va faire de l'Est-Nord-Est pendant 200 milles, et après nous verrons la ville close de Concarneau.**



## FINIE LA BELLE NAVIGATION AU LARGE

**JEUDI : on a passé la nuit à tailler la route, mais la brise a beaucoup molli. C'est bien notre veine ! Pour la première fois, je vois le soleil se lever sur un horizon sans nuage. On circule sur le pont sans bottes ni ciré. Nous n'arriverons pas ce soir ! Cols, qui, en prévision d'une nuit blanche aux approches de la terre, va dormir un bon coup, me fait part de son souci : la marée ratée à cause de Loche. Nous sentons bien tous les deux que nous ne referons plus de belles navigations au large sans aucun contact avec quoi que ce soit de mécanique.**

**On fait route plus au sud. Cols ne tient pas à atterrir sur Armen, car, avec la grande marée de demain, on risque, si on est déventé, de bourlinguer longtemps entre Sein et Penmarch.**

**Terre ! Un peu après midi, on aperçoit Armen et la pointe du Raz. Le phare d'Eckmuhl est bientôt en vue, mais, à 4 heures, plus un souffle de vent. Cols n'aime pas cela, car nous sommes à toucher les roches de Penmarch et les « étaux » qui sont devant la presqu'île. Si l'on était pris par un de ces sacrés tourbillons de courant des grandes marées, on serait porté droit sur les roches !**

**« On n'arrivera jamais », dit Laurent, le pessimiste. La cape est mise pour la nuit. Je ne dors pas. Le phare d'Eckmuhl, que j'essaie de relever, disparaît derrière la brume. Je vois au loin le phare de l'Ile-aux-Moutons de l'archipel des Glénans. Derrière, c'est Concarneau.**

**VENDREDI : au lever du jour, des orages, au large, s'approchent de nous comme pour nous narguer. *Avenir-de-famille*, si tu étais comme les autres avec un bon moteur, tu arriverais à Concarneau à temps pour la vente. Mais tu es là, comme un oiseau paresseux, à te dandiner sur la houle. Essaie au moins de faire un petit sillage.**

**L'*Avenir-de-famille* est déjà presque mort. Il en ferait encore des marées, pourtant, si on le recloutait un peu ! Il essuierait encore bien des tempêtes, car il est trop solide pour aller dormir là-bas dans une de ces jolies rivières, le Belon, l'Aven ou la Laïta.**

**Cette fois, l'orage est pour nous. Un léger friselis comme la mer, puis c'est le vent, le joli vent. Allez, les gars ! Tout dessus, que ça craque mais, bon Dieu, que l'on arrive !**

**On repasse les Glénans à toute vitesse. Voilà Concarneau dans un énorme nuage noir d'orage. La ville close, les gens, les photographes sur le môle. On bombe tous le torse. Cols, à la barre, fait une rentrée magnifique au port. Quel fin manœuvrier !**

**Bel arrive, *Avenir-de-famille !***

LA CAMPAGNE DE PECHE est terminée, l' « Avenir-de-Famille » rentre à Concarneau, auprès des autres voiliers, qui n'ont qu'une parenté bien lointaine avec les beaux bateaux à voile d'autrefois, qui glissaient sur la mer.

# A BORD DU DERNIER THONIER A VOILE DE CONCARNEAU

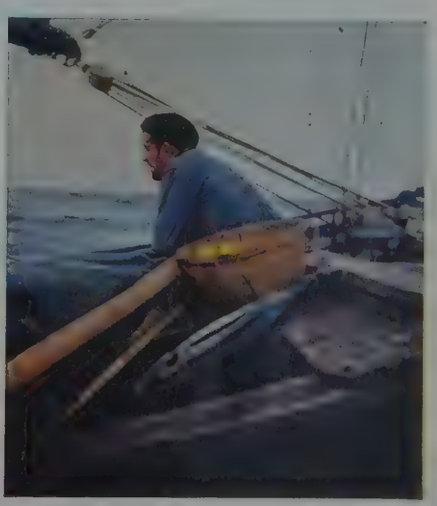
ADIEU, CONCARNEAU, sa ville close et les bistros du port. A quai, l' « Avenir-de-Famille », le dernier des thoniers à voile, en train d'appareiller. Il n'attend plus que le remorqueur pour mettre cap au large. La campagne va commencer.

EN PLEINE MER. Il est midi. Cols, le patron aux yeux clairs, prend une « hauteur ». Fanche est à la barre. Loche (de dos), qui vient de se blesser, marche avec difficulté, le pauvre, sans interrompre pour cela son dur travail ! La « misère » commence.

SUR LE LIEU DE PECHE. Le patron fait établir le spinnaker, d'un bleu doux comme un ciel du matin, sur le tangon de pêche de tribord, gracieusement incliné comme une antenne hors de la coque du thonier et qui porte sept lignes.

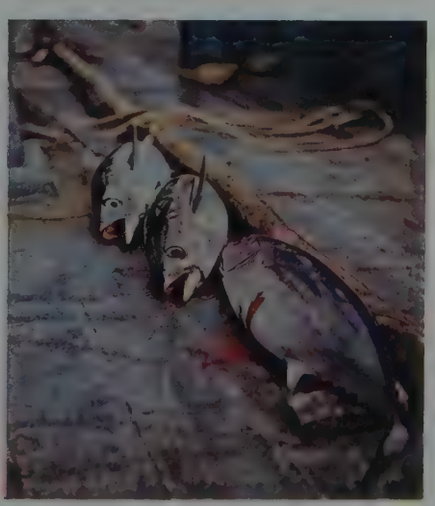
C'EST FANCHE, l'acrobate de l'équipage, qui, à califourchon sur le tangon, va passer l'écoute à son extrémité. On l'a quand même ceinturé avec un filin... C'est plus prudent, car la moindre fausse manœuvre pourrait le jeter à la mer.

LA MER EST BELLE : c'est dimanche, mais la pêche n'en continue pas moins. Tandis qu'au carré on se raconte les belles histoires du pays, l'homme de quart ne quitte pas de l'œil les lignes autour desquelles rôdent et glissent thons et bonites.



FANCHE, le « titi » du bord, est aux aguets. Il n'est pas seulement agile comme un écureuil, il a aussi l'œil vif et il est d'ordinaire le premier à apercevoir la ligne qui se raidit sous les violents efforts que fait le poisson pour se décrocher.

ÇA A MORDU ! Mais gare aux doigts si la ligne s'enroule autour de l'un d'eux. D'un coup de « bas croc », le thon est gaffé au sortir de l'eau et hissé à bord. Une belle pièce. Il a encore dans la gueule l'hameçon et son « tutu » rouge.



CES TROIS THONS n'iront plus à la chasse aux « Balaous », dont ils sont si friands. Dans quelques jours ils passeront de la glacière du bord à l'usine de conserves pour finir en boîte sur l'étagère d'un magasin d'épicerie, puis sur l'assiette familiale.

PHILIPPE, MARIN D'OCCASION, a appris à vider les thons et, surtout, à leur arracher d'un doigt la veine jugulaire. Car ces poissons, pour conserver leur chair blanche, doivent être saignés promptement, dès qu'ils sont sortis de l'eau.

# LA FRANCE QUI ACCOMPLIT AU SAHARA UNE GRANDE ŒUVRE D'INTÉRÊT MONDIAL DOIT AVANT TOUT PENSER EUROPÉEN

PAR RAOUL PESLIN

EN reculant, au point de les effacer, les frontières des déserts, les techniques modernes ouvrent sans cesse de nouveaux territoires à l'industrialisation. Des régions entières que l'ingratitude apparente de leur sol semblait condamner à l'abandon, que les nations dédaignaient de compter dans leur actif, connaissent, depuis une vingtaine d'années, un rush général, scientifiquement conduit par des états-majors de savants et d'ingénieurs. Tour à tour, les pays évolués, propriétaires ou détenteurs d'espaces désertiques, se lancent à cette conquête d'un nouveau style. Chaudes ou froides, toutes les zones déshéritées du globe subissent ainsi le même assaut donné par les mêmes machines. Ainsi en est-il de la Sibérie, du Labrador, du New Mexico, de l'Inde, du Brésil, de l'Afrique anglaise et de l'Australie. Et voici qu'à son tour la France s'engage dans la voie lente et difficile de l'équipement industriel de son désert-type, le Sahara.

## IL N'Y A PLUS DE TERRES HOSTILES

A LA question préjudicielle qui ne saurait manquer de venir à l'esprit : « Pourquoi cette mise en valeur est-elle aujourd'hui possible ? », la connaissance du degré d'avancement des sciences et des techniques fournira la réponse adéquate. Depuis un demi-siècle, celles-ci progressent selon un mouvement harmonieux et synchronisé qui les laisse toutes et presque toujours à un même niveau de développement. Semblables à un orchestre savamment conduit, elles tiennent toutes leur partie en fonction de l'ensemble. D'où, entre elles, un état étroit d'interdépendance et, pour l'utilisateur, la possibilité de les unir en vue d'une fin commune.

S'agit-il des travaux de génie civil, les premiers et les plus essentiels, leur clavier instrumental s'est enrichi au point de rendre anachroniques et caducs tous les moyens de travail manuel en usage depuis des siècles. La trilogie classique : pelle, pioche, brouette, a fait place aux : draglines, bulldozers, scrapers, qu'un homme conduit, là où il fallait cent terrassiers. D'où une considérable économie de main-d'œuvre, économie d'une rare valeur dans une région désertique sans population fixe et où les conditions d'habitat sont encore des plus rudes.

A l'élimination du terrassier, le perfectionnement des appareillages de génie civil ajoute la réduction du personnel de mines en même temps que son rendement, là où l'exploitation peut se faire à ciel ouvert. Dans les houillères souterraines des Etats-Unis, où l'extraction a lieu en galeries, les moyens de mécanisation, plus particulièrement les chargeuses automatiques, ont permis d'atteindre un rendement quotidien de 3 tonnes par homme. Comparé aux rendements européens, 1.500 kilos au maximum, un tel résultat est remarquable. Mais, là où l'exploitation se fait à ciel ouvert et où la mécanisation peut être poussée à l'extrême, ce sont de véritables records qu'il faut régulièrement enregistrer : 27 tonnes à l'unité humaine au lieu de 3. Comme, par ailleurs, les prix de revient d'extraction, de transport sont des plus bas, on conçoit parfaitement qu'une mine en activité puisse être située fort loin des centres d'utilisation. A cet égard, « l'exemple le plus typique est celui de cette montagne de fer que l'on débite à la pelle à vapeur, à Cerro-Bolivar, d'où le minerai est transporté sur 130 kilomètres par voie ferrée, puis sur 300 kilomètres par l'Orénoque et, enfin, sur des milliers de milles marins à travers l'océan ».

## PERSPECTIVES

SI, comme on a quelques raisons de l'espérer, un gisement de minerai de fer actuellement étudié dans la zone sud de Colomb-Béchar peut être exploité à ciel ouvert, son minerai pourra être rendu à pied d'œuvre aux hauts fourneaux de l'est français à meilleur compte que la minette du bassin de Briey.

Mais de telles possibilités supposent au préalable une accessibilité permanente et économique de l'espace désertique. Il y a un demi-siècle à peine, la traversée du Sahara à dos de chameau était encore un exploit. Puis, grâce au pneu à basse pression, l'automobile a vulgarisé et mécanisé ce qui était l'exception. Tard venu, le chemin de fer — transport idéal de grandes masses à de grandes distances — utilisant la locomotive diesel, qui consomme moins d'eau qu'un chameau, a lancé une antenne de quelques centaines de kilomètres de Nemours à Colomb-Béchar. Sa pénétration vers le Niger n'est plus désormais qu'une question d'opportunité, car sa valeur économique n'est pas niable. Ses prix de revient pour le transport des pondéreux ont baissé de moitié en trente ans. Aussi, le Canada, lancé à la conquête du désert froid du Labrador, n'a-t-il pas hésité à construire une ligne ferrée de 600 kilomètres, où de véritables trains-cargos de 10.000 tonnes achemineront du minerai de fer. La même observation peut du reste s'appliquer au pipe-line : le désert d'Arabie n'est-il pas traversé par un tuyau de 90 centimètres de diamètre qui débite quelque 25 millions de tonnes de pétrole par an, moyennant une faible puissance motrice et une aussi faible main-d'œuvre ?

Entre temps, l'avion est apparu, régularisant encore les communications, raccourcissant les distances et permettant le transport rapide de produits et d'outillages lourds. Dans cette fonction il est avantageusement doublé par l'hélicoptère, dont le porte à porte en fait un outil de prospection aérienne indispensable. Sans lui, quand eussent été reconnus, au sud de Colomb-Béchar, dans les monts Ougarta, les affleurements de minerai de fer qui s'étendent sur des centaines de kilomètres ?

En fait, donc, sur rail, sur piste ou dans le ciel, le problème vital des liaisons rapides, sûres, normalisées, ne se posait plus. Les hommes tenaient désormais bien en main le faisceau des moyens mécaniques de grande puissance nécessaires à l'équipement économique des déserts.

## LE DESERT EST-IL HABITABLE ?

C'EST là un problème d'un autre ordre, étroitement lié aux précédents et qui met en jeu des facteurs techniques, non plus d'ordre mécanique, mais d'ordre physique et chimique, de la plus haute qualité. Quel que soit l'avenir industriel du Sahara, il ne s'agit pas de le doter de colonies de peuplement. Toutefois, il convient de prévoir qu'autour des centres d'activité de petites collectivités seront appelées à vivre. D'où une question préalable : le désert peut-il être habitable ?

Les ingénieurs, que rien ne démonte, répondront par l'affirmative, et ils auront raison. Ainsi, il n'est plus de problème de l'eau, vital pour les végétaux comme pour les animaux et les humains. La technique, parfaitement au point, des sondages permet aujourd'hui d'atteindre les nappes profondes, dont de petits moteurs à gas oil assureront le pompage. « Près d'Adrar, une turbine actionnée par une éolienne fait jaillir une source de débit comparable à celui des ouadi qui arrosent les plus belles oasis sahariennes. » Certes, l'eau du sous-sol est souvent salée, mais la chimie moderne ne manque point de moyens de déminéralisation : les permutites, rameau de la famille des plastiques, sont d'excellents déminéralisants. Des appareils se proposant la même fin, appareils à grand rendement, munis de parois semi-perméables, sont actuellement à l'étude.

Plus sérieux encore, parce que d'application plus générale, est le problème de l'énergie. Les déserts, avait-on coutume de dire, ne sont que des pays pauvres en énergie. C'était vrai il y a un quart de siècle. Ce ne l'est plus maintenant où les techniques ont développé nos ressources en énergie dans la proportion de un à cent. La production d'énergie atomique est désormais à portée de main. Et ce n'est pas témoigner d'une excessive imagination que de prévoir le temps où l'uranium sera d'un prix compétitif avec celui du charbon et où le kilowatt-heure ne coûtera pas plus cher à Paris qu'au cœur du Sahara.

## LE SOLEIL, SOURCE D'ENERGIE AU DESERT

QUANT à l'énergie solaire, l'énergie saharienne-type, ses possibilités sont tout aussi immenses. L'Egypte possède une chaudière solaire aussi connue que les fours solaires de Montlouis, qui sont actuellement l'application industrielle la plus importante de cette énergie. Les laboratoires d'Alger orientent l'utilisation de ces mêmes fours vers la synthèse classique de l'acide azotique. Depuis 1953, l'Institute of Technology of Massachusetts, qui a réussi à décomposer l'eau avec l'énergie solaire, s'essaie, au moyen de l'hydrogène ainsi isolé, aux synthèses les plus variées. En fait, de même que pour l'énergie nucléaire, on est ici en face d'ordres de grandeurs des plus considérables, puisque, théoriquement, un mètre carré d'ensoleillement représente un kilowatt, ce qui revient à dire que l'Amérique pourrait puiser toute l'énergie qu'elle consomme dans la lumière tombant sur une superficie de désert égale à un carré de 100 kilomètres de côté, ou encore qu'il suffirait qu'une petite voile « solaire » d'un demi-mètre carré captât les rayons du soleil pour entraîner un scooter.

Le problème de l'énergie pouvant être considéré comme résolu, tout autant que celui de l'eau, rien ne s'oppose plus à l'habitabilité du Sahara par les petites collectivités de techniciens que la mise en valeur industrielle du désert nécessitera.

Le soleil, qui jusqu'à il y a un demi-siècle apparaissait comme l'ennemi n° 1, sera désormais un *Deus ex machina* bienfaisant.

## IL EXISTE UN BUREAU INDUSTRIEL AFRICAIN

TEL est le nom, quelque peu abrégé, de l'organisme officiel dont il nous faut maintenant définir la nature et examiner l'activité. Créé par une loi de janvier 1952, cet organisme se heurta aussitôt à de telles difficultés constitutionnelles qu'il fallut plus d'une année pour former son conseil d'administration. Ses animateurs eussent bien voulu rééditer la formule qui, en 1900, aboutit à la formation du Comité belge spécial du Katanga, lequel comptait six membres seulement et s'appuyait sur un texte constitutif de sept articles. Mais on n'œuvre pas en 1952 comme en 1900. Une large communion d'intérêts publics et privés dut être réalisée pour répondre au programme à la fois très large et très précis que le gouvernement imposait :

1° En premier lieu, une double mission technique : dresser l'inventaire des richesses du sous-sol et étudier, sur les bases de cet inventaire, la constitution d' « ensembles industriels » ;

2° En second lieu, une mission administrative : proposer au gouvernement l'ensemble des textes à promulguer et des mesures à prendre pour que le B. I. A. soit à même de procéder à des travaux de prospection, puis, le cas échéant, d'organiser les ensembles au mieux des intérêts en jeu et de veiller à leur fonctionnement.

Afin de fortifier dès le départ le nouvel organisme et de lui conférer une autorité allant de pair avec ses responsabilités, le gouvernement le dota d'une parcelle de la puissance publique, ou, plus exactement, comme le déclare son président, M. Armand, « lui confia une responsabilité nationale ». Ainsi l'obligeait-il à penser neuf dans un pays neuf.

## A LA RECHERCHE DES RICHESSES MINERALES

LA tâche initiale du B. I. A. étant de dresser l'inventaire des richesses minérales du Sahara, le premier problème à résoudre était celui de la prospection. Un mineur de qualité prétendait que c'étaient les chercheurs de champignons qui trouvaient les mines. Affirmation paradoxale, mais qui présentait cependant un fond de vérité : ne vient-on pas de trouver récemment dans l'Allier, près de Buxières-les-Mines, deux belles couches de houille qui étaient demeurées jusqu'à présent ignorées ? Seulement, le Sahara n'est pas la France : ses espaces vides sont immenses et les travaux de recherches qu'il faut y conduire nécessitent d'autres moyens, à commencer par les plus élémentaires, les travaux de topographie. C'est ainsi que la topographie à l'échelle du mètre relève actuellement de systèmes à hyperbole utilisant des ondes électromagnétiques d'un certain type. Lors d'une prospection pétrolifère en Tunisie, des stations émettrices durent être installées le long d'un triangle de 100 kilomètres de côté, à l'intérieur duquel un prospecteur circulant en Jeep pouvait lire sur un cadran les deux ordonnées lui permettant de connaître son emplacement à quelques mètres près.

La prospection elle-même ne fait pas appel aux champignons, mais aux magnétomètres, qui décèlent bien d'autres métaux que le fer. Toutefois, chez nous cette technique moderne aux résultats infaillibles fut trop longtemps dédaignée.

C'est pourquoi, sans doute, les étrangers ont relevé, non sans une certaine ironie, que si le gisement de Tindouf a été reconnu, c'est parce que ses milliards de tonnes de minerai de fer avaient influencé la boussole d'un géologue qui, par hasard, cherchait de l'eau dans les environs.

Aujourd'hui, tout de même, les moyens techniques les plus modernes sont mis en œuvre. Les magnétomètres aéroportés sont d'un usage courant, la géophysique est à la base des recherches pétrolifères dans les terrains sédimentaires du Sahara, et la géochimie prête, elle, ses précieuses ressources pour la prospection de certains métaux spéciaux. Sa valeur pratique, encore mal connue en France, permet notamment d'indiquer, à partir d'échantillons recueillis sur l'ensemble d'une zone, la direction dans laquelle se trouve le gisement le plus riche : elle évite ainsi au prospecteur de casser les cailloux un à un jusqu'à ce qu'il en trouve un beau spécimen.

On sera peut-être étonné d'apprendre que pour conduire des recherches aussi nombreuses que variées les effectifs humains sont en nombre dérisoire: les prospections du seul Hoggar, plus grand que la France, ne sont conduites que par une dizaine de géologues, alors que 200 géologues ont travaillé simultanément au Labrador. Malgré cette infériorité numérique, les résultats obtenus en un minimum de temps, un an environ, sont des plus encourageants. Miser sur des réussites à venir n'est point acte d'audace : un document américain tient la valorisation du Sahara pour acquise dans quinze ans ; un document russe, lui, déclare qu'elle ne peut pas ne pas être couronnée de succès, dût-elle se poursuivre sur toute la seconde moitié du siècle.

## COLOMB-BECHAR SERA-T-IL UN SECOND PITTSBURGH ?

Au nord, la zone d'études qui incombe au B. I. A. est bordée par la grande ligne de fracture de l'Atlas ; au sud, ses frontières sont la Guinée, le Gabon et la Nigéria. Les recherches suivent une ligne nord-sud, allant des régions les plus peuplées vers les moins peuplées.

Notre objet n'est point ici de faire un minutieux recensement de tous les résultats minéralogiques acquis, mais bien plutôt de dégager les lignes essentielles des grandes perspectives telles que la carte les produit. C'est pourquoi nous considérons tout particulièrement la région de Colomb-Béchar en nous demandant si cette petite cité saharienne ne sera pas demain un Pittsburgh africain.

La question est dénuée de toute présomption. Elle résulte simplement des faits. Comme le note M. Armand, « Colomb-Béchar n'est pas dans le désert, c'est plutôt la pointe avancée de la civilisation vers le désert. L'eau est abondante, la vie est facile sous un climat moins dur que celui de certaines grandes villes des Etats-Unis qui n'ont cependant pas la réputation d'être difficiles à habiter. » Si l'on ajoute à ces conditions favorables d'habitat le fait que cette cité est reliée au port méditerranéen de Nemours par chemin de fer, que l'on y a trouvé les premiers gisements sahariens de houille, on comprendra qu'elle soit la plus connue et qu'elle ait joué comme un pôle d'attraction pour les recherches minéralogiques.

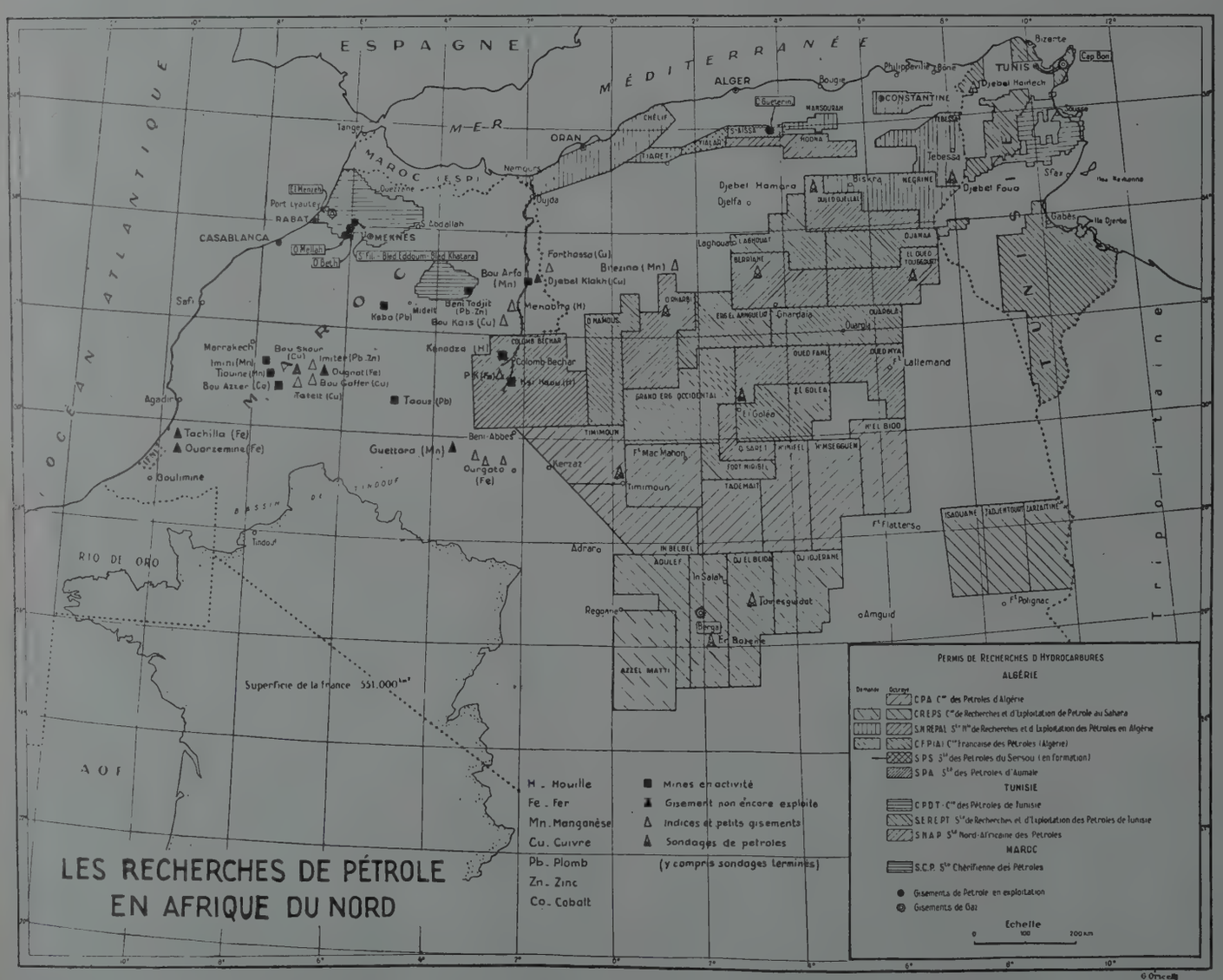
A l'heure présente, deux bassins houillers sont en exploitation. Leurs veines sont de faible épaisseur, 60 centimètres au maximum, ce qui limite leur valeur. Les réserves sont évaluées à quelque 20 millions de tonnes, insuffisantes pour permettre un accroissement d'extraction capable de servir de base à une industrie lourde.

Au nord de Colomb-Béchar, à Bou Arfa, se trouve la mine bien connue de minerai de manganèse. Au sud, dans le djebel Guettara, des sondages à mailles serrées et une campagne gravimétrique ont révélé un autre gisement d'une capacité évaluée à 800.000 tonnes pour une teneur supérieure à 45 % de manganèse. Une fabrication locale de ferro-manganèse entreprise sur place avec le charbon de Colomb-Béchar est à l'étude.

Des indices de fer, des traces de cuivre ont été relevés dans la région, ainsi que de beaux gisements de plomb à Taous. Malheureusement, ceux-ci sont situés au Maroc, mais, normalement, ils devraient ressortir de la zone de Colomb-Béchar.

A quelque 800 kilomètres au sud de cette dernière on rencontre une modeste oasis, l'oasis de Tindouf, dont le nom comptera peut-être dans la sidérurgie future. Elle est, en effet, toute proche de la gara Djebilet, qui détient un gisement de fer de classe et de dimensions internationales. « Au cours de l'hiver 1953-1954, une cinquantaine de puits ont été creusés sur le gisement, à la maille de 2 kilomètres. Cette reconnaissance a permis de mettre en évidence une couche dont la puissance moyenne est de 10 mètres... Les réserves peuvent être estimées à environ 3 milliards de tonnes, dont la teneur varie entre 38 et 57 %... La gara Djebilet étant située à environ 500 kilomètres de la côte atlantique, l'exploitation du minerai soulève essentiellement un problème de transport. Deux voies ferrées ont été étudiées selon des tracés aboutissant, l'un à l'embouchure de l'oued Takoumbra, près du cap Draa ; l'autre, au port d'Agadir. La conclusion des études poursuivies jusqu'à présent est favorable, malgré des investissements très élevés. »

Enfin, le B. I. A. donne — ou plutôt fait donner — l'assaut au massif du Hoggar. Entreprise malaisée, en raison de l'immensité des superficies à prospecter, de l'absence de tout document géologique, de l'ignorance quasi absolue des indices de minéralisation et, enfin, du manque total de moyens de communication. Néanmoins,



aujourd'hui, la recherche est franchement engagée. L'an passé, 150.000 kilomètres carrés dans la partie ouest du Hoggar et à l'extrémité est des Eglab ont fait l'objet de photos aériennes. Cinq équipes de géologues, dont l'une dispose d'un hélicoptère, prospectent les bordures nord et ouest du massif. L'objet de cette suite de préreconnaissances poussées à fond est la découverte escomptée de minerais non ferreux, dont l'économie européenne est par trop dépourvue.

## LES RECHERCHES PETROLIFERES

ANTERIEURES à la création du B. I.A., les recherches pétrolifères dans les terrains dévoniens du Sahara ont débuté dès 1947. Des indices favorables ayant été dégagés, de puissants groupes internationaux ont sollicité des permis de recherches par l'intermédiaire de sociétés créées à cet effet. A partir de 1953, des moyens importants furent mis en œuvre. La découverte d'un gisement de gaz au début de 1954 au djebel Berga, à une centaine de kilomètres dans le sud-ouest d'In Salah, a suscité une accélération du rythme des recherches sur les régions couvertes de permis, soit près de 600.000 kilomètres carrés. De nouveaux et sérieux encouragements furent encore obtenus à la fin de 1954 par un jaillissement de gaz à condensat dans l'Almet et par une troisième éruption au sud de Tabassa. Techniquement, les moyens mis en œuvre sont les plus modernes. Financièrement, les capitaux engagés sont des plus considérables : 10 milliards de francs pour 1955.

Sans doute porteront-ils leurs fruits. Mais il faut savoir attendre, car la découverte de gisements pétrolifères nécessite toujours une longue patience. L'exemple du gisement de l'oued Gueterini l'atteste formellement. Dans cette région, dès 1949, des gisements productifs ont été reconnus, inventoriés et, enfin, mis en exploitation industrielle.

A l'heure présente, quarante-cinq puits sont régulièrement exploités, soit par pompage, soit par éruption. Travaillé dès 1950, le gisement a donné une production annuelle déjà importante : 1951, 7.360 tonnes ; 1952, 46.030 tonnes; 1953, 84.459 tonnes; 1954, 75.760 tonnes; et, enfin, 1955 : 200 tonnes par jour.

D'autres recherches ont encore été engagées à l'ouest du périmètre déjà prospecté : ainsi, un sondage a été effectué près de Tharit, à une centaine de kilomètres au sud de Colomb-Béchar. D'autres le suivront, et il serait bien étonnant que, dans la masse, des jaillissements de gaz ou de pétrole ne se produisent pas. Le reste est sans mystère, qu'il s'agisse de raffinage ou de transport par pipe-line. Simplement, le problème de l'énergie recevrait une solution de plus.

## LES PROBLEMES ECONOMIQUES ET ADMINISTRATIFS

EN dehors des buts officiels assignés au B. I. A. par la loi constitutive de janvier 1952, il en est d'autres, sinon plus discrets, tout au moins plus effacés et moins affirmés : leur portée comme leur orientation ne pouvant prendre pleine valeur qu'au fur et à mesure du développement de la mission dévolue à l'organisme africain. Comme il nous faut tout de même les esquisser ici, tout en ménageant l'avenir, nous ferons appel à toutes les ressources que nous offre la modération des termes.

Il est, par exemple, évident que des considérations de défense nationale entrent en ligne de compte dans la mission dévolue, ne serait-ce qu'en raison de la présence, dans la région de Colomb-Béchar, de centres d'essais pour engins radioguidés. De plus, tout ce qui touche à une modification de structure économique intéresse le potentiel militaire. Enfin, on n'a pas oublié la douloureuse controverse de 1940 touchant le transfert de la machine gouvernementale en Afrique du Nord et la poursuite des hostilités en territoire africain. A l'époque, Maroc, Algérie, Tunisie étaient totalement démunis de tous moyens de production, même à l'échelle la plus faible. Il est donc permis de penser que ce point de vue n'est pas étranger à l'action économique aujourd'hui engagée. Que la recherche saharienne aboutisse à la création d'une industrie lourde de base, suivie par la naissance d'industries de transformation, aussitôt la sécurité française, atlantique, si l'on préfère, sera renforcée d'autant. Au reste, le B. I. A. ne travaille-t-il pas, à ciel ouvert, en parfaite union avec les autorités militaires du plus haut échelon ?

Mais il y a plus important encore. « Les promesses du sous-sol saharien portent principalement sur des richesses minérales que notre continent ne possède pas ou qui sont en voie d'épuisement. » Or l'Europe est à proximité de l'Afrique. La zone de Colomb-Béchar est moins éloignée de Paris que ne l'est de Moscou le combinat de Kousnetz, et de New-York, le New-Mexico. Il est donc normal que, dans ces conditions, le problème de la mise en valeur de l'Afrique apparaisse comme un problème européen, en attendant le jour où il apparaîtra comme un problème international. Comme, d'autre part, les investissements à prévoir dépassent largement les possibilités financières de la France et des pays directement intéressés, il est compréhensible que, à plusieurs reprises, le gouvernement de M. Mendès-France ait fait appel au concours et à la participation des nations étrangères. Une formule d'association est à mettre au point. Mais ce ne sera là qu'un problème de plus à résoudre. Au surplus, la voie n'est-elle pas tracée par les groupements pétroliers qui opèrent déjà dans le Sud-Algérien et dont les capitaux sont internationaux ? Le massif du Hoggar, par exemple, dont la prospection est à elle seule une tâche colossale, ne pourrait-il servir de terrain d'expérience ?

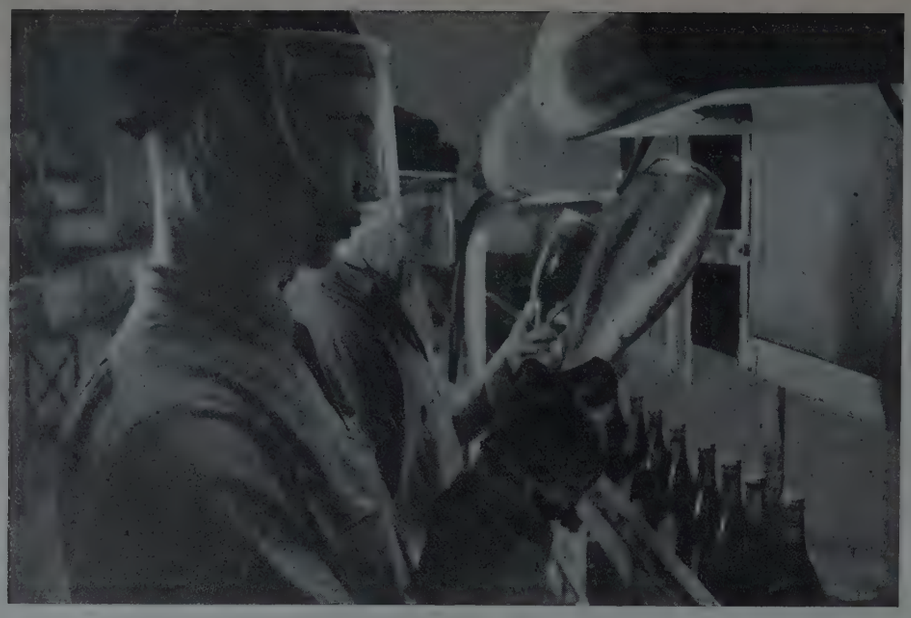
Pour que ces différents objectifs soient atteints, encore est-il nécessaire que toutes les exploitations de quelque importance qui pourraient résulter des recherches en cours soient « orientées », sinon rien ne pourrait empêcher que les minerais de Tindouf, par exemple, ne fussent accaparés par les marchés américains. D'où la nécessité d'agir avec prudence, de déterminer du mieux possible, compte tenu des incertitudes du lendemain, un plan économique garantissant les intérêts supérieurs du vaste ensemble qu'il s'agit de constituer : l'Eurafrique. Telle est, en fait, et bien qu'elle ne figure pas dans la loi de janvier 1952, la plus grande des tâches du B. I. A.

Mais ici interviennent les problèmes administratifs, qui ne sauraient être négligés, car de la nature de leur solution dépend en grande partie la réussite de l'œuvre entreprise. Le premier concerne spécialement la zone industrielle de Colomb-Béchar et se trouve posé par le fait que cette zone est partagée entre l'Algérie et le Maroc. Or la frontière au sud de l'Atlas n'a jamais été tracée, si bien qu'on ignore, dans cette région tout au moins, où commence l'Algérie et où finit le Maroc, et de quelle nationalité est l'autorité concédante.

Seconde source de difficultés internes : le régime administratif de l'Algérie, qui n'est autre que celui de la métropole. Acceptable tant qu'il ne s'agissait que d'équiper le nord du pays, il est incompatible avec la mise en valeur de ses territoires du sud. Or, pour prospecter, puis exploiter des pays neufs, il est nécessaire de leur donner un statut de pays neufs. La fixation d'un tel statut échappe bien évidemment au B. I. A., lequel, pour mener sa tâche à bonne fin, se voit contraint de faire appel à des biais et de peser sur l'économique faute de peser sur le politique. On concevra aisément qu'avant de faire appel aux moindres des capitaux étrangers encore est-il indispensable de mettre de l'ordre dans le pays.

## L'ACTION DE LA FRANCE EST A L'ECHELLE DU MONDE

IL y avait bien longtemps que la France n'avait pratiqué outre-mer une politique à l'échelle du monde. Il faut remonter à Colbert pour retrouver cette notion de grandeur dans l'action, et même dans le mobile. Aujourd'hui, la tradition est renouée. Sans grand bruit, sans grand argent — moins d'un milliard et demi pour 1955 — sans grand personnel — trois fonctionnaires permanents seulement à Paris — le B. I. A. s'est lancé à la plus pacifique comme à la plus symbolique des conquêtes : celle qui consiste à faire de la géographie économique sur le terrain, en intégrant de nouveaux territoires dans la collectivité humaine.



LA BOUTEILLE d'eau gazeuse est « mirée » après capsulage, pour une ultime vérification (Perrier).

# DE LA FONTAINE WALLACE AU « SODA FOUNTAIN »

QUAND l'honorable Richard Wallace faisait don à la Ville de Paris des fontaines qui ont popularisé son nom, il accomplissait un geste philanthropique, à coup sûr, mais dont il n'est pas certain qu'il ait suscité chez tous ses bénéficiaires une gratitude sans mélange. La tradition robuste et lointaine n'est point, en ce pays, favorable aux buveurs d'eau. Couplets et dictons, en nombre, l'attestent. Aux jours fastes, jadis, nos rois faisaient couler des fontaines de vin. Et le bon peuple d'acclamer la souveraine munificence. On ne pouvait décemment demander à M. Wallace de faire jaillir en place publique le Bourgogne et l'Anjou. Mais enfin, les kiosques aimables que l'architecte du Bourg édifia pour permettre aux Parisiens de se rafraîchir n'étaient qu'un pis aller.

Or voici que nous assistons en quelque sorte à une réhabilitation de l'eau. Sans doute n'ignorait-on point ses vertus. A l'eau pure — *aqua simplex* — s'ajoute toute la gamme des eaux minérales aux propriétés thérapeutiques si variées qui sont une des richesses de notre pays. Connues pour la plupart depuis fort longtemps, elles rendent de grands services. Voltaire ne disait-il pas que ces eaux bienfaisantes, sorties de la terre, si l'on y joint la diète et l'exercice, devaient guérir la plupart des maladies. C'est une vue un peu sommaire parce que trop générale. Mais, incontestablement, le thermalisme a pris une place très grande, très justifiée, et il devrait être une source de profits encore plus grands.

Cependant les eaux médicinales ont, justement parce qu'elles sont médicinales, un usage limité. A vrai dire, certaines (portant parfois des noms illustres) dont la minéralisation est très faible, sont employées comme eaux de table, et il s'en vend chaque année de millions de bouteilles.

DEPUIS la guerre, surtout, on a vu se développer la vente des boissons gazeuses, qui se sont multipliées. Sous des noms divers l'ancien « soda » a pris une grande place parmi les breuvages qui sont offerts au consommateur pour apaiser sa soif de manière agréable. Le goût de fruit, généralement acidulé, qui les caractérise, leur pétillement léger, agréable au palais, ont acquis la faveur du public, qui sait, de surcroît, qu'il consomme là des boissons parfaitement inoffensives. La loi est d'ailleurs rigoureuse en ce qui concerne la fabrication et la composition de ces produits, et pour obéir à ses prescriptions les fabricants sont obligés de se livrer parfois à de véritables tours de force techniques.

OR le ministre de la Santé publique a pensé qu'il ne serait pas inutile d'apporter à ces boissons un soutien officiel. Au cours d'une conférence de presse récente M. Bernard Lafay a expliqué qu'il voyait là un élément de la lutte contre l'alcoolisme.

Il a donc fait créer une vignette, un label d'un dessin très simple qui se présente comme une sorte de petit sceau tricolore et qui pourra trouver place sur les emballages, les conditionnements, la publicité sous toutes ses formes de boissons reconnues non nocives pour la santé et dont il semble, en conséquence, souhaitable de voir augmenter la consommation.

Ce label pourra être utilisé, pour présenter ou recommander leur produit, par les fabricants qui en auront fait la demande au ministre de la Santé publique, en apportant en même temps la preuve que la boisson considérée ne titre pas plus de 1° d'alcool et ne prétend à aucune action médicinale.

Cette initiative est assurément utile et elle ne pourra que contribuer à attirer l'attention sur un type de boissons dont le succès va d'ailleurs croissant. Longtemps, la fabrication en fut en quelque sorte d'ordre artisanal, et il se peut que certaines lacunes ou certaines insuffisances, dues précisément aux difficultés de fabrication, aient concouru à entretenir dans le public une certaine méfiance à l'égard de ces sodas ou boissons similaires. Aujourd'hui, et précisément à raison d'une vogue accrue, la fabrication est passée aux mains de maisons importantes, souvent même de sociétés puissantes qui n'ont pas hésité à investir des capitaux élevés dans les installations nécessaires.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que ce type de fabrication ne soit pas onéreux. Un matériel important est nécessaire. On peut dire à titre d'exemple que le coût d'un poste d'embouteillage représente 60 à 80 millions. Ce sont là évidemment des investissements qui, pour être amortis et devenir ultérieurement rentables, réclament une contre-partie sérieuse. D'où, de la part de la majorité des marques, un effort de publicité dont nous sommes témoins tant dans la presse que sur les murs qui se couvrent d'affiches et de slogans. A moins que, comme certaines maisons y inclinent, une réserve prudente soit

SCHWEPPE, CREATEUR DES EAUX GAZEUSES EN 1787

SI la découverte des eaux gazéifiées remonte à la fin du XVII° siècle, c'est en 1787 que Jacob Schweppe, un pharmacien et chimiste suisse, entreprit de fabriquer et de commercialiser l'eau gazéifiée. A cette époque, les eaux gazeuses, vendues uniquement dans les pharmacies, étaient considérées comme des médicaments. C'est ainsi que le Chirurgien Général en Angleterre, le docteur Rollot, prescrivit l'eau que fabriquait Schweppe pour le traitement du diabète. De nombreux problèmes furent à résoudre dans le domaine de la fabrication. Pour n'en citer qu'un, signalons qu'une certaine humidité devait être conservée dans le bouchon afin de préserver le gaz carbonique, et les bouteilles devaient, en conséquence, rester toujours dans la position horizontale. Schweppe conçut alors des bouteilles de forme ovoïde très spéciale, les « bouteilles saoules », qu'il était impossible de faire tenir verticalement. Le succès de cette nouvelle boisson fut éclatant, et, dès la première année, la société qu'avait fondée Jacob Schweppe (J. Schweppes et C°), en association avec trois Anglais, arriva au total fantastique pour l'époque de 40.000 bouteilles fabriquées, chiffre à présent dérisoire en comparaison de celui des ventes actuelles dans le monde entier.

SCHWEPPE, CREATEUR DES EAUX GAZEUSES EN 1787

SI la découverte des eaux gazéifiées remonte à la fin du XVII° siècle, c'est en 1787 que Jacob Schweppe, un pharmacien et chimiste suisse, entreprit de fabriquer et de commercialiser l'eau gazéifiée. A cette époque, les eaux gazeuses, vendues uniquement dans les pharmacies, étaient considérées comme des médicaments. C'est ainsi que le Chirurgien Général en Angleterre, le docteur Rollot, prescrivit l'eau que fabriquait Schweppe pour le traitement du diabète. De nombreux problèmes furent à résoudre dans le domaine de la fabrication. Pour n'en citer qu'un, signalons qu'une certaine humidité devait être conservée dans le bouchon afin de préserver le gaz carbonique, et les bouteilles devaient, en conséquence, rester toujours dans la position horizontale. Schweppe conçut alors des bouteilles de forme ovoïde très spéciale, les « bouteilles saoules », qu'il était impossible de faire tenir verticalement. Le succès de cette nouvelle boisson fut éclatant, et, dès la première année, la société qu'avait fondée Jacob Schweppe (J. Schweppes et C°), en association avec trois Anglais, arriva au total fantastique pour l'époque de 40.000 bouteilles fabriquées, chiffre à présent dérisoire en comparaison de celui des ventes actuelles dans le monde entier.

observée, laissant au temps et à la qualité le soin de faire leur œuvre.

Aussi bien les producteurs de ces boissons ne dissimulent-ils pas un certain nombre de difficultés. Il n'est guère douteux qu'une partie de la clientèle demeure et vraisemblablement demeurera inaccessible aux sollicitations de ces « gazeuses » anodines. Non pas certes que nous voulions accuser cette clientèle d'être farouchement attachée à l'alcool et aux excès de l'alcoolisme. Mais enfin, il est incontestable qu'on change plus difficilement ses habitudes à partir d'un certain âge, et ce n'est point de ce côté qu'il faut envisager un élargissement des débouchés. En revanche, on constate avec satisfaction que les jeunes renoncent volontiers, en faveur des eaux légères et des jus de fruit et sodas, aux boissons alcooliques. Faut-il voir là une conséquence du développement des sports ? Les jeunes se sont certainement habitués à voir les champions éliminer de leur régime ce qui pourrait porter atteinte à l'excellence de leur forme, et ainsi s'est créée une sorte de « contagion » qui doit gagner de proche en proche.

MAIS il y a évidemment une question de prix. Beaucoup de fabricants estiment que leurs « petites bouteilles » sont vendues bien cher et que la comparaison avec les prix d'autres consommations peut leur porter préjudice. Nous nous garderons de nous immiscer dans un pareil débat, chacune des parties en présence ayant évidemment de solides arguments à faire valoir. Mais cette question se relie au problème des circuits de distribution. Or les boissons dont nous parlons ici ne sont pas seulement de celles que l'on vend au café, on les trouve aussi dans les maisons d'alimentation, on peut imaginer qu'elles soient en vente dans d'autres magasins encore, bref, on peut se demander si nous ne verrons pas un jour s'implanter chez nous le « soda fountain » à la manière américaine.

FONTAINE publique Wallace (1872).

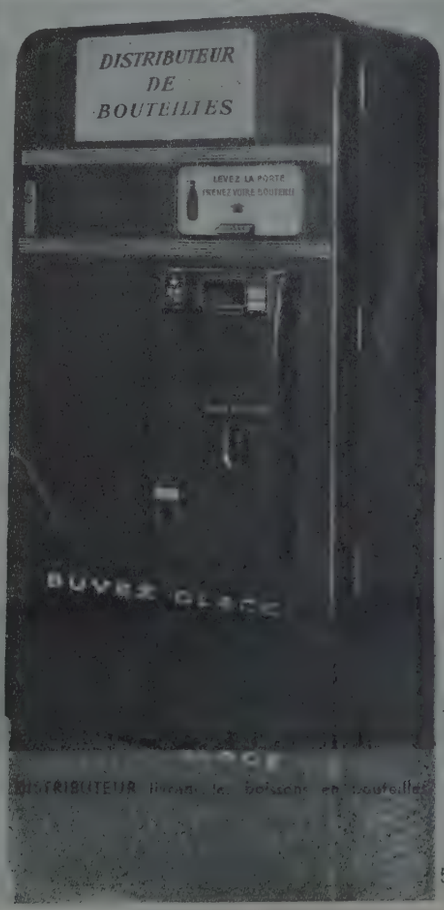
En résumé, l'extension de la vente de ces boissons légères et sans danger est indiscutable et il est vraisemblable que cette vente deviendra plus importante encore.

Assurément il y a lieu de s'en féliciter, dans la mesure où l'habitude de les consommer peut contribuer à combattre l'alcoolisme et ses ravages. Dans cet ordre d'idées, nous l'avons dit ici même, et notre point de vue n'a pas varié, tous les remèdes sont bienvenus. Cependant, il nous semble qu'il y aurait une grave exagération à penser que des palliatifs de cet ordre puissent suffire à une lutte efficace. Et il serait également fâcheux qu'on pût, à la faveur de recommandations parfaitements légitimes, atteindre de quelque manière que ce soit les vins et les liqueurs qui contribuent au prestige de la qualité française et qui constituent en même temps, du point de vue commercial, des éléments de recettes dont il est superflu de souligner l'importance.

L'alcoolisme, nous avons eu déjà l'occasion de le dire, trouve sa cause principale dans la fraude et dans la clandestinité. C'est de ce côté que doit porter essentiellement l'effort d'assainissement. Et nous pensons que c'est seulement en jugulant la fraude et en empêchant l'alcool de mauvaise qualité, celui qui échappe au contrôle et aux taxes, de se déverser à flots sur le marché qu'on parviendra à endiguer le fléau dont s'alarment à juste titre les hygiénistes. Ainsi pourraient être largement consommées eaux et boissons gazeuses pour le plus grand bien de la santé publique et sans qu'il en résulte aucun dommage pour les bouteilles somptueuses dont le renom s'étend à travers le monde entier.

C'est ainsi que le label dont la Santé publique veut surcharger certaines étiquettes serait en quelque sorte le complément d'autres étiquettes fameuses. Il ne nous paraît pas que cette coexistence pacifique soit impossible. Elle nous paraît au contraire extrêmement désirable à la fois pour la santé de la population française, pour les intérêts de notre pays et pour la réputation qu'il s'est acquise et dont l'étranger, notre client, pourrait à bon droit s'étonner qu'elle soit sapée par nous-mêmes.

DISTRIBUTEUR de « vos boissons favorites » servies en gobelets individuels.

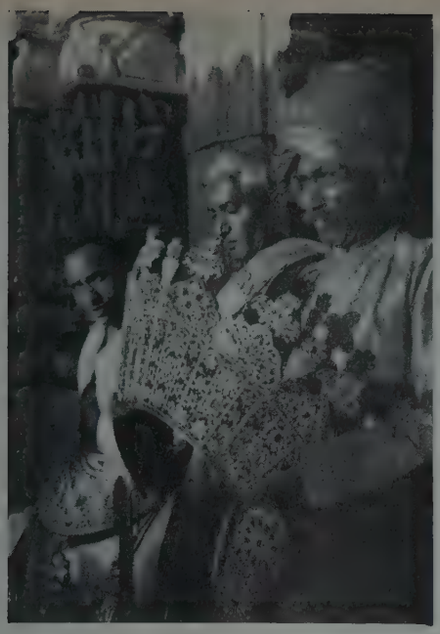


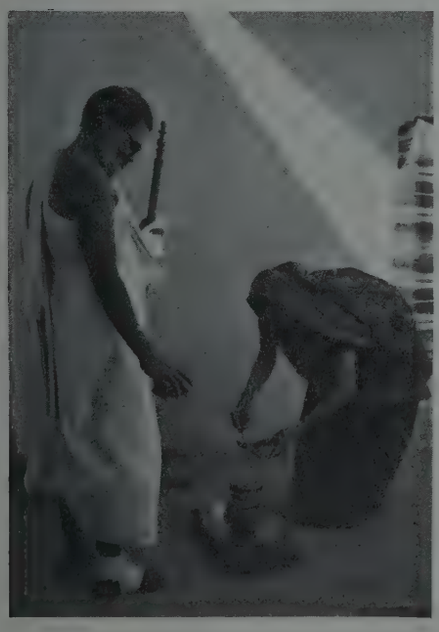

DISTRIBUTEUR livrant les boissons en bouteilles.



DISTRIBUTEUR de « vos boissons favorites » servies en gobelets individuels.

DISTRIBUTEUR livrant les boissons en bouteilles.





DE HAUT EN BAS : l'éblouissant trésor des Thirtakaras, prophètes de la religion jaïn. — Ce trésor est fait de bijoux qui étincellent de pierres précieuses. — Une dévote offre à un moine svetambara son repas végétarien. — CI-CONTRE, fidèle jaïn, en vêtements rituels, célébrant le culte du glorieux Mahavira.

LE PORTRAIT DU MAHATMA GANDHI et celui de son épouse, tels qu'ils s'offrent à la vénération des visiteurs dans la grande salle adjointe à la maison natale du libérateur des Indes, à Porbandar (Saurashtra).

# AU PAYS DE LA NON-VIOLENCE ET DE L'AMOUR DIVIN DES CRÉATURES

CARNET DE ROUTE DE LOUISE WEISS

## DANS LE CIEL DE L'OCEAN INDIEN

Le petit avion de ligne qui assure quotidiennement la liaison avec Bhavnagar, port méridional du Saurashtra, venait de quitter Bombay. Il volait à faible altitude au-dessus de l'océan Indien lisse comme un miroir et couleur de plomb. Inutile de s'élever. La distance à franchir, trop courte, ne valait pas cet effort. Triangles clairs, les voiles des barques de pêche semblaient immobiles.

J'imaginais le Saurashtra. Pourquoi cette péninsule faite de sables, de jungles et de champs d'arachides, de marais salants et de collines acérées m'attirait-elle au point que j'y avais prévu un voyage de plusieurs semaines, alors que les touristes la négligeaient encore, rebutés par ses côtes inhospitalières, son manque de routes, ses wagons poussiéreux et ses logements précaires ? C'est que je voulais gravir le mont Çatrunjaya et visiter ses huit cents temples jaïns. Je voulais aussi escalader le mont Girnar, qui dressait ses sanctuaires à 1.300 mètres d'altitude sur des rocs jaillis d'une brousse à tigres. Et puis, qui avait jamais rapporté en Europe des images de Dwarka, l'une des sept cités saintes de l'Inde, dédiée au culte de l'enfant Krishna ? Et encore, pouvais-je quitter l'Asie sans m'être recueillie, ne fût-ce qu'un moment, en la maison natale du mahatma Gandhi, sise à Porbandar, au sud du golfe de Kutch. En ce petit bourg maritime ouvrait les yeux, voilà une centaine d'années, l'enfant qui, après avoir servi les Britanniques pendant la grande guerre de 1914-1918, devait les chasser de son pays à l'issue de la grande guerre de 1939-1945. Et ceci en usant, avec une incomparable maîtrise, de l'arme de non-violence dont lui, Hindou de foi, avait découvert le principe actif dans la religion jaïn qui fleurissait au Saurashtra, religion dont sa mère était fort éprise.

Voilà pourquoi je supportais allégrement les cahots de l'avion, secoué par les vagues de chaleur qui montaient des lagunes.

## DE BHAVNAGAR, CENTRE D'UNE IMPORTANTE RESERVE ZOOLOGIQUE...

Une brunette drapée dans un sari bleu clair et parée de bracelets rouges nous attendait à l'aérodrome. Un serviteur l'accompagnait. Elle sourit en nous remettant une lettre. Le prince Dharmakumarsinhji, frère de l'ancien maharaja du pays, avait pris la peine de nous envoyer sa fille, son intendant et sa voiture. Il nous souhaitait la bienvenue.

Le prince était un savant ornithologue, chargé officiellement de la préservation de la faune de la région. Je lui avais été adressée par un autre ornithologue, mon ami Jean Delacour, le fondateur de l'admirable parc zoologique de Clères, près de Rouen. L'amour des oiseaux, qui nous avait rapprochés, m'avait valu cette précieuse introduction.

Le prince m'accueillit chez lui, dans sa belle villa moderne. Il fit loger Georges Bourdelon et Bernard Daillencourt dans l'ancienne maison des hôtes de sa famille, demeure fort agréable devenue propriété du gouvernement. Par la suite, nous apprîmes avec surprise que cette jolie résidence n'était jadis qu'un abri de troisième classe. En effet, les palais que les anciens maharajas entretenaient jadis pour leurs hôtes de première et de seconde classe étaient désormais affectés à des services publics. Tel avait été le luxe des princes de cette région du Katthiawar, qui, organisée sur des bases nouvelles, était devenue le Saurashtra de la jeune République Indienne.

Le prince Dharmakumarsinhji commentait, avec une extrême dignité, les événements qui l'avaient dépossédé de ses privilèges. Il était resté enraciné chez lui, à Bhavnagar, et en recevait cordialement les notables, les anciens comme les nouveaux. Il nous fit simplement observer qu'il ne pouvait pas mettre d'automobile à notre disposition, comme il s'en serait fait, autrefois, un devoir et un plaisir. En son comportement ne se relevait aucune trace d'aigreur. Intelligence ou fierté ? Il ne voulait pas pleurer l'ancien régime. Son frère avait été le premier des princes à renoncer, sans compensation, aux biens et aux privilèges de famille.

Gandhi l'en avait remercié.

« Vous serviez le Saurashtra ; maintenant, vous servirez l'Inde entière », lui avait-il dit.

Et il l'avait nommé gouverneur de Madras.

Le prince Dharmakumarsinhji nous emmena sur les toits de l'école de Goga, une bourgade proche, d'où nous pûmes contempler de près un arbre rempli de nids de cigognes. Les oiseaux tournoyaient autour de leurs petits et les nourrissaient dans un grand bruit de claquements de bec — claquements que j'avais déjà entendus au Maroc. Rencontre plus rare : dans les marécages qui s'allongeaient en bordure de l'océan, nous fîmes la connaissance d'un couple de crânes, gros échassiers migrateurs arrivés, pour la saison, de Sibérie, comme nous nous étions arrivés d'Europe. Des paons en liberté sautillaient le long des routes, parure sacrée des campagnes.

Le Saurashtra tirait grande fierté des lions qui hantaient ses jungles, à l'ouest de Junagadh. Ces seigneurs félins étaient les seuls de leur espèce en Asie. Plus clairs que les lions d'Afrique, ils se multipliaient depuis que leur chasse avait été sévèrement réglementée.

Le prince nous offrit de leur rendre visite au clair de lune. On tuerait un buffle pour les appâter. Mais nous déclinâmes l'invitation. Notre temps était limité, et nous étions venus au Saurashtra pour en visiter les dieux, non pas les fauves.

## ... A PALITANA, CAPITALE DE LA RELIGION JAIN

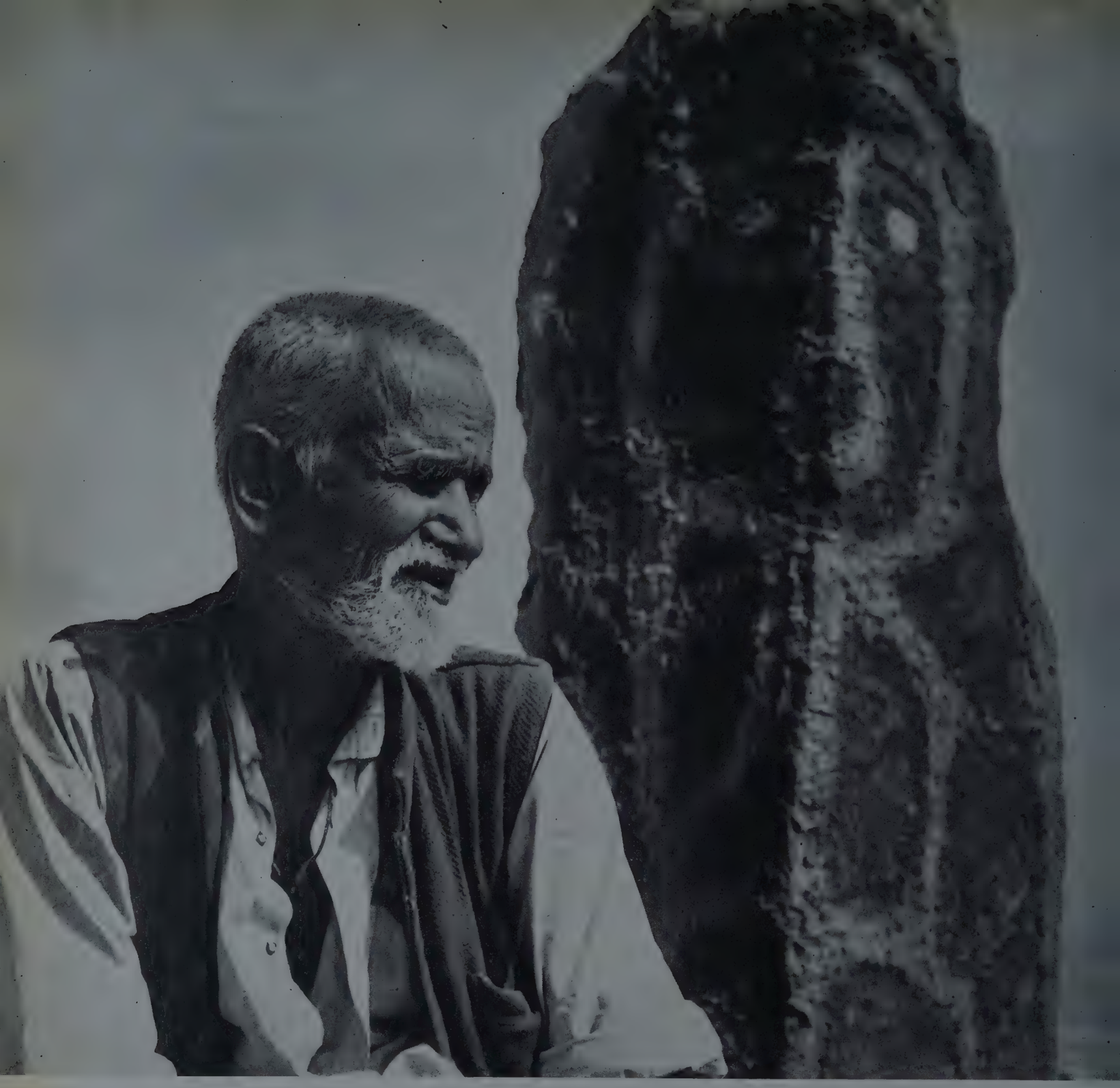
En deux autos, l'une pour nous, l'autre pour notre matériel, nous roulâmes jusqu'à la cité de Palitana, au pied du mont Çatrunjaya.

Grâce à l'amitié du savant moine Vijaya Indra Suri et du notable Gulab Chand Jaïn, de Delhi, un monastère nous reçut. Le principe fondamental de la morale jaïn est ce magnifique : « Vivre et laisser vivre », qui expliquait pourquoi les nonnes habitant le rez-de-chaussée du monastère ne circulaient que balai à la main et bouche bandée. Elles n'avaleraient pas un moucheron. Elles n'écraseraient pas une fourmi. Elles ne feraient tort à aucune créature. Les deux meilleures cellules du premier étage nous furent offertes, équipées d'une ampoule électrique, d'un évier et d'un petit fourneau de terre. Il fut convenu qu'un restaurateur voisin nous apporterait nos repas, strictement végétariens. Les œufs, la viande, le poisson, les épices en étaient proscrits, ainsi que les légumes qu'il aurait fallu déterrer — les pommes de terre, les carottes, les navets, les oignons — car leur arrachage n'aurait pas manqué de causer la mort d'innocents mille-pattes, larves, chenilles, hannetons ou coccinelles.

Palitana est une ville consacrée à la religion jaïn et aux pèlerins du mont Çatrunjaya. Les sanctuaires, les hôtelleries, les boutiques d'objets de piété s'y succédaient. Nous croisâmes des groupes de moines et de nonnes qui allaient, ainsi que la règle l'ordonne, quêter leur nourriture chez les fidèles en leur présentant leur humble pot de bois laqué en rouge. Nombre de laïcs venaient à Palitana afin d'y adopter, pendant un temps, la condition monastique. Nous entrâmes librement dans les temples. Les statues saintes étaient couronnées de fleurs. Les offrandes s'amoncelaient au pied des autels sur les tables d'argent ciselé. Des croix gammées en marbre de couleur étaient incrustées dans les dallages, ainsi que d'autres emblèmes, tel l'*omkara*, représentation matérielle de la syllabe *om*, ce cri mystique que l'ascète profère pendant l'extase.

LES FIDELES se pressent au sommet du mont Çatrunjaya ou Sainte Colline de la Victoire Morale. Ils apportent leurs offrandes à Mahavira et à ses vingt-trois divins prophètes sur de grands plateaux de cuivre. Fruits, fleurs, riz, épices, huiles parfumées s'amoncellent dans les temples au pied des statues. Les Tirthakaras seront couronnés de roses et de tubéreuses, parés de colliers faits en corolles d'œillets et de jasmins. Cette profusion de richesses, cette générosité à l'égard des dieux sont caractéristiques des pèlerinages jaïns. Autels, châsses, tables, grilles sont en argent. Les offices sont magnifiques, ponctués de coups de gong, ennuagés d'encens, brillants de lumières.

LES RITES veulent que des croix gammées soient dessinées dans les nappes de riz offertes aux Tirthakaras. La swastica jaïn, aux branches brisées dans le sens inverse des branches de la swastica hitlérienne, est un emblème au sens profond. Le nœud de la croix représente l'âme. Les quatre branches de la swastica symbolisent les quatre conditions de l'âme : dieu, habitant des enfers, homme ou animal. Mais ces branches sont cassées. Qu'est-ce à dire, sinon que les quatre états auxquels elles correspondent s'éteignent pour le bienheureux qui, délivré à jamais des liens de la matière, goûte la parfaite béatitude.



CETTE IMAGE SHIVAISTE, grossièrement peinte sur un bloc de pierre, se dresse au sommet du mont Girnar, autre colline sacrée du Saurashtra. Le vieillard qui est près d'elle est l'un de ces milliers de pèlerins qui, de novembre à mai, escaladent les flancs du mont pour y participer, soit aux offices hindous, soit aux offices jaïns.

La religion jaïn a été fondée par Mahavira au v^e^ siècle avant Jésus-Christ, presque dans le même temps que Çâkya-Mouni fondait la religion bouddhique. A laisser de côté les éléments légendaires de la vie de grand réformateur religieux et à n'en retenir que les données historiques, soulignons que Mahavira appartenait, comme le Bouddha, à un clan Kshatrya régnant, lequel avait sa résidence principale au nord de Patna dans le Bengale. Mahavira vécut d'abord dans le siècle. Il se maria. Il eut une fille de sa femme Yaçoda. A trente ans, il renonça au monde et se soumit pendant douze ans aux pratiques d'un ascétisme rigoureux. Alors, en pleine possession de sa doctrine, il la proclama dans toute l'Inde du nord-est, en particulier dans le Bihar. Son apostolat dura trente ans, pendant lesquels il groupa un grand nombre de moines qu'instruisaient onze disciples d'une fidélité éprouvée. Il s'éteignit à Pava, petite localité du district de Patna, devenue par la suite un important sanctuaire jaïn. Si l'on en croyait le traité bouddhique dit Soutra d'Oupâli, tel que le rapporte Guérinot dans sa magistrale étude sur la religion jaïn, Mahavira serait mort d'un vomissement de sang provoqué par l'exaspération ressentie en entendant Oupâli, son ancien disciple, faire l'éloge du Bouddha à la doctrine duquel il s'était converti. Guérinot estimait d'ailleurs qu'il s'agissait là d'une de ces calomnies dont les bouddhistes s'étaient quelquefois rendus coupables contre les jaïns, leurs rivaux.

En me mêlant à la foule des fidèles de Palitana, je me demandais pourquoi le jaïnisme était demeuré florissant aux Indes, alors que le bouddhisme y avait péri, obligé de s'expatrier et de chercher refuge dans les pays voisins. A son insu, cette foule même me fournissait la réponse que je cherchais. La religion jaïn se serait rapidement éteinte si des moines seuls l'avaient représentée et si une ardente communauté laïque n'avait pas aidé ceux-ci à subsister. Les religieux bouddhiques n'avaient pas bénéficié d'un appui aussi efficace. On sentait que, dans leur ensemble, les jaïns, moines et laïcs, constituaient une seule grande famille dont les membres restaient étroitement unis entre eux, les moines apportant leurs ressources spirituelles aux dévots, qui se chargeaient de leur entretien.

THAKORE SAHIB SHRI SIR BAHADURSINHJI, K. C. I. E., ancien maharaja de Palitana, rêve au passé et imagine l'avenir dans la salle somptueuse décorée de glaces et de lustres de Bohême, meublée de fauteuils dorés, aux tribunes aujourd'hui vides, où il tenait son Durbar. Il est respecté et aimé par ses anciens sujets.

## LE ÇATRUNJAYA, VICTORIEUSE COLLINE

Le lendemain de notre arrivée au monastère de Palitana, nous traversâmes la ville à l'aube et commençâmes l'ascension du Çatrunjaya, la sainte colline de la Victoire Morale, le mont de Mahavira le Conquérant. Escaliers et sentiers alternaient, conduisant par une ascension ininterrompue à 660 mètres au-dessus du niveau de la mer. Des reposoirs se dressaient au bord des tournants et des terre-pleins, d'où la vue étaient particulièrement belle. De nombreux fidèles montaient avec nous. Les femmes étaient parées de leurs plus beaux bijoux. Lavés et repassés de frais, leurs saris multicolores chamarraient la colline. Il s'agissait d'honorer Mahavira et ses vingt-trois avatars ou prophètes, les Thirtakaras, dont les statues resplendissaient au sommet du mont.

Petits ou grands, huit cents temples enfermés dans une enceinte fortifiée, elle-même divisée en neuf sections, chacune défendue par des bastions et des grilles, couronnaient le Çatrunjaya. Leur agglomération formait une sorte de cité céleste haute en couleur, méticuleusement propre, recherchée par les pigeons et les perroquets. Les plus anciens temples dataient du XI[e] siècle. Les musulmans les avaient ruinés au XV[e] siècle, mais ils avaient été réparés. Les plus récents n'étaient pas achevés. Le dynamisme de la foi jaïn s'était maintenu à travers les siècles. La Victorieuse Colline se présentait comme une création continue. Les riches jaïns qui offraient le pèlerinage à leurs coreligionnaires moins favorisés avaient fondé pour ceux-ci des auberges, des hôpitaux, des cantines. Une confiance touchante animait les visages. Les regards brillaient de joie.

Avant d'officier, les fidèles se baignaient dans une piscine aménagée au milieu des temples. Ils achetaient ou apportaient leurs offrandes et tournaient trois fois allégrement autour des autels avant de se prosterner devant les divinités. Les statues de Mahavira et des vingt-trois Thirtakaras se ressemblaient à tel point que leur présence multipliée créait une manière de hantise. Ils étaient tous là, d'Adinath, le premier, à Parsvanah, le vingt-troisième, avec leurs acolytes — les yaksha et les yakshini — avec les arbres sous lesquels

ils avaient connu la grande illumination : banyan, figuier, teck, acacia, bambou, pommier rose, acajou, manguier, hévéa et autres ; avec les animaux qui leur étaient symboliquement attribués : buffle, éléphant, singe, flamant rose, dauphin, sanglier, bouc, poisson, tortue, serpent. Le lion était réservé à Mahavira. Taillés dans une pierre pâle, fixant l'horizon de leurs yeux d'émail, les membres oints de santal, couronnés de fleurs, ornés de joyaux inestimables, ils chassaient au loin les ténèbres. Je ne me lassais pas de les contempler. Se conformant à un canon immuable, les artistes les avaient représentés libérés d'eux-mêmes, exempts de défauts, étrangers à toute influence, ignorant les passions, infaillibles, possédant la science et la foi infinies, parfaits et bienheureux.

## SEJOUR ENCHANTEUR A PALITANA

CHANGEMENT de résidence. Nous quittons le fruste monastère où nous avions trouvé tant d'amis désireux de nous guider, voire de nous convertir. Le maharaja de Palitana, sir Bahadursinhji, nous a priés dans le palais réservé à ses hôtes de marque. Séjour enchanteur. Salons somptueux, décorés de lions et de tigres victimes de ses chasses, des coupes gagnées au polo, des portraits de ses ancêtres en tenue d'apparat. Lits à l'européenne, nets et doux sous leur impeccable moustiquaire. Salles de bains. Ventilateurs. Serviteurs adroits. Menus européens ou indiens au choix.

Grand seigneur moderne, le Thakore Sahib, sir Bahadursinhji était un Gohel Radjput appartenant au même clan que le maharaja de Bhavnagar. Né en 1900, orphelin en 1905, il fut élevé par un tuteur britannique qui joua à ses côtés le rôle de régent et pour lequel il gardait affection et reconnaissance. Eduqué à Shrewsbury, il avait reçu ses pleins pouvoirs en 1919. Il se souvenait d'avoir assisté, comme page de Sa Majesté la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, au Durbar du couronnement à Delhi, le 12 décembre 1911. Il avait représenté l'Inde à la Société des Nations à Genève en 1938. Les événements qui l'avaient privé de ses prérogatives royales (l'administration de son Etat, le salut de treize coups de canon, le droit de prononcer la peine de mort) lui semblaient le résultat d'une évolution inévitable. Il les commentait objectivement, attristé mais non point abattu. Il prévoyait que son fils, élevé comme lui à Shrewsbury, ne pourrait plus tenir le rang diminué qui était encore le sien. Il voulait le préparer à l'avenir.

Sir Bahadur me communiqua quelques statistiques du temps où le Saurashtra — alors appelé Katthiawar — était un amalgame de minuscules Etats plus ou moins souverains. Treize des maharajas du Katthiawar avaient droit au salut à coups de canon — treize coups, onze coups, neuf coups, selon leur importance — et pouvaient infliger la peine capitale. Quelque deux cents autres petits princes se partageaient l'administration de la péninsule. Voici des chiffres. La superficie de l'ancien Etat de Palitana était de 503 kilomètres carrés ; sa population, en 1931, de 62.150 âmes ; ses revenus annuels moyens, de 889.500 roupies. L'Etat ne payait pas de tribut au gouvernement britannique et ne disposait d'aucune force militaire.

Pour l'ancien Etat de Bhavnagar, les chiffres étaient assez différents. Superficie : 5.163 kilomètres carrés. Population : 500.000 habitants — groupés en 671 villages — dont 435.000 étaient hindous, 42.000 musulmans et 23.000 jaïns. Les revenus de l'Etat se chiffraient en moyenne à 15 millions de roupies. L'Etat payait tribut au gouvernement britannique. Les forces armées s'élevaient à 270 cavaliers et 250 fantassins.

Enfin, il n'est pas inintéressant de connaître les proportions géographiques et administratives de l'ancien Etat de Porbandar, celui qui vit naître Gandhi : 1.033 kilomètres carrés; 115.000 âmes, dont 102.000 hindous et 11.000 musulmans ; 106 villages. Un tribut était payé au gouvernement britannique. Les forces armées se composaient d'une compagnie d'infanterie, de deux pelotons de cavalerie, de deux cents hommes de milice, plus la garde personnelle du maharaja. La famille régnante appartenait à un clan radjput. La tradition voulait qu'elle descendît de Hanuman, le Dieu-Singe, le fidèle ami et allié du héros Rama. En reconnaissance des services rendus par l'Etat de Porbandar pendant la première guerre mondiale, les autorités britanniques reconnurent à son prince la qualité de maharaja à titre héréditaire et élevèrent à treize coups de canon son droit au salut royal. A cette époque, Gandhi, comme il le racontait dans son autobiographie, avait déjà appliqué dans ses conflits raciaux avec les autorités d'Afrique du Sud les principes d'une non-violence active, tirés des expériences religieuses de son adolescence au Saurashtra.

Cet état de choses avait cessé, et l'Etat unifié du Saurashtra, avec ses assemblées électives, faisait partie de la République des Indes. Le président du Conseil du Saurashtra, M. Debar, venait d'être choisi par Nehru pour prendre sa suite à la présidence du puissant parti du Congrès.

Sir Bahadursinhji invita les jeunes filles d'un collège de Palitana à danser pour nous une gorba sur la prairie encerclée de fleurs qui s'étendait devant sa résidence et la nôtre. Farandole rustique et raffinée. Le petit dieu Krishna, né d'un cheveu noir de Vishnou et vainqueur dès sept ans de Kalya, le roi des serpents, conduisit la fête en jouant de sa flûte dorée. Les jeunes filles chantèrent :

*Nous sommes les bergères de Gohul*
*des filles sages*
*Nos chaumières s'élèvent sous les tilleuls*
*sur l'herbe verte et rase*
*que l'enfant Krishna y trouve le repos*
*Nos jarres débordent de lait et de crème*
*source de notre vaillance*
*Le malicieux Krishna a dérobé l'une de nos jarres*
*alors que nous traversions les champs*
*Et que nous portions à nos époux*
*des galettes de pain et de beurre,*
*Le Seigneur Krishna se gausse de nous*
*Mais qu'importe son larcin. Nous lui pardonnons.*
*Flânons à l'ombre ! Flânons au soleil !*
*Confions-nous gaîment nos plus chers secrets.*

## JUNAGADH, AU PIED DU MONT GIRNAR

CITÉ active entourée de cultures tropicales, capitale de l'ancien Etat musulman du même nom. Après la déchirante partition de l'Empire anglais des Indes entre l'actuelle République des Indes et deux Pakistans, l'un oriental, l'autre occidental, le nabab de Junagadh était parti pour Karachi. Il possédait quatre cents chiens. Il avait emmené ses préférés avec lui et avait fait tuer les autres, pour lesquels il avait érigé des sépultures dignes de l'affection qu'il leur portait. L'Islam était encore présent par de nombreux monuments : mosquées, mausolées, palais, fortins.

Mais sur la route qui menait au mont Girnar se dressait, soigneusement préservé des intempéries par une bâtisse, un rocher de 7 mètres sur 10, dit pierre d'Asoka, où le fameux empereur bouddhiste, maître des Indes au IIIe siècle avant Jésus-Christ, avait fait graver ses édits, qui étaient demeurés des modèles de morale politique.

Des moines mendiants, des nonnes, des pèlerins fréquentaient le chemin. Des porteurs s'offraient. Quatre hommes se chargeaient de hisser jusqu'au sommet du mont Girnar un voyageur fatigué. Celui-ci s'asseyait sur des sangles nattées suspendues à deux barres parallèles que les porteurs calaient sur leurs épaules. Et hop ! Ainsi l'escalade ne se révélait pas trop émouvante.

Le mont Girnar était beaucoup plus haut et plus abrupt que le mont Çatrunjaya. Ses 1.200 mètres d'altitude comportaient d'effrayantes parois lisses entaillées de marches et zébrées de parapets. A 500 mètres déjà, l'on apercevait le roc dénommé Bhaïrav-Japa — le Bond-Terrifiant — car les fidèles qui voulaient mourir au cours du pèlerinage sautaient, de cette arête, dans l'abîme.

Une poterne s'ouvrait dans les murs qui défendaient, peu avant le sommet du mont, les temples jaïns massés en cet endroit. On passait cette poterne et l'on se trouvait dans une ruelle bordée de boutiques. Sucreries. Fritures. Images saintes. Police. Un agent nous ouvrit la chambre de repos maçonnée au-dessus de la poterne. Des visites interrompirent notre sieste. Poussant la porte de son mufle, une vache vint, en effet, se régaler de nos bananes et, passant à travers les barreaux des fenêtres, plusieurs singes s'emparèrent des provisions qui nous restaient. C'était leur dû.

Les temples jaïns se suivaient, s'agglomeraient, s'imbriquaient les uns dans les autres, avec leurs coupoles de faïence, leurs salles de marbre, leurs escaliers blancs et leurs sculptures. Le vingt-deuxième Thirtakara, Néminath, s'était éteint là, disait la tradition, sous une touffe de roseaux. Les statues de Néminath, aussi pâles et hiératiques que celles du mont Çatrunjaya, rappelaient les fidèles à leur condition passagère. Impossible d'échapper au regard hallucinant de leurs yeux d'émail.

Il fallait encore gravir quelques centaines de mètres pour atteindre les temples hindous qui, eux, exhaussaient, en quelque sorte, les doubles et triples crêtes du mont. Partout les emblèmes, les images, les autels de Vishnou et de Shiva. Et des singes ! Et des vautours ! Les vaches jouissaient d'un temple particulier. Au total, l'ascension du mont Girnar pouvait se définir comme une ruée des créatures, de toutes les créatures animales et humaines, vers les mystères des régions célestes.

LES JOLIES FILLES DE PALITANA dansent une gorba — farandole agreste — en l'honneur du jeune dieu Krishna. C'est Krishna lui-même, couronné d'or, paré de colliers et de bracelets en œillets d'Inde, qui conduit la fête au son de sa flûte. Il est l'Orphée, l'Adonis et l'Hercule enfant du panthéon hindou. Ses premières années se seraient passées à la campagne. La tradition veut que seize mille gopis — ou bergères — aient été amoureuses de lui.

VUE GENERALE DES TEMPLES JAINS DU MONT GIRNAR (altitude : 1.333 mètres). A gauche et à droite : les maigres jungles où vivent léopards, sangliers, cerfs et singes. Au début de la plaine, l'importante cité de Junagadh. Puis, jusqu'à l'horizon, les cultures et les sables qui finiront au bord de l'océan Indien.

Nous restâmes plusieurs jours à Junagadh. De là, nous rayonnâmes dans la campagne. Accueillis à Kunkavav et à Chorwad par des paysans et des notables, nous y photographiâmes des danses folkloriques. A Kunkavav, des hommes en boléro blanc exécutaient les rondes frénétiques du *Ras des Bâtons*. A Chorwad, des femmes munies de petites dames en bois simulaient, en chantant, l'aplanissement du sol de leurs maisons. Leur danse, la *Tippani*, était l'une des plus ravissantes du Saurashtra.

## MITHAPUR, BOURG INDUSTRIEL, ET DWARKA, CITE SAINTE

Cahin-caha, nous roulâmes en wagon jusqu'à la pointe de l'Okhamandal, qui sépare les immenses lames de l'océan Indien des eaux tranquilles du golfe de Kutch, au fond duquel errent des hordes d'ânes sauvages.

L'Okhamandal est entièrement voué au culte de Krishna. D'après une tradition que nul ne discute, le jeune héros fut un des rois de la région. Il y vécut avec sa femme et les milliers d'amoureuses qui étaient venues l'y rejoindre. Les conques blanches de l'océan lui servaient de buccin. Des artisans gravaient ces conques de fleurs et de dessins rituels, puis les vendaient aux dévots. Les coquilles dont la spirale tournait de droite à gauche et qui s'ouvraient à droite étaient extrêmement rares et valaient des fortunes. Il paraît même qu'on en fabriquait. J'en vis que des joailliers avaient incrustées d'améthystes et de turquoises. Bien plus, j'aperçus des fidèles qui faisaient marquer leurs bras et leurs cuisses au fer rouge de l'emblème de la conque, mais cet usage cruel tombait en désuétude, interdit par le gouvernement.

Nous habitions Mithapur, un bourg industriel situé à mi-chemin entre le port d'Okha et la cité sainte de Dwarka. Nous étions les hôtes d'un grand industriel de l'Inde moderne, R. J. Tata, qui avait bien voulu nous ouvrir la résidence destinée, en principe, à ses ingénieurs et à ses clients. Ses usines de produits chimiques se développaient selon les règles de la technique occidentale. Les silhouettes de leurs hautes cheminées se profilaient dans le ciel, vomissant des torrents de fumées qui s'en allaient du côté de l'oriflamme immense claquant au sommet du grand sanctuaire de Dwarka. Des pouponnières, des crèches, des dispensaires, des tennis, une salle de conférences, un ouvroir, des écoles élevaient continuellement le niveau de vie des

COUPLE PRINCIER (VII^e siècle).

BADAMI (Présidence de Bombay).

ouvriers et des techniciens attachés à l'entreprise de R. J. Tata. Quelques manœuvres en turban et culottes bouffantes franchissaient chaque matin et chaque soir, pieds nus, les 7 ou 8 kilomètres qui séparaient leur village de leur lieu de travail. Nous visitâmes ces travailleurs chez eux, dans leurs chaumières blanchies à la chaux et décorées de naïves peintures. C'étaient d'anciens seigneurs de guerre — pour ne point dire des pirates. Ils portaient beau. Leurs femmes scintillaient de bijoux. Des broderies sertissaient, au bas des jupes, des fragments de miroirs qui jetaient mille feux. On sentait que le progrès conçu à notre manière fermentait doucement dans le pays. L'usine des Tata à Mithapur était un des pôles de l'Okhamandal — un pôle social ; la masse des temples de Dwarka voués à Krishna en était un autre. Les sanctuaires de l'antique cité surgissaient de l'océan Indien comme jaillissait de la Manche la flèche du Mont-Saint-Michel. Des escaliers menaient aux cours intérieures des temples. Arrivées au sud de l'Inde, de pauvres vieilles à peu près nues achetaient des chapelets et des images de Krishna. Des pèlerins, enduits de cendre, flânaient au soleil ou se baignaient dans les eaux sacrées des lagunes. Un mort brûlait sur un bûcher dressé au milieu de la plage. Ses amis attendaient que le feu l'eût consumé pour disperser ses restes dans les vagues.

Né d'un cheveu noir de Vishou, le dieu Krishna adoré à Dwarka était un enfant à la peau sombre, dont la grosse tête remplie de malice émergeait d'un carcan de rosaires précieux. Ses petons de moricaud dépassaient l'ourlet de sa tunique. Un chasse-mouches doré lui faisait une manière d'auréole.

L'accès des terrasses à partir desquelles nous aurions pu prendre des photographies de l'ensemble des sanctuaires nous fut refusé. Elles couvraient toutes des lieux sacrés interdits aux infidèles de notre sorte. Un Indien lui-même, président de la cour de justice du Saurashtra, n'avait pu visiter les temples de Dwarka parce qu'il était chrétien. Et les parias n'y étaient admis que depuis peu. En dépit de la pression gouvernementale, nombre de temples hindous ne s'ouvraient pas encore aux intouchables. Ses mœurs ne s'accommodaient pas de l'égalitarisme officiel. Gandhi, lui, avait proscrit jusqu'au mot de paria. A son instigation l'on n'appelait plus ces pauvres gens que Harijans ou Enfants-chéris-de-Dieu. Mais les conservateurs qui s'opposaient à l'admission des parias dans les demeures du Tout-Puissant se réfugiaient derrière un argument métaphysique : ils soulignaient combien il était impie de corriger le jugement de Dieu, lequel, en sa sagesse, avait fait renaître certaines âmes dans des corps abjects probablement pour les punir de fautes que les hommes n'avaient pas à absoudre en ses lieu et place.

## PORBANDAR, BERCEAU DE LA NON-VIOLENCE

A 4 HEURES du matin, en gare de Mithapur, nous reprîmes un wagon poussiéreux qui arriva vers 20 heures à Porbandar. A vol d'oiseau la distance ne représentait qu'une centaine de kilomètres. Mais la route manquait. Bientôt cette route courrait le long de l'océan, à travers les dunes, et le pays s'ouvrirait au tourisme.

Porbandar regardait vers l'Afrique orientale. On ne comptait plus les gens de l'ancien Katthiawar qui peuplaient aujourd'hui le Kenya, l'Angola, le Mozambique, l'Afrique du Sud, les Comores. Le courant des échanges humains fluait à sens unique, créant de Djibouti à Prétoria un problème africano-asiatique difficile à résoudre. Les Indiens qui par anticolonialisme s'étaient rangés contre nous aux côtés de la Ligue arabe ne semblaient pas imaginer qu'un jour ils pourraient, eux aussi, être traités de vampires par leurs amis actuels, certains chefs politiques des Noirs.

Toujours est-il que Gandhi n'avait fait que suivre un mouvement familier lorsqu'il avait décidé d'exercer sa profession d'avocat du côté du cap de Bonne-Espérance. Il faut lire, dans son autobiographie centrée autour de ses expériences avec la Vérité, le récit de son enfance et de son adolescence au Saurashtra : comment il se maria à treize ans avec une fillette du même âge, également originaire de Porbandar, quels étaient les préjugés de sa famille contre son départ pour l'Angleterre, puis pour l'Afrique ; comment sa mère, conseillée par d'éminents jaïns, n'entrava point le développement de sa personnalité et ce qu'il dut à la notion de résistance passive telle qu'elle se dégageait d'une éthique religieuse ancestrale. L'acharnée rigueur de son raisonnement, son incorruptible caractère animèrent son *ahimsa*, c'est-à-dire sa doctrine et sa pratique d'une résistance non violente plus active qu'une révolte armée et qui exigeait de ses adeptes une intrépidité, un esprit de sacrifice, une discipline, une espérance incroyables.

La maison natale de Gandhi élevait ses deux étages de petites chambres au centre de la cité. La ruelle qui y menait fourmillait de charrois et de bicyclettes. Ressemblant à un temple, un important mémorial avait été adjoint à ce berceau de la non-violence moderne. Un lotus ornait la mosaïque centrale de la cour, tandis qu'un diptyque, dressé face aux visiteurs sous l'arche du fond, proposait à la reconnaissance populaire un Mahatma décharné, debout aux côtés de l'épouse sereine qui lui avait assuré plus de soixante ans d'intimité conjugale.

Je revins plusieurs fois rêver devant ce diptyque. Percevant mon émotion, mon interprète m'assura que plus d'un misérable Harijan vénérait en Gandhi un avatar de Vishnou — le précédent ayant été Krishna.

**LES BANYANS COURBES PAR LA VIOLENCE DES VENTS** régnant à la pointe septentrionale du Saurashtra : l'Okhamandal. La route, tracée à travers les dunes et les marais salants de la côte de l'océan Indien, mène de la cité sainte de Dwarka à Mithapur, siège d'une usine de produits chimiques, et au port d'Okha.

Photographies G. Bourdelon et B. Daillencourt.

« ROMEO ET JULIETTE », au Louvre. Pour la première fois, l'opéra-ballet d'Hector Berlioz, « Roméo et Juliette », a été interprété par la troupe de ballets du marquis de Cuevas, dans le merveilleux décor de la cour Carrée du Louvre illuminée. Mis en scène par Jean-Pierre Grenier, ce spectacle, qui était placé musicalement sous la direction de Jean Martinon, a été longuement applaudi par un public où l'on reconnaissait un grand nombre de personnalités du Tout-Paris.

# LES PIÈCES DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

## LE IIe FESTIVAL INTERNATIONAL D'ART DRAMATIQUE

« NEKRASSOV », DE JEAN-PAUL SARTRE, AU THÉATRE ANTOINE

Le deuxième Festival d'art dramatique, qui vient de s'achever, a connu un succès plus grand encore que celui de l'an passé. Il fait le plus grand honneur à ses organisateurs, et en particulier à M. A.-M. Julien, sur qui reposait le poids des plus lourdes responsabilités.

Deux théâtres, Sarah-Bernhardt et Hébertot, ont accueilli cette année les troupes étrangères invitées à prendre contact avec le public parisien. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette manifestation, mais dès à présent nous voudrions noter l'intérêt qui s'est attaché à cette présentation. Il ne s'agit pas, en effet, d'établir un palmarès, ni même d'exercer une critique au sens ordinaire du mot, car il faut bien avouer que, dans plus d'un cas, l'ignorance où nous nous trouvons forcément de la langue dans laquelle s'expriment les acteurs incite à une assez grande prudence de jugement. Retenons néanmoins que des œuvres extrêmement intéressantes ont été présentées et que nous avons vu des artistes dont plusieurs font montre d'un talent supérieur.

Peut-être y aurait-il lieu de regretter que ces compagnies étrangères s'en soient tenues parfois à des œuvres classiques et déjà connues, mais reconnaissons que cela offre une certaine commodité, dont il serait injuste de leur refuser le bénéfice, puisque, en somme, la connaissance préalable des œuvres jouées permet de se rendre compte plus facilement du mérite de leurs interprètes.

Sans vouloir entrer dans une énumération complète, nous signalerons seulement la grosse impression produite par le théâtre Workshop de Londres dans « Arden of

## LE MOIS THÉATRAL

LE MARIAGE DE BARILLON, au théâtre Gramont.

Même si l'on ne tient pas ce vaudeville pour un des chefs-d'œuvre de Feydeau, on est émerveillé néanmoins par la prodigieuse habileté de l'auteur comme par l'abondance de son invention. Que de trouvailles, de rebondissements, de « gags », comme on dit aujourd'hui ! L'imagination de Feydeau paraît inépuisable et la sûreté de son métier infaillible. Il avait vingt-sept ans quand il écrivit ces trois actes, et cette maîtrise est surprenante. Pas de tâtonnements, pas d'hésitations. Le mécanisme joue sans la moindre friction. Tout s'enclenche et se déclenche avec une précision horlogère. Ayant nettement posé son point de départ, selon le principe qui est de faire se rencontrer des gens qui ne devraient pas se trouver en présence, Georges Feydeau les fait se mouvoir dans l'absurde avec une logique imperturbable, poussant la situation jusqu'au point où la réalité devient hallucinatoire. Il est maintenant banal d'observer qu'il y a du surréalisme dans ce théâtre. Mais il est certain qu'il offre un caractère d'irréalité qui lui fait transcender les ordinaires combinaisons vaudevillesques.

Peut-être Feydeau n'eût-il pas été enchanté qu'on introduisît la philosophie dans la loufoquerie savante qui était son affaire. Modestement, il affirmait n'être qu'une sorte de chimiste mélangeant, selon des données sûres, des ingrédients choisis et obtenant un produit dont les effets étaient à peu près exactement prévisibles.

Il faut croire en effet que l'opération était menée avec une précision fort rigoureuse puisque soixante-cinq ans après (« Barillon » est de 1890) une pièce comme celle-ci soulève encore des rires incoercibles.

Il y a, il est vrai, une manière d'interpréter ce genre de pièces qui leur fait produire leur plein effet. M. René Dupuy a su trouver le mouvement approprié, le maintenir avec l' « accelerando » nécessaire et entraîner tous ses camarades. Voilà une excellente troupe, homogène et bien dans la main de son animateur. Costumes et décors de Raymond Faure (celui du dernier acte en particulier) sont fort spirituels.

DOIT-ON LE DIRE ? pourrait bien fournir, au théâtre La Bruyère, la carrière heureuse de « Si jamais je te pince... ». Georges Vitaly a le sens de Labiche et de son comique. Il s'entend à merveille à faire fonctionner sans le moindre à coup le mécanisme du vaudeville. Il joue franc jeu, d'ailleurs. Par exemple, il n'escamote pas le monologue quand il y en a un. Au contraire.

Paul Ozenne et Denise Chauvel dans une scène de « Doit-on le dire ? »

« SANS FILET », à Marigny. Les principaux interprètes du spectacle présenté par A. Bonucci, et dont le succès a été très grand.

Faversham » et dans « Volpone », dont cette troupe britannique a donné une interprétation extrêmement originale. Nous avons retrouvé chez les Italiens de la Compagnie napolitaine De Filippo toutes les qualités d'acteurs que nous reconnaissons volontiers à nos voisins. Les Etats-Unis nous ont fait connaître des interprètes de grande classe avec Judith Anderson dans la « Médée » de Robinson Jeffers et avec Helen Hayes et Mary Martin dans la curieuse pièce de Thornton Wilder, « The Skin of our teeth ». La Finlande avait fait le gros effort de préparer « l'Avare », de Molière, et le Portugal nous a, au contraire, révélé une œuvre marquée au plus haut point de l'esprit folklorique, « la Mer ». Il convient encore de mentionner l'interprétation puissamment réaliste de la pièce de Strindberg, « Mademoiselle Julie », par la troupe de Stockholm, tandis que le spectacle de Mme Tore Segelcke, d'Oslo, dans lequel elle avait tenu à faire figurer « la Voix humaine », de Cocteau, et des fragments de la « Médée » d'Anouilh affirmait le talent extrêmement personnel de cette actrice. Enfin, les Allemands de l'Est (Berliner Ensemble), dont on n'avait pas oublié la traduction qu'ils donnèrent, l'an passé, de « Mère Courage », sont revenus avec une œuvre, également de Bertolt Brecht, « le Cercle de craie dans le Caucase », qui, si elle ne fournit pas toujours la justification des théories dramatiques de l'écrivain, apporte, du moins, la démonstration de son très grand talent de metteur en scène, servi par des interprètes de premier ordre.

Un autre intérêt de ce festival a été de permettre d'écouter certaines troupes provinciales, et, à des titres divers, les spectacles de la Comédie de Provence, de la Comédie de l'Est et de la Comédie de Saint-Etienne ont justifié par de sérieux efforts l'attention qu'on leur accordait. En particulier, on doit à la Comédie de Saint-Etienne une réalisation fort intelligente de la pièce de Pirandello, « A chacun sa vérité ».

Et, puisqu'il a tenu à jouer du Molière, nous réserverons pour la fin le théâtre du Nouveau Monde, de Montréal. Son succès a été considérable et pleinement justifié, car, dans « le Mariage forcé », dans « Sganarelle » et dans « la Jalousie du barbouillé » les acteurs canadiens ont fait montre de qualités exemplaires, et nous leur devons une soirée infiniment agréable. Qu'ils en soient remerciés et qu'ils soient remerciés, en même temps, pour l'effort qu'ils font au Canada en faveur du théâtre français.

ON avait préparé l'atmosphère. On avait suscité l'intérêt. Chuchotements, confidences de bouche à oreille, rien n'avait été épargné pour que la critique et les candidats spectateurs fussent « en l'état » à la générale, en l'état d'excitation.

Sans aucun doute un événement se préparait. Pour ma part, j'étais allé à la générale de « Nekrassov » persuadé que j'allais assister à « quelque chose ».

Las ! Je suis obligé de le confesser, ma déception a été grande ! Non pas que la farce de Jean-Paul Sartre n'ait pas de qualités. Loin de là. Mais, comme mes confrères, chauffé à blanc, avant, j'ai été déçu et dépité, après ! Quoi ! tout ce bruit, toute cette excitation pour une pièce boulevardière à laquelle, il faut bien le dire, rien dans l'œuvre de Sartre ni dans l'orchestration organisée par Mme Simone Berriau et ses collaborateurs du théâtre Antoine ne nous avait préparés !

Certes, j'ai ri. J'ai beaucoup ri, comme tant d'autres. Je me suis amusé d'autant plus que la satire de Sartre s'appliquait à un milieu que nous connaissons bien puisqu'il est le nôtre : celui des journalistes et des directeurs de journaux.

Je me suis donc amusé souvent, malgré la longueur — vraiment longue — de cette pièce. Il est déjà très difficile d'être drôle un court moment ; alors, vous pensez, lorsque la drôlerie doit durer quatre heures, si l'auteur le plus satirique et le plus rempli d'humour doit en rajouter pour faire rire ! C'est tout cela qui, sans doute, a ajouté à la déception de beaucoup d'entre nous.

L'erreur, car il y a erreur, encore une fois, a été de nous avoir laissé croire que la pièce de Sartre était d'importance ; une sorte de plat de résistance dans le « Grand Dîner Sartre ». Or nous n'avons trouvé à croquer que des friandises ; bonnes, sans doute ! mais, incontestablement, nous restons sur notre faim et, dame ! l'on se sent abusé, et, partant, mécontent.

« Nekrassov » ? Permettez-moi cette comparaison à la manière de Sartre : c'est une bombe glacée qui ne le serait pas assez et qui s'en irait en eau... pendant quatre heures... Dans le genre farce, Mme Berriau nous en a fait une ! La satire du milieu dirigeant des journaux est amusante. Ne rit-on pas toujours lorsqu'on se voit ridiculisé ? Pas toujours, à en juger par le « tout petit » accueil fait à « Nekrassov » dans la critique.

Si Mme Berriau nous a fait une bonne farce, je crains que Sartre ne lui en ait « joué » une moins bonne...

« Nekrassov », c'est de l'humour acide à l'égard des directeurs de journaux, de leur conseil d'administration qui cherche à faire plaisir aux ministres tout en faisant de bonnes affaires. Pour vendre leur papier, ils n'hésitent pas à inventer des événements sensationnels. « Nekrassov », c'est aussi la « mise en boîte » de ceux qui mènent la lutte anticommuniste ; c'est le ridicule, la légèreté des gens de la presse dénoncés par Sartre ; Sartre, dont nous connaissons bien les opinions politiques, n'est-ce pas !

Les acteurs, excellents, font ce qu'ils peuvent. Armontel, en directeur de journal, et Michel Vitold, en ancien ministre soviétique, sont bons.

Non, vraiment, on ne s'ennuie pas ; et l'on doit même s'amuser si, comme l'a fait savoir Mme Berriau, ces quatre heures de spectacle sont réduites à trois.

# LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

Doit-on révéler à un ami ses déboires conjugaux ? Tel est le thème autour duquel Labiche tresse à profusion de joyeuses arabesques. Il est inutile de chercher à analyser ces folies. L'essentiel est qu'on rit beaucoup. Sans arrière-pensée. Car le rire que déclenchent les bouffonneries de Labiche est un rire de bonne santé.

Stylés par Georges Vitaly, les comédiens sont tous excellents. Ils forment une troupe pleine de cohésion et de conviction. J'en détacherai surtout Paul Gay, à la voix éclatante, Maurice Garrel, Paul Ozenne. Et Mlle Monique Delaroche, jolie et futée, paraît appelée à une jolie carrière.

LA Fontaine des 4 Saisons a inscrit à son programme une fantaisie d'Albert Vidalie et Louis Sapin, LES PETITES FILLES MODELES, d'après la comtesse de Ségur. Les Grenier-Hussenot l'interprètent avec une verve étourdissante, dans des décors et des costumes de la plus jolie couleur dus à Jean-Denis Malclès. Au même spectacle, Boris Vian a d'excellentes chansons. Monty Landis met beaucoup de cocasserie dans son numéro de mime.

LES REPETITIONS du Festival d'Angers, qui s'est déroulé dans l'imposant décor du château féodal de cette ville, et aussi dans le cadre du château de Montgeoffroy, à quelques kilomètres d'Angers, ont eu lieu à Paris, au théâtre des Mathurins. Voici, de gauche à droite, les trois principaux interprètes d' « Hernani » : Jean Marchat, Daniel Ivernel et Michèle Alfa.

## ÉCHOS DU THÉATRE

L'OPERA-COMIQUE, qui avait fermé ses portes le 30 juin sur une représentation du « Barbier de Séville », les rouvre le 3 août, également avec le chef-d'œuvre de Rossini. A la clôture comme à la réouverture, Mme Nelly Mathot et M. Jacques Jansen ont la responsabilité des principaux rôles, Rosine et Figaro.

Le 29 juin, une plaque a été inaugurée, 14, rue de Bucarest, sur l'immeuble où Louis Beydts habita pendant dix-huit ans. Cet hommage, qui s'est déroulé en présence de M. Jacques Jaujard, directeur des Arts et des Lettres, est dû à l'initiative d'un comité que présidait M. Maurice Lehmann et dont le secrétaire était notre excellent confrère René Brunschwick, secrétaire général de l'Opéra-Comique.

LE Festival de Prades s'est déroulé en l'église Saint-Pierre de cette ville, du 2 au 18 juillet. Il a réuni autour du maître Pablo Casals des interprètes de tout premier ordre. Au cours des douze concerts que comprenait ce festival, les importantes œuvres de musique de chambre de Bach, de Schubert et de Brahms ont été exécutées.

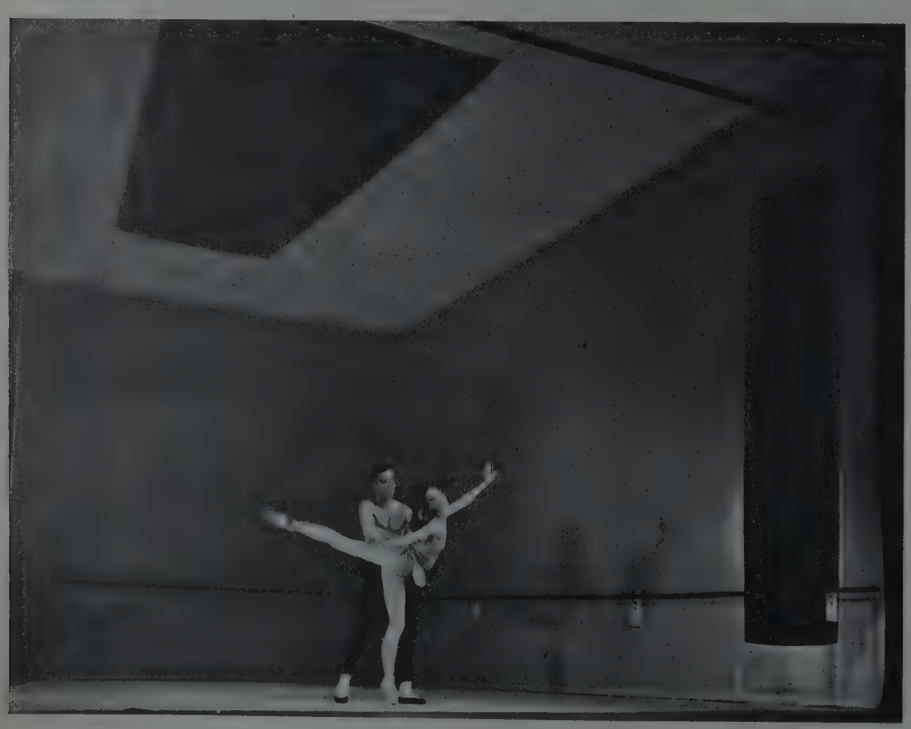
# LA MUSIQUE, LA DANSE ET LE THÉATRE SE SONT DONNÉ RENDEZ-VOUS à AMSTERDAM

De notre envoyée spéciale M. CADIEU.

BAUDELAIRE et Van Gogh hantent Amsterdam. La poésie intérieure et la couleur folle. Sur les canaux luisent éternellement les reflets des navires nostalgiques. Au-dessus des maisons violines, roses et brunes tremblent des ciels mouillés à la Ruysdael, qui, le soir, se déchirent et s'ouvrent comme des fleurs. Des arbres bleus, tels que Van Gogh les voyait dans le délire de la soif, se reflètent sur d'âpres sols mouvants. Amsterdam tourne dans l'étoile dorée de ses canaux, tourne au rythme d'une fête intérieure qu'elle a inventée pour sa joie et pour la nôtre.

D'Amérique, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de France viennent les écrivains et les journalistes. 180.000 visiteurs, dont 35 % d'étrangers. La Hollande est une plaque tournante internationale. Elle fait appel pour son festival non pas seulement à ce qu'elle a de meilleur chez elle — le Concertgebow, par exemple — mais à ce que les autres pays exaltent en beauté fière. C'est pourquoi Balanchine raconte ici ce qu'était jadis le théâtre impérial russe, évoquant avec des mots de poète l'odeur des parcs, l'enfance bercée de Tchaïkowsky et de Pouchkine, le passé, la légende, l'éblouissement. « Nous avons perdu nos mythes. La danse n'est plus connue que de l'extérieur. On compte les trente-deux fouettés de l'étoile, mais la poésie ? Mais le coffre à trésors ? » Et, tandis qu'il parle, ses mains extraordinaires tirent, attirent, dictent le mouvement et bientôt font danser tout le corps. Il suffit de ses mains pour expliquer à quel point la chorégraphie est sculpture, volume, relations avec l'espace. « Il est aussi facile de trouver des pas pour un chorégraphe que des mots

« SERENADE » est un long et tendre poème sur cette musique de Tchaïkowsky que Balanchine aime tant. Variations sur le silence et sur l'amour. — CI-DESSOUS : « le Prélude à l'après-midi d'un faune ». Chorégraphie de Jérôme Robbins sur la musique de Debussy. Deux enfants qui s'aiment dans la chaleur de l'été ; un studio blanc ; le ciel bleu, au dehors. La lumière. Est-ce un faune ? Narcisse plutôt. — CI-CONTRE : André Eglevsky dans une variation brillante : l'aisance, la vigueur, la sobriété.



MUSTAFA, lassé de son épouse orientale et de son harem, rêve devant la beauté d'une Italienne. Mario Petri et Giulietta Simionato font revivre, avec une verve incomparable, l'opéra de Rossini, « l'Italienne à Alger ».

pour un écrivain. » Mais le réel chemin, celui de la fidélité à la musique, qui hante Balanchine, est-il facile ? Sous son inspiration la musique devient visible. Le corps de ballet, traité comme un orchestre, respecte le sens de la phrase musicale, et plus encore le courant profond, cette harmonie toute-puissante, irrésistible, qui fait que le chant des violons, des violoncelles et de la flûte, la beauté de construction d'une symphonie de Mozart ou de Bizet apparaissent réellement. Il ne s'agit pas d'associations d'images et de son, mais d'une union parfaite. Le son reflète comme une eau, comme un miroir, la danse aussi reflète la musique, s'y imprime, s'y grave. Création. « L'Après-Midi d'un faune » — chorégraphie de Robbins — se déroule dans un chaud silence intérieur, celui où chaque geste éblouit et blesse. L'attente lourde, la jeune femme désespérément tendue vers le bonheur, puis brisée, qui s'éloigne, loin de l'homme, à travers le désert bleu de sa seule tendresse. Tanaquil Leclerc est une parfaite réponse au rêve de Jacques d'Amboise, danseur d'une vigoureuse beauté. Dans « la Cage » (Robbins-Stravinsky) Mélissa Hayden, mieux qu'aucune autre danseuse, exprime le côté animal et fou de la souffrance, la panique de la vie envahissant et déchirant le corps, l'absurde amour qui tue ce qu'il aime. Des autres créations récentes, telles « Scotch Symphony » et « Western Symphonie » (chorégraphies de Balanchine), on garde un souvenir heureux. Parmi les ballets dits « de tradition », « le Lac des cygnes », où Maria Talchieff est la nostalgie faite femme, Patricia Wilde, une flamme vivante...

Le public hollandais applaudit debout et s'enthousiasme pour la danse. La preuve ? Il y a ici cinq écoles de ballets, dont la principale est celle de Françoise Adret, à l'Opéra.

JOHAN GIELGUD, qui incarnera le roi Lear, sourit aux questions que lui posent les journalistes venus accueillir, à sa descente d'avion, à l'aéroport d'Amsterdam, la troupe du « Shakespeare Memorial Theater », actuellement en tournée.
*Photographies Particam Pictures.*

ENTHOUSIASME aussi pour la musique. Malher, qui dédia plusieurs de ses symphonies à Willem Mengelberg, chef d'orchestre du merveilleux Concertgebow, est l'un des mieux aimés parmi les compositeurs modernes. Mais il y a aussi Honegger, splendidement compris et interprété par l'orchestre d'Israël.

La Scala de Milan apporte le scintillement de ses voix. « L'Italienne à Alger », de Rossini, où la joie lance un défi à l'humour, est interprétée dans des décors et costumes malheureusement vieillots, mais avec une verve et un brio indescriptibles. Mario Petri est un Mustafa presque romantique, et Giulietta Simionato, à la voix si étendue, si expressive et puissante, se joue de toute difficulté. Elle est belle, malicieuse, et brûlante comme le soleil de son pays.

Contraste âpre et passionnant de la Scala avec le Shakespeare Memorial Theater, qui joue, à La Haye et à Amsterdam, « King Lear » et « Much Ado about nothing ». Cette compagnie de Stratford-sur-Avon, qui vit depuis le début du siècle, s'est divisée aujourd'hui : une partie demeure avec Laurence Olivier et Vivien Leigh à Stratford, tandis que l'autre, Johan Gielgud et Peggy Ashcroft, voyage. Festival de Vienne, Zurich, Berlin, Copenhague...

TOUS les visages du monde se reflètent ici dans la douce et triste petite pluie qui fait briller les toits d'ardoise et luire les hortensias roses. Un rêve de senteur très romantique glisse avec les ombres des cygnes sur les eaux pâles de la cité. La pensée se perd, se réfugie dans la maison de Rembrandt, dans les campagnes de Vermeer, sous les amandiers en fleur de Van Gogh, et tous les arts soudain n'en font plus qu'un. Voici réalisée « l'Invitation au voyage ».

# A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

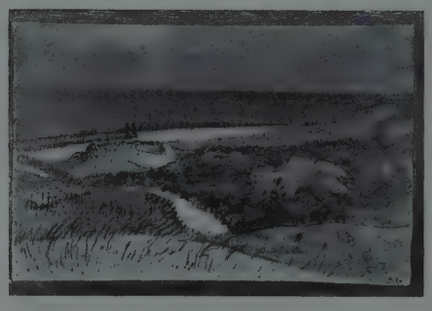
## PORTRAIT D'ARTISTE

GEORGES MUGUET est, parmi les sculpteurs actuels, un de ceux qui perpétuent la grande tradition. Elève de Bourdelle dès 1919, il reçut de ce maître exceptionnel un enseignement complet : c'est-à-dire que le travail artisanal devint pour Muguet étroitement lié à l'esprit de son art. Toutes les techniques de la sculpture lui devinrent ainsi familières et, comme le virtuose musical qui sait oublier les gammes, Georges Muguet put se livrer avec originalité à la création. De 1921 à 1924 il participe, avec le verrier Cross, à des recherches de pâte de verre et de céramique mate pour Bourdelle et à des travaux pour la Manufacture de Sèvres.

En 1930, à la suite d'une exposition de ses œuvres à Paris, le musée National de Stockholm lui achète une sculpture. Il construit alors un four pour le verre et la terre servant à la mise au point de la terre oxydée. Sociétaire du Salon d'Automne, il exécute divers travaux pour l'Exposition coloniale, l'Exposition de 1937 ; des sculptures en taille directe pour l'église Saint-Ferdinand-des-Ternes, lors de sa reconstruction ; un bas-relief de terre cuite pour l'Ecole nationale des douanes, à Neuilly ; un grand fronton en taille directe pour l'Ecole professionnelle de Creil et quatre frontons en pierre taillée directement pour la reconstruction de Compiègne (« la Chasse »). Ses dernières grandes œuvres, un groupe de pierre dure pour le Centre nautique de Neuvic-d'Ussel et une table de communion pour l'église de Barentin, affirment le talent classique, personnel et sensible de Georges Muguet. Ce parfait « maître d'œuvre », s'il cherche à remettre en honneur la technique du XVIII[e] siècle français, reste aussi épris de la grande tradition classique des Grecs ; et une tête d' « Eve », vue dans son atelier, a pour nous la beauté des sculptures d'Olympie ou du Parthénon ; l'aspect douloureux et expressif de la bouche et des yeux fait davantage ressortir la spiritualité et la sensibilité intérieures d'un modèle où apparaît la beauté des purs chefs-d'œuvre.

LA Galerie Berggruen présente un ensemble étonnamment poétique d'œuvres de Paul Klee. Ce peintre, qui fut difficilement compris, reste encore de nos jours apprécié seulement d'un public restreint. Klee échappe au groupement et aux écoles ; on a voulu en faire un des précurseurs du surréalisme, on a voulu le rattacher aux expressionnistes allemands, alors qu'il demeure un grand solitaire, épris de poésie, de fantaisie, doué d'une imagination fertile, aiguë et spirituelle. Très cultivé, il renonça à la culture et l'oublia volontairement. Ses peintures et dessins, d'un graphisme dépouillé et d'une harmonie de couleurs rares, parurent des « gribouillages » enfantins. Beaucoup de grands artistes ont su conserver leur âme d'enfant ; d'autres — qui se croient artistes — veulent faire une peinture d'enfant. Ce faux primitivisme ne leurre souvent qu'eux-mêmes ; or Paul Klee écrivait dans son journal, en 1902 : « C'est une difficulté considérable, mais en même temps un besoin, que d'avoir commencé par ce qu'il y a de plus petit. Je voudrais être pareil à un nouveau-né, ne sachant rien, absolument rien de l'Europe, ignorant poètes et modes, être presque primitif. Ensuite, je voudrais faire quelque chose de très modeste, élaborer par moi-même un tout petit motif formel que mon crayon pourrait saisir sans aucune technique. Un moment favorable suffit. La petite chose est fixée aisément et de façon concise. C'est fait. C'était un acte tout petit, mais réel, et un jour par la répétition de pareils actes, petits mais originaux, naîtra une œuvre sur laquelle je pourrai bâtir vraiment. »

Cette modestie nous rappelle celle des bâtisseurs de cathédrales ; c'est là la première pierre qui permet d'élever le temple. Et « cet acte tout petit » de sa jeunesse permit à Paul Klee d'être très grand.



Paul KLEE « Les Dunes. »

CET « hommage à Yves Tanguy » que vient d'organiser la Galerie Rive Gauche, peu après la mort de ce peintre, consacre un artiste qui, inféodé au surréalisme et à son esprit, peut en être considéré comme un des meilleurs représentants. André Breton, qui fut un des premiers à apprécier l'art de Tanguy, était séduit par cette « évocation de l'inconnu » qui hante parfois notre subconscient.

De là des œuvres qui étonnèrent, des compositions extraordinaires — c'est-à-dire en dehors de l'ordinaire — l'artiste multipliant les sources d'éclairage, évitant la ligne d'horizon, créant des formes ou des objets irréels, aux ombres projetées avec violence.

Parfois, il semble qu'Yves Tanguy ait songé à des coquillages, à des algues, à des os, et qu'il ait enlevé à ces objets leur apparence de réalité pour les placer dans une ambiance qui n'est ni celle des profondeurs sous-marines, ni celle des grands espaces de sable ou de neige, ni celle des éthers, et qu'il recrée cet infini du rêve qui prolonge l'infini de nos sensations. Cette « irréalité poétique » est source de mirages, d'hallucinations, de fantaisie et de mystère.

Aussi la délicatesse, la subtilité de la technique, l'acuité du graphisme et la fine harmonie des coloris tout en nuances et en valeurs ne sont-elles troublées que par le fort contraste des ombres, cette antithèse devenant un besoin à la fois plastique et émotionnel pour l'artiste et contribuant à accuser ce sens du rêve et cette vision du subconscient.

LA Galerie Montmorency vient d'organiser une exposition intitulée « Rayonnement du Caravage », à laquelle actuellement succède : « Couleur et Lumière ». Contraste voulu, sans aucun doute, et qui met en valeur deux esthétiques qui s'opposent : un groupe d'artistes contemporains recherchent les effets par les ombres, les formes durement soulignées d'accents, des sujets réalistes et donnent la préférence à la nature morte. L'éclairage plus que la lumière intervient chez ces peintres épris de statisme, d'une vie silencieuse pleine de poésie intérieure, d'un recueillement devant le modèle quel qu'il soit : et notons que beaucoup de ces aspects sont bien loin du Caravage ! Tel est le cas d'un Derain, d'un Rohner, d'un Oudot ou d'un Chapelain-Midi.

« Couleur et Lumière » sont, par contre, essentiellement dynamiques ; les vibrations colorées, les reflets, l'instantanéité, l'éclat, les diaprures, les raretés de teintes, les harmonies tantôt heurtées, tantôt en subtiles valeurs, une sorte d'impétuosité, tels semblent être les principaux éléments qui apparaissent dans les œuvres de Caillard, de Cavaillès, de Despierre, de Pougny, de Brianchon, de Planson ou de Walch, notamment.

A LA Galerie Romanet l'exposition « Poésie et Réalité » est symptomatique d'une évolution du goût, qui, bien que lente, se manifeste clairement. Lassé de l'abstrait — et surtout des faux abstraits — le public reste déjà plus perméable à ce qu'on appelle l'art non figuratif, mais sa préférence va vers ce retour à la réalité qui chaque jour gagne du terrain dans le domaine esthétique, et les grands aînés demeurent toujours au fond de notre cœur : Bonnard, Vuillard, Matisse, Marquet, Camoin, Derain, Braque, Dufy, et d'autres encore ; chez eux, il y a transfiguration du réel, et c'est ainsi qu'ils atteignent à cette poésie sans quoi la peinture ne serait plus que du domaine de la matière.

MANE KATZ évoque tout le monde du Judaïsme réel ou transfiguré en d'hallucinants portraits et compositions où se déchaîne la couleur en des accents vibrants, violents, exaltants. Cette sonorité des cuivres a des dominantes majeures de rouge et de jaune, mais on passe aux modes mineurs obtenus par la densité des noirs : ce chromatisme rejoint parfois l'éclat désordonné et audacieux du fauvisme. Dynamisme et lyrisme sont désormais liés à la part visionnaire de l'œuvre de Mané Katz. (Galerie Durand-Ruel.)

ANDRE VAGH peint avec fougue, et sa pâte est riche, exubérante. Après des expositions à Toulouse, Strasbourg, Biarritz et Castres, voici qu'il expose à Paris, à la Galerie Saint-Placide. Tous les sujets l'ont tenté, mais il semble donner une préférence aux paysages et aux portraits. L'expression est parfois un peu dure sur les visages de certains modèles, mais ses paysages évoquent assez bien les régions et les sites qui ont séduit l'artiste.

André VAGH « La Seine. »

« CARMEN JONES », le film d'Otto Preminger, inspiré de la « Carmen » de Bizet, et dont la présentation en France est l'objet de si vives polémiques, a pour vedette Dorothy Dandridge, que Harry Belafonte, à droite, poursuit ici sur la plate-forme d'un wagon.

# LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

PAR DENIS MARION

## CARMEN JONES

Il se passera plusieurs mois, sinon plusieurs années, avant que « Carmen Jones » soit projetée publiquement en France. En attendant, le film aura été vu successivement aux festivals de Cannes, de Berlin et de Locarno, et suscite à la fois une polémique virulente et des conflits d'intérêts. Aussi n'est-il pas prématuré de raconter dès à présent son origine et d'évoquer quelques-uns des problèmes qu'il pose.

Oscar Hammerstein II (aux Etats-Unis, on se numérote pour éviter entre parents la confusion qui résulterait d'une dénomination identique) est le librettiste qui gagne le plus d'argent. On lui doit les paroles des trois plus grands succès d'opérette de Broadway : « Oklahoma », « South Pacific » et « le Roi et moi », qui ont été jouées chacune plusieurs années de suite. Avant ce succès sans précédent, bien qu'après des débuts encourageants, Oscar Hammerstein II avait connu onze ans d'échecs ininterrompus : ou bien il ne réussissait même pas à faire jouer ses œuvres, ou bien elles disparaissaient de l'affiche après quelques représentations. Au cours de cette période, il entendit un soir une simple partition symphonique de « Carmen » (c'est-à-dire sans chant) exécutée par l'orchestre à Hollywood Bowl, la gigantesque arène en plein air qui peut contenir jusqu'à vingt mille spectateurs. Bien entendu, il connaissait déjà l'œuvre de Bizet et l'avait vue représentée (son grand-père a dirigé l'Opéra de New-York). Mais, en écoutant la musique seule, il eut l'impression qu'elle « collait » non seulement avec l'Espagne romantique pour laquelle elle avait été conçue, mais aussi avec les noirs des Etats du Sud. Il se mit en tête de substituer au livret de Meilhac et Halévy un livret de son cru qui, tout en conservant le schéma de l'anecdote de Mérimée, la transposerait de nos jours dans la population noire, dont la ségrégation fait un monde à part. Il eut beaucoup de mal à monter cette pièce et n'y parvint qu'en 1942, à Broadway, avec une troupe exclusivement noire : le succès fut grand, sans atteindre de loin celui de ses trois opérettes.

Otto Preminger (Autrichien émigré en Amérique depuis 1938 et metteur en scène de théâtre et de cinéma) s'intéressa à ce spectacle inhabituel et voulut le porter à l'écran ; mais il ne parvint pas à convaincre la compagnie chez laquelle il était sous contrat. Il dut attendre d'être devenu producteur indépendant pour prendre une option et il eut alors toutes les peines du monde à trouver des commanditaires. Les gens de cinéma lui opposaient deux objections sans réponse : aucun film joué uniquement par des noirs ni aucun film reproduisant les airs d'un opéra n'avaient jamais eu de succès ; « Carmen Jones » se trouvait ainsi deux fois condamnée à l'échec.

Ce fut un triomphe aux Etats-Unis, et depuis lors les producteurs d'Hollywood cherchent désespérément un sujet d'opéra qui puisse être interprété par une distribution exclusivement noire. Toutefois, lorsqu'on envisagea les représentations en Europe, de nouveaux obstacles se présentèrent.

L'œuvre de Mérimée est dans le domaine public ; la musique de Bizet, également. « Carmen Jones » — et pour cause — ne faisant aucun emprunt au livret de Meilhac et Halévy échappait à tout contrôle en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais les pays

LE COUPLE Harry Belafonte et Dorothy Dandridge : une Carmen et un don José... revus et corrigés par Otto Preminger.

UNE SERIEUSE BAGARRE de femmes, qui de cigarières se sont transformées en ouvrières d'une usine de parachutes. L'une d'elles est Carmen Jones, que l'on voit ici en train de se battre avec une rivale.

du continent, eux, reconnaissent, en outre, le principe de l'indivisibilité de l'œuvre lyrique ; pour eux, il n'est pas permis de dissocier les paroles de la musique, et les deux restent protégées cinquante ans après la mort du dernier survivant des auteurs. Or, Ludovic Halévy étant mort en 1908, la partition de « Carmen » ne tombera dans le domaine public qu'en 1958 en Allemagne, par exemple, et qu'en 1968 en France et dans les autres pays qui reconnaissent la validité de la loi française qui, en plus des cinquante ans reconnus par la convention de Genève, protège les droits de ses auteurs pendant la durée des hostilités des deux guerres mondiales (pour la raison qu'ils n'ont pu être normalement exploités pendant cette période).

Le distributeur européen ne conteste d'ailleurs pas cette législation et est disposé à payer aux ayants-droit de Meilhac, Halévy et Bizet leur part sur les recettes du film. Cependant, il faut que cette offre soit acceptée et il suffit qu'un seul ayant-droit s'y refuse pour faire obstacle à toute représentation. C'est ce qu'a fait celui de Bizet, du moins jusqu'ici.

Peu importent ses raisons. Toujours est-il qu'il s'est trouvé des voix autorisées et désintéressées pour l'approuver hautement au nom de grands principes ; à savoir : qu'il était intolérable et sacrilège de : 1° changer le lieu et l'époque d'une œuvre classique (en l'occurrence, Carmen est ouvrière dans une fabrique de parachutes ; Don José est sergent de la M. P. et Escamillo, boxeur, tous noirs américains dans un Etat sudiste pendant la dernière guerre) ;

2° d'intervertir l'ordre des airs de la partition, de changer parfois leurs interprètes, de modifier leur orchestration ou le style de leur exécution, d'intercaler des dialogues qui ne se trouvent pas dans l'œuvre originale. (Les critiques reconnaissent, au moins implicitement, que tous les airs ont été conservés, à l'exception des récitatifs, qui ne sont pas de Bizet, qui ont été ajoutés après sa mort et dont la présence ne les

LE CABARET de Séville est, dans le film d'Otto Preminger, un dancing pour noirs où les danses, pour n'être pas espagnoles, n'en sont pas moins animées.

## LES FILMS DU MOIS

LA COMTESSE AUX PIEDS NUS, réalisé par Mankiewicz (américain).

Un film manqué, mais qui intéresse autant qu'il irrite. L'amour physique, qui n'est pas par lui-même un sujet original à l'écran, le devient lorsqu'il est, comme ici, systématiquement dissocié de toute passion et de toute affection. Les tabous de la censure ont contraint l'auteur tantôt à recourir à une série d'allégories (les pieds nus, la boue) assez peu convaincantes, tantôt à se passer d'explications indispensables : l'échec total des deux premiers soupirants est aussi peu justifié que le retard mis par le troisième à confesser son impuissance.

L'évocation de la vie mondaine sur la Côte d'Azur et la caricature à peine esquissée du duc de Windsor et d'Elsa Maxwell ne sont pas non plus réussies. Où Mankiewicz retrouve toute sa virtuosité, c'est quand il évoque ce qu'il connaît et ce qu'il aime : le monde du cinéma (comme le monde du théâtre dans « Eve »). Ici, il ne s'agit plus de chercher des clés, encore qu'il soit facile de citer les personnages qui ont fourni des traits aux portraits du producteur richissime, du réalisateur alcoolique, du publicitaire servile : les caractères sont plus vivants que leurs modèles. Le dialogue, ailleurs trop verbeux, frappe juste à chaque réplique, et les scènes sont enlevées avec une maîtrise diabolique. Une danse et un bout d'essai dont on ne voit pas une seule image, nous convaincront beaucoup mieux du talent de l'actrice que tout ce que fera Ava Gardner (et qui est pourtant plaisante à regarder) pour l'incarner.

LA GRANDE AVENTURE, réalisé par Arne Sucksdorff (suédois).

Une renarde et ses petits, un lynx, une loutre, des coqs de bruyère et deux petits enfants : quand c'est Arne Sucksdorff qui se trouve derrière la camera pour les filmer, les plus grandes vedettes du monde peuvent toujours s'aligner, elles sont battues d'avance.

Un film qui sent bon la forêt, l'eau claire, le soleil à travers les nuages ou la neige fraîche ; qui n'est encombré d'aucun scénario, d'aucun dialogue, d'aucun gag ; qui vous réconcilie avec vous-même, avec le monde et avec le cinéma ; un film à ne manquer sous aucun prétexte.

LES EVADES, réalisé par J.-P. Le Chanois (français).

L'authenticité y est, puisque Michel André a réussi en 1943 l'évasion d'un camp de prisonniers qu'il a écrite et jouée ensuite.

Le talent ne manque pas, ni dans la mise en scène de Le Chanois, ni dans l'interprétation des deux autres rôles par François Périer et Pierre Fresnay.

On trouverait encore le film meilleur si l'on ne se souvenait d'une certaine GRANDE ILLUSION d'il y a vingt ans.

La seconde mouture coûte moins que la première. Elle vaut moins aussi.

DOMMAGE QUE TU SOIS UNE CANAILLE, réalisé par Alexandre Blasetti (italien).

Les mêmes critiques qui avaient fait la petite bouche devant L'OR DE NAPLES se sont récriés d'admiration devant l'interprétation de Vittorio de Sica et de Sophia Loren ici.

Le premier n'était pourtant pas moins bon comédien, ni la seconde moins belle

indigne nullement lors des représentations théâtrales.)

Telle est l'argumentation sur laquelle reposent des campagnes qui se font sous des titres comme : « Bizet dépossédé de « Carmen », « A-t-on le droit de couper Bizet en morceaux ? », etc.

AVANT d'aller plus loin, il faut commencer par répondre à ces questions. Non, ni Oscar Hammerstein II, ni Otto Preminger n'ont dépossédé Bizet de « Carmen », parce que c'est une opération rigoureusement impossible. Tant qu'il existera un exemplaire de la partition et du livret originaux, l'œuvre subsistera pour la plus grande gloire de ses auteurs : les imitations et les contrefaçons ne pourront lui nuire ou lui profiter que dans une mesure trop insignifiante pour mériter qu'on s'en soucie. Armande Béjart a eu beau vendre à Thomas Corneille le droit exclusif de faire une adaptation en vers de « Don Juan », qui pendant longtemps fut seule à être jouée, c'est la pièce de Molière qui a été reprise dans trois grands théâtres parisiens avec un retentissement considérable au cours des sept dernières années.

Oui, n'importe qui a le droit de couper Bizet en morceaux, même sans avoir le talent de Brahms écrivant des variations sur un thème de Haydn, ou Liszt sur un thème de Chopin, ni la virtuosité de Wiéner et Doucet jouant du Bach sur un rythme de jazz. L'original ne s'en porte pas plus mal pour autant et le pire qui puisse arriver, si le résultat n'est pas fameux, c'est qu'il soit oublié aussitôt entendu.

En art, comme en amour et à la guerre, tous les moyens sont permis et seul compte d'atteindre le but. Ce qui nous ramène à la question fondamentale : est-ce un bon film que « Carmen Jones »?

Les réponses sont contradictoires. Il est compréhensible que ceux qui connaissent et aiment « Carmen », opéra-comique, soient sincèrement et profondément choqués de l'avatar qu'elle subit ainsi, autant que le serait un homme qui serait épris d'une femme pour ses longs cheveux bruns et qui la verrait revenir de chez le coiffeur blonde et la nuque rasée. Le caractère même de l'œuvre d'art est de présenter une individualité aussi marquée et aussi peu interchangeable que celle de l'être humain. Mais pour ceux qui n'ont jamais vu jouer « Carmen » et qui n'en connaissent tout au plus que quelques airs, toute la question est de savoir ce qu'ils ressentiront pendant la projection.

Là, je crois pouvoir répondre positivement. Même, ce qui fait à mes yeux le principal mérite de « Carmen Jones » c'est de nous émouvoir à l'écran par les moyens de l'opéra, et ce pour la première fois. C'est-à-dire que le grand air est donné en tant que grand air — et non, comme dans tous les autres films jusqu'à présent, soit comme un numéro de chanteur dont la mimique est justifiée par la scène sur laquelle on le voit se produire, soit comme un monologue qu'une personne réelle chante en s'efforçant de paraître aussi naturelle que possible. Bref, « Carmen Jones » établit une nouvelle convention qui est à l'écran ce que celle de l'opéra est à la scène. Par exemple, la plupart des interprètes sont doublés : leur voix est celle de chanteurs dont le physique ne convenait pas aux rôles. Mais tous les interprètes sont des chanteurs, et ils ont répété chaque scène avec leur doublure. De sorte que, lorsqu'ils ont mimé devant la camera pendant que se faisait entendre l'enregistrement sonore, ils ont pu reproduire les attitudes exactes de leur « alter ego » lors de cet enregistrement.

Il serait nécessaire de se livrer à une comparaison beaucoup plus approfondie et exhaustive entre la nouvelle de Mérimée, l'opéra-comique de Meilhac-Halévy-Bizet, le spectacle théâtral de Billy Rose et Oscar Hammerstein II et enfin la « Carmen Jones » d'Otto Preminger pour déterminer avec précision le fort et le faible de celle-ci, ses réussites et ses défaillances. D'ores et déjà, pour la première fois depuis soixante ans que le cinéma existe, il me paraît acquis que — soit en adaptation fidèle ou infidèle d'une œuvre préexistante, soit en création originale — l'art lyrique doit y trouver sa place.

ESCAMILLO, pour être devenu un champion de boxe du nom d'Husky Miller, n'a rien perdu de son pouvoir de séduction sur ses admiratrices, après sa victoire, si l'on en juge par l'attitude de Carmen.

## LES FILMS DU MOIS

(SUITE)

ou moins provocante dans le premier film ; mais ils y incarnaient des personnages qui possédaient une authenticité incontestable, tandis que leurs présents rôles sont ceux de marionnettes plaisantes, mais conventionnelles.

Faut-il croire qu'à l'écran, comme dans la vie, il n'y a que la vérité qui blesse ?

FUTURES VEDETTES, réalisé par Marc Allégret (français).

Que Jean Marais soit un illustre ténor qui dirige une classe de chant du Conservatoire de Vienne, soit.

Que toutes ses élèves féminines tombent amoureuses de lui, cela va de soi.

Qu'il en profite pour séduire la plus appétissante, à savoir Brigitte Bardot, ou du moins pour se laisser séduire par elle, admettons-le : c'est ce dont rêvent toutes ses admiratrices.

Mais que de la même Brigitte Bardot sorte la voix puissante d'Ysolde pendant la scène de concours, voilà ce qu'une notion élémentaire du rapport entre le volume des sons et celui de la cage thoracique qui les émet interdit absolument de croire.

MAMBO, réalisé par Robert Rossen (italo-américain).

« Vous êtes fou !

— Oui. De vous. »

Tel est le dialogue de la scène d'amour. (Pour mémoire, rappelons que l'autre solution consiste à ce que la femme s'exclame : « Quelle belle vue ! » — Oh ! oui », répond l'homme, les yeux fixés sur le corsage de sa partenaire. S'il existe une troisième variante, je ne l'ai pas encore vue utilisée.)

Par surcroît, le scénario ne se contente pas d'atteindre les bornes de la sottise, mais les franchit allégrement.

Pourtant, la première moitié du film mérite d'être vue. Quelques scènes des ballets de Katherine Dunham sont remarquablement mises en valeur, et des images d'une Venise d'hiver, sous la pluie et la neige, sont insolites autant que belles.

ÇA VA BARDER, avec Eddie Constantine (français).

Dans l'avalanche de films noirs résolument imbéciles qui a dégringolé ces dernières semaines sur les écrans (SERIE NOIRE, LES CLANDESTINES, LES IMPURES, LES PEPEES FONT LA LOI, pour n'en citer que quelques-uns), celui-ci fait exception, parce qu'il a trouvé un ton intermédiaire entre la vraisemblance et la parodie, et que ce ton colle avec la personnalité de ce boxeur chantant, à moins que ce ne soit de ce chanteur boxant, qui s'appelle Eddie Constantine.

FENETRE SUR COUR, par Hitchcock (américain).

Cette fois-ci, Hitchcock s'est donné la peine de faire un film policier vraiment bon. Le sujet n'a pas trop servi, le traitement est ingénieux, la couleur sert à quelque chose, la réalisation est plus astucieuse que jamais et elle est servie par deux extraordinaires interprètes : ce vieux cheval de retour de James Stewart, qui n'a jamais été meilleur, et cette débutante, Grace Kelly, qui justifie, pour la première fois, l'engouement dont elle est l'objet.

# LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

## POUCETTE A UNE PALETTE ET UN STYLO A BILLE

SAINT-GERMAIN-DES-PRES redevient village. C'est-à-dire que la légende pour touristes, formée à grands coups de journaux à sensation, s'estompe très rapidement. Cependant il ne faudrait pas croire que le village d'aujourd'hui est exactement le village d'hier. Dans l'intervalle, en effet, la vie s'est faite plus dure ; des illusions encore se sont effacées...

Ces traits affinés, il est maintenant plus difficile de les saisir. Une toute jeune fille vient de le faire ; il est vrai qu'elle est à la fois peintre et écrivain. Elle s'appelle Poucette et elle a vingt et un ans. C'est une très gentille petite fille.

Son livre, lui, est plus que gentil : il est adroit ; il est net. Il s'appelle : « les Vraies Jeunes Filles ».

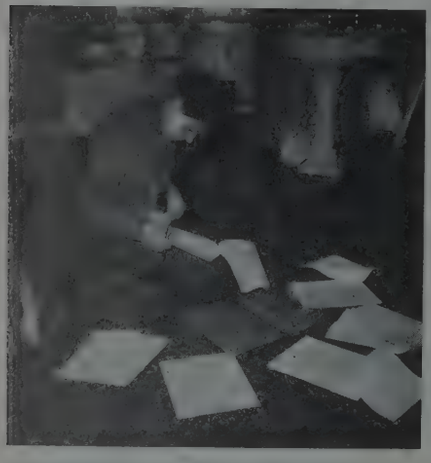
⁂

LES Vraies Jeunes Filles », c'est l'histoire de quelques rencontres et d'une recherche. L'histoire d'une provinciale qui découvre Saint - Germain - des - Prés. Quelques portraits pris sur le vif. (« Ce sont des « types », pas des portraits à clef », m'a dit Poucette). Beaucoup de poésie. Et une solution qui rappelle l'histoire de Noé échappant au déluge...

J'ai demandé à Poucette ce qui l'avait conduite à écrire ce livre. Elle m'a répondu très naturellement :

« Comme ça. Parce que j'avais envie. »

J'ai l'impression qu'elle a aussi commencé à peindre « comme ça, parce qu'elle en avait envie ». En fait, Poucette est exactement le



POUCETTE dans sa chambre du Quartier Latin.

produit de Saint-Germain-des-Prés. Celui des poètes, pas celui des touristes. On lui a dit qu'elle devrait peindre : elle a pris des pinceaux, elle en est aujourd'hui à sa troisième exposition, elle a retrouvé les couleurs de Dufy ; elle s'est fait un nom ; elle vend, en attendant qu'il grandisse, ses gouaches aux terrasses des cafés. Comme elle y a rencontré des gens « très en place », elle a même décroché des commandes de l'Etat.

On lui a dit qu'elle devrait écrire ; elle a pris un stylo à bille, elle a collaboré à des revues, elle a achevé un roman ; on l'a présentée à Gaston Gallimard, qui l'a édité. Il le réédite maintenant.

Ses amis s'appellent Max Ernst et Jean Cocteau. Ils l'encouragent. Elle prend ces encouragements avec simplicité et aussi avec philosophie.

Une seule chose lui a fait de la peine :

« On m'a diffamée », dit-elle.

Il s'agit d'articles parus récemment dans la grande presse, où on expliquait aux lecteurs simplement qu'elle n'avait pas écrit son livre et qu'elle ne peignait pas elle-même ses toiles. Sa réponse : il y aura quelques chapitres sur « une certaine presse » dans son prochain roman.

⁂

J'AI encore demandé à Poucette si son livre était dirigé contre Montherlant : c'est très à la mode, aujourd'hui. Elle m'a répondu qu'elle avait trouvé son titre définitif trois semaines avant la mise en pages.

Il y a dans le quatrième chapitre trois pages sur Montherlant, mais le mot : « Montherlant, c'est de la poussière » n'est mis par l'auteur que dans la bouche de son héroïne. Le vrai conflit est résumé quelques lignes plus haut : « Pour moi, Nadja (il s'agit de la Nadja d'André Breton) est bien plus vraie que Mlle Solange Dandillot. »

Car Poucette aime André Breton, comme elle a lu « Melmoth », et Brassens, et Prévert. Et, pour Poucette, Gegenbach est déjà entré dans l'histoire avec la révolution surréaliste.

⁂

LES Editions Gallimard pratiquent depuis quelque temps un système de sondage assez bizarre : dans chaque volume est insérée une petite fiche à l'usage du public ; on vous y demande si le livre vous a plu, et pourquoi et à la suite de quoi vous vous êtes décidé à l'acheter. Quelquefois il arrive que l'auteur parvienne à savoir ce qu'il y a sur ces fiches. Poucette a vu l'une d'elles. Le lecteur, manifestement mécontent, expliquait que le livre ne lui avait pas plu, qu'il n'avait d'ailleurs aucune intention de lire un autre ouvrage du même auteur ; il précisait le motif de son mécontentement : les vraies jeunes filles, expliquait-il, ne sont pas du tout comme ça, et heureusement !

Il ne reste plus aux Editions Gallimard qu'à organiser un referendum sur la question.

⁂

VOILA ! J'aurais voulu vous dire encore comment travaillait Poucette dans cette chambre du Quartier Latin qui doit à trois fenêtres sur le Boul' Mich' de ressembler à un vrai atelier, vous expliquer qu'elle passe l'été à Cannes, mi-peignant, mi-écrivant, et qu'elle ne sait pas du tout ce qui va lui arriver, vous donner le secret de son vernis à gouache (mais ça, elle me l'a défendu), mais j'espère simplement que nous aurons d'autres occasions de reparler de Poucette.

Un mot encore. Comme tout le monde, je lui ai demandé si elle peinait plus à peindre ou à écrire. A ma grande surprise, elle a eu une réponse précise :

« La peinture, c'est bien plus facile. »

POUCETTE, produit de Saint-Germain-des-Prés, vend elle-même ses gouaches à la terrasse des cafés. Elle en est déjà à sa troisième exposition.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

### SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

#### LE MONDE CONTEMPORAIN

La magistrale HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES, publiée sous la direction de Pierre Renouvin, nous présente, dans son tome VI, l'étude, par cet éminent spécialiste des questions extérieures, de la période comprise entre 1871 et 1914. C'est « l'apogée de l'Europe » (Hachette, 402 pages).

L'auteur observe qu'aucune époque n'offre une documentation plus abondante, grâce à l'exhumation des archives d'Etat et aux innombrables travaux critiques qui ont paru dans tous les pays. Et cependant, que de lacunes dans cette information dès que l'on dépasse le cadre de l'histoire diplomatique pour essayer d'atteindre les explications ! C'est ainsi que l'étude des relations économiques entre les grands Etats est à peine commencée.

Après une synthèse exhaustive des événements qui ont jalonné cette période, Pierre Renouvin conclut que l'antagonisme des intérêts économiques n'a toutefois pas été, en 1914, la cause déterminante de la guerre. Il a alourdi les risques de conflit, mais ne l'a pas provoqué On peut en dire autant des impérialismes coloniaux. La collision n'est survenue qu'à l'heure où se sont heurtés violemment les desseins politiques : volonté de puissance ou instinct de sécurité. L'impulsion décisive a été celle du sentiment national : ce sont les passions collectives, bien plus que les intérêts matériels, qui ont dressé gouvernements et peuples les uns contre les autres.

Dans LA PAIX CALOMNIEE, d'Etienne Mantoux (Gallimard, 334 pp. ; préface de Raymond Aron), nous trouvons une réfutation solidement documentée des thèses de M. Keynes, qui imputent aux clauses économiques des traités de 1918-1920 la crise qui a suivi la première guerre mondiale. L'enjeu de cette guerre avait été le triomphe des nationalités et l'indépendance des peuples ; il était logique que les négociateurs de la paix leur donnassent leur principale attention. L'erreur de la politique suivie après 1919 réside dans son équivoque. Les grandes puissances ont tracé de nouvelles frontières, mais elles en ont assumé la responsabilité sans en assurer la garantie.

L'auteur est mort pour la France quelques jours avant la victoire. Sa fin glorieuse donne une valeur de prémonition aux leçons qu'il tire de ces critiques. La justice l'emportera-t-elle sur l'opportunisme ; la réalité, sur l'illusion ; la volonté, sur le destin ? C'est à la précédente génération que s'adressait le livre de M. Keynes ; c'est à celle qui monte qu'est consacré ce livre posthume d'une lumineuse probité ; on songe mélancoliquement aux déductions que l'auteur eût tirées de l'observation des événements actuels s'il lui avait été donné d'en être témoin.

André Siegfried, LA FONTAINE, MACHIAVEL FRANÇAIS 1955 (éditions Ventadour) : une plaquette luxueusement présentée, où l'auteur déploie, à la lumière de sa profonde expérience, les

# A LA PEINE, PUIS A L'HONNEUR

LES collaborateurs de « France-Illustration » ont — parmi d'autres — deux qualités. Ils écrivent des articles fort intéressants. Et cela ne les empêche pas d'écrire aussi des livres fort intéressants.

Depuis quelques semaines ils se sont prodigués. J'ai donc vu paraître tour à tour « les Masques du destin », de Denis Marion ; le « Versailles » de Bernard Champigneulle ; les « Roses », de George Adam, et « l'Eglise de la Renaissance et de la Réforme », de Daniel-Rops... Quand on pense que George Adam est romancier et homme de théâtre, que Denis Marion a d'indiscutables compétences cinématographiques, on ne manquera pas d'admirer non seulement la variété des collaborateurs de notre revue, mais encore la variété de leurs dons. On va voir qu'elle excède encore ce que chacun imagine.

⁂

DANS « Versailles dans l'art et dans l'histoire » (1), que Bernard Champigneulle a écrit pour Larousse, ce qui frappe, c'est le soin avec lequel l'ouvrage a été réalisé.

Il est toujours facile de choisir des photographies, de les présenter avec élégance. Il est moins commode de parvenir, à l'aide de photographies, à créer véritablement un ensemble. Je sais bien que Versailles est un sujet privilégié : l'ensemble se tient déjà de lui-même ; mais la réalisation est à la hauteur du sujet, ce qui n'est pas peu dire. Et j'apprécie cette bibliographie, ces notices précieuses dont, trop souvent, de tels ouvrages sont dépourvus.

Avec Bernard Champigneulle vous pouvez faire partie de ceux qui, ne se bornant pas à « feuilleter » Versailles, aspirent à le comprendre et à l'aimer.

Et à en découvrir une nouvelle image.

⁂

C'EST une nouvelle image aussi que Denis Marion nous propose de l'histoire avec ses « Masques du destin » (2). Je devrais écrire l'Histoire avec un grand H.

Sous la dénomination « Trois dialogues et un monologue imaginaires » se trouvent rassemblés : 1° un dialogue platonicien qui pose le problème de la justice : reprise des thèmes du « Gorgias » et de la « République » sur la fin et les moyens ; 2° une méditation de Francis Bacon en disgrâce ; 3° une conversation entre Mozart et Grimm sur la reconnaissance du génie dans la société contemporaine ; 4° une scène dramatique où l'auteur imagine Dostoïevsky en proie au drame de conscience (vrai ou faux) d'où devaient sortir « la Confession de Stavroguine » et plusieurs autres passages essentiels de son œuvre.

Un lien commun entre toutes ces réflexions, hautes, souvent hautaines, généralement grinçantes : le droit de juger. Au nom de quoi, pour combien de temps ? Si cela ne fait pas un livre facile, cela fait un livre sur lequel on aime méditer. Vous voyez que nous sommes assez loin de la critique cinématographique (ne me parlez pas des « droits du critique » !) ; mais nous sommes près de l'auteur du « Juge de Malte ».

⁂

LE « Roman des roses » (3), de George Adam, ressemble presque à une gageure. Car il s'agit de botanique et d'horticulture. Il y a des planches en couleurs pleines d' « Hybrides de Floribunda » ou de « Récolte du pollen sur les étamines ». On vous y expose les changements des Spinéoles et des Coronéoles. Et le livre se termine sur un véritable « calendrier rosiériste » dans lequel vous apprendrez qu'il faut « praliner » les rosiers avant de les planter et les entourer, en décembre, de papier d'emballage.

J'avoue que j'ignorais à George Adam ces compétences...

Il reconnaît en commençant qu'il l'ignorait aussi. C'est pourquoi son livre est, en fait, une véritable initiation à la rose en même temps qu'une promenade dans les roseraies. J'ai appris, grâce à lui, à vénérer ce M. Meilland dont le nom m'intriguait sur tant d'étiquettes. Et je sais maintenant que l'Hay-les-Roses est l'œuvre de Jules Gravereaux, fondateur avec Boucicaut du « Bon Marché ».

Ce joli « Roman des roses » fait partie d'une collection qui promet d'être fort agréable, si tous les volumes en sont aussi réussis : je vous signale tout de suite « la Mante religieuse », par le professeur Léon Binet, « les Echinodermes », le « Roman d'une souris de laboratoire » : de quoi s'instruire en se distrayant.

FAC-SIMILE d'un vélin de Rebouté, la rose « Cent-Feuilles ». (Extrait du « Roman des roses ».)

J'AI déjà parlé de la monumentale « Histoire de l'Eglise du Christ » qu'avait entreprise Daniel-Rops. Après les Apôtres et les Martyrs, les Temps barbares, la Cathédrale et la Croisade, voici « l'Eglise de la Renaissance et de la Réforme » (4). Le premier tome est consacré à la Réforme protestante. Le second étudiera la Réforme catholique.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'il convient de résumer ou de juger l'œuvre du nouvel académicien. Elle fait partie d'un impressionnant monument où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la profondeur des analyses historiques ou de la restitution qui nous est faite des époques révolues.

Le prodigieux tournant d'un monde qui disparaît, les troubles dans lesquels naît un monde nouveau, tout revit devant nous. J'ajoute, et je ne suis certainement pas le seul à penser ainsi, qu'il semble qu'on nous l'explique pour la première fois. Et si l'on médite sur ce point on y découvre la raison de l'exceptionnel attrait que Daniel-Rops exerce sur le public — qui est devenu maintenant beaucoup plus que son public : c'est celui d'un maître qui sait rendre lumineux ce qu'on a souvent cherché à envelopper de tant de voiles obscurs.

⁂

MAIS je n'avais pas commencé ces lignes avec l'intention de distribuer des compliments. Au moment de les terminer je m'aperçois que j'ai trouvé le mot qui résume ces activités s'exerçant à des profondeurs si diverses : les collaborateurs de « France-Illustration » sont diversement encyclopédiques.

(1) Larousse. — (2) Editions de Minuit. — (3) Les Beaux Livres. — (4) Fayard.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

jugements critiques, nuancés de verve, que lui inspire la politique de notre temps. Les leçons du fabuliste sont trop souvent ignorées des gouvernants et des gouvernés ; l'auteur en tire tour à tour la satire de l'imprévoyance diplomatique, de l'illusionnisme des hommes d'Etat, du dirigisme artificiel des économistes, etc. A l'ère de la technocratie, ce rappel des vérités élémentaires vient fort opportunément nous mettre en garde contre des erreurs ou des confusions dont les conséquences risquent de nous être fatales.

### LE MONDE ORIENTAL

André Chouraqui, L'ETAT D'ISRAEL (Presses universitaires de France, 128 pages). Pointe extrême de l'Asie, Israël est aussi un promontoire tourné vers l'Occident. L'auteur rappelle l'évolution du sionisme politique depuis les origines jusqu'à la proclamation, en 1948, de l'indépendance palestinienne. Il étudie ensuite la situation présente et les problèmes auxquels le gouvernement de Tel Aviv doit faire face, au prix de réalisations économiques et sociales d'un caractère original, et dont certaines apparaissent comme des innovations d'une hardiesse exceptionnelle, appelées à faire date dans l'histoire des sociétés humaines.

### L'HISTOIRE DE FRANCE

René Floriot, LE PROCES DU MARECHAL NEY (Hachette, 224 pages). C'est, sous la plume d'un maître du barreau, la revision d'un procès célèbre. Me Floriot estime que ce procès était jugé d'avance par la Chambre des pairs, qui ne retint que les témoignages de l'accusation. Il reprend les événements qui sont à l'origine de l'affaire et s'efforce de démontrer que Ney n'eut jamais d'autre ambition que le service de la France, surtout lorsqu'il se rallia à l'Empereur après le retour de l'île d'Elbe. Ses défenseurs furent plus ou moins adroits et ne parvinrent pas à vaincre la partialité de juges politiques.

L'auteur refait leur plaidoirie, en l'étayant sur sa science juridique ; ce qui ne l'empêche pas de faire œuvre d'historien et de replacer hors de son ambiance passionnelle le déroulement des faits qui ont amené le Brave des Braves au peloton d'exécution, à la suite d'une condamnation prononcée par 157 « oui », contre un seul « non » (le duc de Broglie) et trois abstentions.

Bertier de Sauvigny, LA RESTAURATION (Flammarion, 652 pages). Un chapitre puissamment documenté de cette période de notre histoire, dont beaucoup d'aspects restent à mettre en lumière. Les quinze années de règne des Bourbons ont donné à la France le répit dont elle avait besoin au sortir d'une révolution et de guerres exhaustives. Les finances ont été assainies, la politique extérieure soumise à des directives prudentes, la vie parlementaire rendue à ses normes constitutionnelles.

Pour l'auteur, la révolution de 1830 n'était pas inévitable. Charles X fut mal conseillé, mal inspiré et mal servi. Toutes ses parades arrivèrent une mesure trop tard. Il pouvait changer de ministère sans compromettre la dignité de la couronne ; s'il s'était incliné devant le verdict du pays légal, il aurait rallié les opposants de bonne foi. Au contraire, ses initiatives ne firent qu'aggraver la situation. Ayant tout perdu, il ne lui restait qu'à disparaître.

AIME CLARIOND ET ANNE CAPRIL, principaux acteurs de « la Véritable Histoire de la Périchole ».

# DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

## LE MALENTENDU OU LE MAL ÉCOUTÉ

LES récents incidents avec les spectateurs qui ont suivi la diffusion du « Malentendu » d'Albert Camus permettent d'établir deux règles élémentaires : 1° les classiques ont toujours raison ; 2° la musique adoucit les mœurs.

En fonction de la première règle, on peut sans danger montrer au public le plus innocent la douce famille des Atrides, l'aimable destin d'Œdipe et les affectueuses conversations d'Andromaque. Les noms d'Eschyle, de Sophocle ou de Racine suffisent à créer un climat rassurant sous lequel le parricide, l'adultère et l'inceste prennent de tendres couleurs. On pourrait monter « Lysistrata » sans nom d'auteur. Et, à la fin d'une représentation agitée, on rappelerait que l'œuvre est d'Aristophane. Tout le monde serait ravi.

QUANT à la seconde règle, elle est aussi salutaire. Quel est le premier opéra auquel les mères conduisent leur fille ? « Faust », cette sombre histoire de séduction et d'infanticide.

En revanche, il faut se défier des œuvres contemporaines, surtout quand elles ont été écrites dans une haute intention. Les pires rengaines sentimentales, les courriers du cœur et les caleçonnades sont considérés comme des activités saines. Mais qu'un auteur dont la beauté du langage est déjà une source de pureté pose dans une forme dramatique secrète, au temps de la série noire et des films de gangsters, les problèmes du destin et de la fonction d'homme, il n'y a pas assez de stylos pour écrire des lettres de protestations et de lignes libres pour des coups de téléphone indignés.

AU lendemain de la Libération, on avait coutume de confondre Sartre et Camus sous le titre d'existentialisme. La confusion venait sans doute, si l'on peut dire, du « Malentendu ». Les deux héros Jean du «Malentendu» et Oreste des «Mouches» s'opposent et se complètent. Il est singulier de remarquer que dans les deux pièces le fils revient dans sa maison natale et que sa mère ne le reconnaît pas. A partir de ce moment Sartre et Camus font, par l'inverse, la même démonstration. Oreste se fait reconnaître et affirme par un acte d'homme son existence d'homme. Il tue Clytemnestre, coupable du meurtre d'Agamemnon, et libère la ville du sentiment collectif de la culpabilité. Jean, lui, dissimule qui il est. Il a donc refusé d'être lui-même et, par cette fuite, nié son existence. Sa mère et sa sœur le tuent. Par là reparaît le thème de la fatalité, qui rejoint pour Camus celui de l'absurde de la destinée. Les deux femmes ont tué précisément celui qu'elles attendaient.

ON sait que le sujet du « Malentendu », comme les vulgaires confessions vécues qui sont tellement à la mode, vient d'un fait divers réel. Une mère et une fille, dans une petite auberge de campagne, tuaient les voyageurs isolés. Une nuit, elles assassinent le fils de la maison qui, après une longue absence, s'était présenté comme un client pour leur faire au matin la surprise de son retour.

Dans la pièce de Camus, il y a en

TU NE M'ECHAPPERAS JAMAIS, avec Danièle Delorme et Christiane Minazzoli.

plus un personnage muet. Le crime consommé, il parle. Il savait tout puisqu'il est Dieu. Mais on ne s'est pas adressé à lui, on a cru qu'il ne pouvait rien dire, on a fait comme s'il n'existait pas. On aurait tort de penser que la pièce nie Dieu. Elle lui confère peut-être une fonction plus haute. Dieu n'est pas là pour intervenir sans cesse, nous guider, nous soutenir et réparer nos erreurs. Il faut d'abord le reconnaître là où on ne pensait pas le trouver, il faut surtout l'interroger pour qu'il parle : en un mot, il faut le mériter.

C'EST sans doute la présence constante de l'idée du crime qui a irrité certains spectateurs. Mais, alors que dans la plupart des œuvres le crime n'est qu'un recours à l'esprit de violence, ici le crime représente surtout la destruction de l'homme qui s'est nié et le sentiment constant de la mort. Il faut bien qu'il se passe quelque chose dans une pièce, et, de la tragédie antique au roman policier moderne, l'assassinat est un constant ressort dramatique. Mais pour Camus il s'agit cependant bien moins d'un artifice de théâtre que d'une nécessité liée à la destinée humaine.

TELLE est la pièce de Camus dans ses mystères et dans ses prolongements. Elle n'appelait pas tant de protestations, si l'on voulait de bonne foi en sentir toutes les richesses et la prendre pour ce qu'elle est, un classique de notre temps.

Si la réalisation en a fait sentir l'intensité, l'oppression, l'angoisse, c'est tout à son éloge. Et l'interprétation était parfaite, avec Guy Tréjean, Line Noro, remarquable dans la mère, Dominique Blanchar, dans la femme de Jean, de Tatiana Moukhine, cette jeune actrice au visage de pluie et de misère éclairé d'amour qui s'est révélée dans « les Trois Sœurs ».

DANS « SCIENCES D'AUJOURD'HUI », qu'anime E. Lalou, Lionel Liaming présente un jouet d'anticipation.

MESSAGE POUR MARGARET, avec Renée Faure, sociétaire de la Comédie-Française, et Claude Génia.

POUR LA PREMIERE FOIS, les Frères Jacques ont utilisé des accessoires. Un chat, au milieu des cordages de la « Marie-Josèphe », assiste à la naissance de « la Queue du chat ».

## IMAGES D'ETE

ON verra, au cours du mois d'août, à la Télévision :

— Deux grands films : *Monsieur Fabre,* avec Pierre Fresnay, et *Manège,* d'Yves Allégret, avec Simone Signoret.

— L'ouverture de la conférence atomique à Genève.

— Le deuxième acte d'*Aïda,* à Vérone, et la fête des vignerons, à Vevey.

— Le marché aux fleurs et le Palais-Royal.

— Une pièce de théâtre : *le Locataire du troisième sur la cour,* de Jérôme K. Jérôme.

— Le bal des Petits Lits blancs.

— Domaine sportif : le Grand Prix automobile d'Allemagne, le Prix Morny, à Deauville, et les championnats du monde de cyclisme, à Rome.

— Et, sport et musique, le Grand Prix de la chanson.

LE MALENTENDU, d'Albert Camus, était interprété par Dominique Blanchar et Tatiana Moukhine.

## PETITS ECHOS DE LA R. T. F.

SAINT-GRANIER, dans sa minute du bon sens, avait fait remarquer que les motocyclistes seraient mieux protégés des accidents si le port du casque était rendu obligatoire. Le lendemain, il recevait des lettres indignées lui demandant combien il touchait des fabricants de casques...

DANS LE STUDIO où l'on enregistre la Tribune de Paris, il y a un micro posé au centre de la table. C'est vers lui que parlent les orateurs. On s'est abstenu de les prévenir que ce micro-là n'était pas branché et que le seul micro d'enregistrement pendait du plafond. Car c'est un micro ultra-sensible vers lequel il ne faut pas diriger la voix. Et quand la discussion devient plus violente et que quelqu'un veut être sûr que son intervention passera à la postérité, il se précipite vers le micro du centre de la table, comme s'il voulait y boire, pour la grande joie des techniciens.

IL VA Y AVOIR prochainement à la radio, dans une émission qui rappellera à tous les auditeurs les histoires de Peaux-Rouges de leur jeunesse, un personnage muet. L'idée est amusante. Mais, emporté par le souci de la vérité, le producteur a engagé un acteur pour jouer ce personnage muet.

AU COURS DU REPORTAGE qu'elle a effectué aux Nuits de l'armée, la Télévision a transmis cette image de la marine royale qui semble inspirée du décor de Christian Bérard pour « le Corsaire ».

## FESTIVALS A DOMICILE

LA radio hiberne l'été. Ses producteurs et ses interprètes sont en vacances, ses crédits se tarissent comme les sources. Mais c'est le moment où elle promène son micro dans le monde pour recueillir les festivals.

### THÉATRE

PARIS-INTER :

« Crime et Châtiment », par la troupe qui a obtenu le grand prix du théâtre amateur.
Vaison-la-Romaine : « l'Auberge des Adrets ».
Angers : « la Double Inconstance ».
Et de Paris, évidemment : « la Femme sera toujours la femme ».

CHAINE NATIONALE :

Nîmes : « les Albigeois », montés par Hermantier.
Avignon : « Marie Tudor », avec Maria Casarès.
Sarlat : « Cymbeline ».

### THÉATRE LYRIQUE

PARIS-INTER :

Lyon : « Orphée », de Gluck.
Salzbourg : Palestrina.

VISITE A LA TOUR EIFFEL, sous la conduite du petit-fils du grand constructeur, qui est, ici, dans l'appartement de son grand-père.

CHAINE NATIONALE :

Bayreuth : « le Vaisseau fantôme ».
Salzbourg : « la Flûte enchantée » et « l'Enlèvement au sérail ».

### GRANDS CONCERTS

Ils seront principalement diffusés par PARIS-INTER :

Festival de Prades, avec Pablo Casals et Menuhin ;
Concert Bach-Haydn, au festival d'Epinal ;
Récital Samson François, à Aix-en-Provence ;
Edimbourg : Ségovia et Orchestre de la B. B. C. ;
Festival de Menton et l'Ensemble baroque de Paris ;
Salzbourg : Eugène Ormandy ;
Festival de Lucerne.

D'autres concerts viendront de l'étranger : un concert Sibelius et, depuis la Bavière, l'orchestre de chambre Oubradous.

⁂

A CES programmes il faut ajouter une série sur le folklore français et un petit bestiaire de Paris-Inter avec l'adaptation des « Dialogues de bêtes », de Colette, par Muse Dalbray, et une série d'enregistrements de chants d'oiseaux par Ludwig Koch.

# ENGHIEN A OUVERT LA SAISON DE L'ÉLÉGANCE AUTOMOBILE DE PARIS

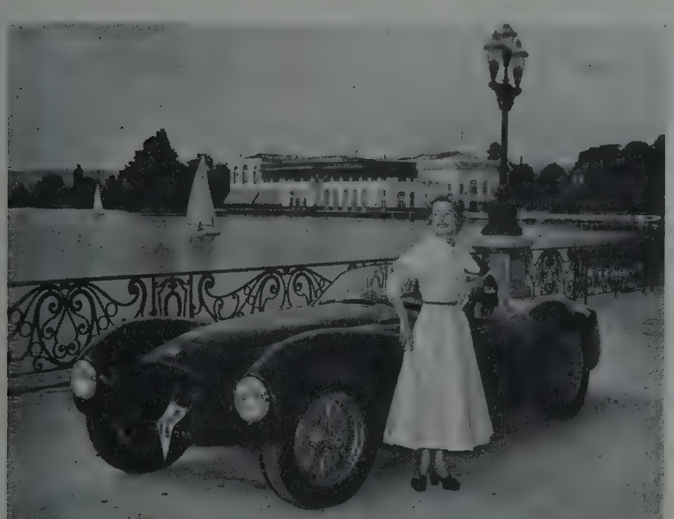
PAR RAYMOND MIOMANDRE

L'INTERDICTION passagère de disputer en France des épreuves de vitesse ou des rallyes n'a pas permis à Rouen et à Reims de tenir la vedette. C'est dommage, car le circuit des Essarts, tracé en pleine forêt normande sur 6 km. 600 environ, et où le public est à l'abri de tout danger, se prêtait magnifiquement au déroulement d'une compétition automobile. Ce grand prix réservé aux voitures de sport, avec 2 millions de francs au premier, devait réunir une trentaine de voitures des classes E et D, c'est-à-dire d'une cylindrée de 1301 cmc. à 3000 cmc. A Reims, où plus de cent mille personnes étaient attendues, c'étaient les 12 heures, revanche du Mans, et c'était surtout le Grand Prix de l'A. C. F. réservé aux bolides de la formule 1 (2 l. 500 sans compresseur) qui devait constituer le morceau de résistance avec le premier classement comptant pour le challenge « B. P. » et 20 millions de francs au vainqueur !... Hélas ! ces deux circuits n'ont pas trouvé grâce devant le veto ministériel. Un espoir bien fragile : le Grand Prix de l'A. C. F. serait disputé à Reims en septembre, sur un circuit modifié suivant les règlements que s'appliquent à élaborer en ce moment, et les représentants du gouvernement, et ceux de la Fédération sports mécaniques.

Il y eut malgré tout un Grand Prix disputé : celui de Hollande, et un grand événement parisien : le Concours d'élégance d'Enghien, qui ouvrait la Saison de Paris.

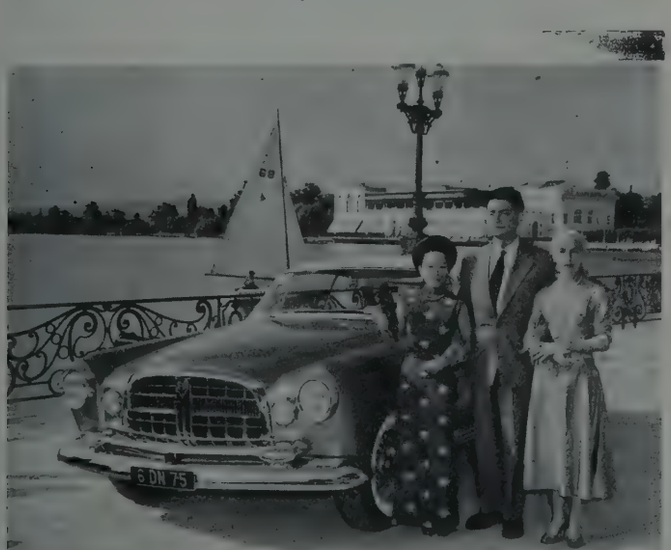
Une quarantaine de voitures, toutes plus luxueuses les unes que les autres et présentées par un essaim de jolies femmes à l'élégance raffinée, affrontaient le jury.

En un après-midi, la longue promenade face au lac et au casino vit défiler les voitures les plus « chères » du monde, carrossées, habillées devrait-on dire, par les artistes incomparables de la carrosserie qui ont noms : Ghia, Pinin Farina, Van den Plass. La tâche du jury fut des plus ardues, mais tout se passa fort bien car il y avait de nombreuses coupes à distribuer, et chacun trouva la récompense qu'il reçut à son goût.

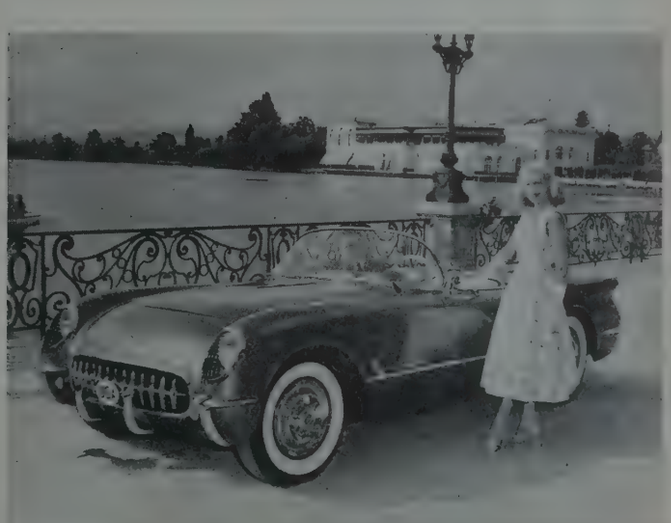


REALISEE par le carrossier viennois Roger Tunesi, cette Bugatti, que présente Lilian Harvey, a fort belle allure.

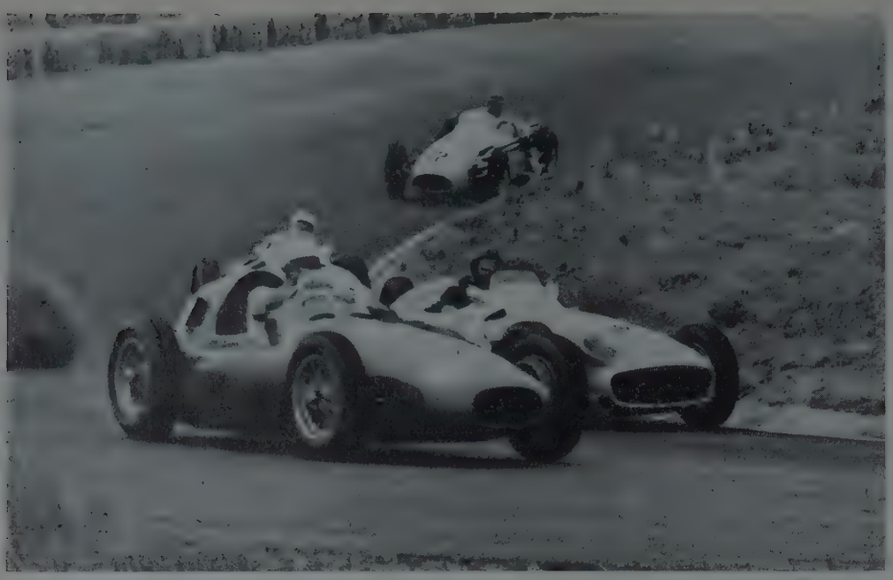
LA VEDETTE de la chanson Nita Raya près de la voiture la plus chère du monde : une Bentley carrossée par Packward.



LA COUPE DE L'A. C. I. F. a primé ce coupé Victoria Ford, présenté par Mlle Huguette Marchal et M. Jacques Famery.



LA COUPE du Casino d'Enghien est revenue à Mlle Challet, qui présentait la Corvette Chevrolet, carrossée en matière plastique.



UNE DES PHASES du Grand Prix de Hollande : dans un virage un peu encombré Castellotti (6), Fangio (8), Moss (casque blanc) et l'Anglais Gou'd (32), qui abandonnera quelques instants plus tard.

# EN HOLLANDE

A ZANDWOORT, dans les dunes bordant la mer, et sur un circuit de 4 km. 200, les bolides de course disputaient le Grand Prix des Pays-Bas, comptant pour le Championnat du Monde des conducteurs. Comme dans les précédents grands prix, le champion du monde, l'Argentin Fangio, et l'Anglais Stirling Moss, au volant d'une Mercédès, ont dominé du départ à l'arrivée.

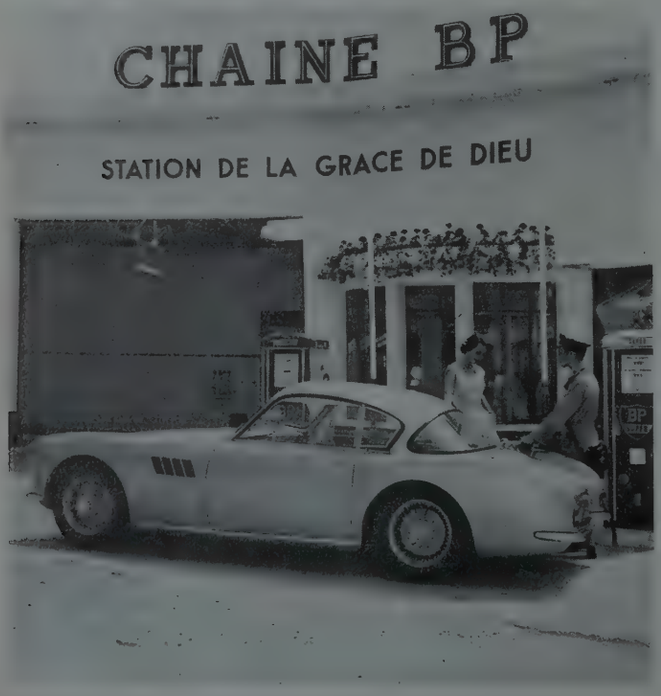
Pourtant l'Argentin Roberto Mieres (Maserati) fit le tour le plus rapide : 1' 40" 9/10, à la moyenne de 149 km. 601. Mieres se classa quatrième devant Castellotti (Ferrari), Jean Behra (Maserati) et Da Silva Ramos (Gordini). Ce dernier, pour sa première course au volant d'un monoplace, fit une très forte impression. Nous aurons l'occasion de parler de lui bientôt.

SUR LA LIGNE D'ARRIVEE, Fangio précède Stirling Moss. On remarquera, sur la gauche de la photographie, le « déboîté » qui conduit aux stands de ravitaillement. Lorsqu'une voiture veut s'arrêter, elle prend sa droite et passe ainsi dans le couloir délimité par la raie blanche. C'est là une modification majeure qui sera sans aucun doute rendue obligatoire bientôt sur tous les circuits automobiles.

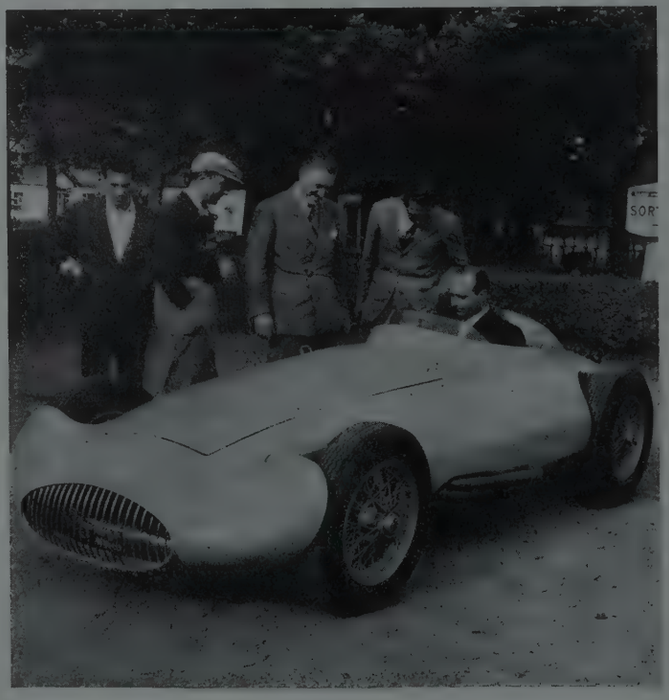
## GORDINI A PRESENTE SON MONOPLACE 2 l. 500

Il y a deux mois, Amédée Gordini annonçait que, pour participer au Grand Prix de l'A. C. F., à Reims, il sortirait un monoplace de course de 2 l. 500 de cylindrée, d'une conception entièrement nouvelle.

Gordini a tenu parole. Mais il ne lui a pas été donné de montrer en course son « dernier-né » puisque toutes les compétitions automobiles ont été momentanément supprimées. Aussi est-ce à l'autodrome de Montlhéry que la voiture a fait ses débuts, aux mains, il est vrai, de champions incontestés, tels Fangio, Loger, Rinen, Mieres et Da Silva Ramos. Ceux-ci ont été unanimes pour reconnaître que la nouvelle Gordini « colle » au sol et que son accélération est foudroyante.




AVANT DE PARTIR pour effectuer le Tour de France aux mains de Freddie Zehender, la Talbot, dernière-née du constructeur Lago, fait son plein d'essence.



FANGIO au volant de la nouvelle Gordini. Près de lui, de gauche à droite : les pilotes Simon, Manzon, et le constructeur Amédée Gordini.

## LÉGION D'HONNEUR

NOUS avons relevé avec plaisir que M. Jean Marie, président-directeur général de la Compagnie Générale Transatlantique, venait d'être élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

M. Jean Marie est né le 8 janvier 1891 à Honfleur. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il fait carrière dans le corps du Génie maritime, dont il est ingénieur général de 2e classe.

Après la première guerre mondiale, à laquelle il participe comme officier d'artillerie, il est affecté, sur sa demande, au ministère de la Marine marchande, en service détaché.

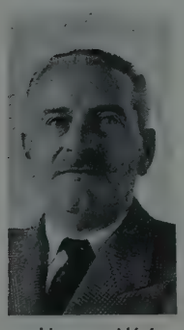
Délégué plénipotentiaire de la France aux conférences internationales de Londres de 1929 à 1933 sur la sauvegarde de la vie humaine en mer, il est directeur de la flotte de commerce au ministère de la Marine marchande, en 1938.

En 1939, il est nommé président de la Compagnie Générale Transatlantique, poste qu'il quitte en septembre 1939 pour prendre la direction des Transports maritimes en temps de guerre. Après l'armistice, il est nommé président de la Société des services contractuels des Messageries Maritimes, puis de nouveau président de la Compagnie Générale Transatlantique, en 1944.

M. Jean Marie était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1950.

NOUS avons remarqué également avec satisfaction dans une récente promotion au titre du ministère de l'Education nationale que M. André Siegfried, de l'Académie française, avait été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

## LE DIRECTEUR DE L'IMPRIMERIE DE BOBIGNY N'EST PLUS



**AVEC M. Mary, décédé à Paris le 11 juillet, disparaît un véritable professionnel des arts graphiques.**

**A sa sortie de l'Ecole professionnelle d'Alembert — qui est actuellement réservée exclusivement à la formation des pupilles du département de la Seine — il avait débuté dans la typographie, considérée alors comme la base essentielle du métier d'imprimeur. Muni de ce bagage, il devait, vers 1930, prendre la direction de l'imprimerie du « Quotidien ». Dès la Libération il était nommé directeur de l'imprimerie S. N. E. P.-Réaumur et, depuis 1948, de l'imprimerie S. N. E. P.-Bobigny.**

**Sur le plan social, M. Mary donnait tous ses soins à la Mutuelle d'Alembert, dont il assumait la présidence, sans négliger l'Amicale de Bobigny-Saint-Georges, dont il était un des vice-présidents d'honneur.**

**Ancien commandant d'infanterie, il était officier de la Légion d'honneur à titre militaire. Sa brillante conduite durant la première guerre mondiale lui avait valu la Médaille militaire et la Croix de guerre.**

## UNE GRANDE FIGURE MARSEILLAISE VIENT DE DISPARAITRE

**NOUS avons appris avec regret la mort de Charles Baudouin, à Marseille.**

**Charles Baudouin, qui se passionnait, tout jeune, pour l'industrie naissante des moteurs à explosion, avait fondé la Société des moteurs Baudouin. On se souvient de l'exploit mémorable accompli, voilà près d'un demi-siècle, par le « Quand-Même », de Baudouin, lors de la première course de canots automobiles Toulon-Alger.**

**En équipe avec le sportsman bien connu le duc Decazes, Charles Baudouin s'était mis sur les rangs et, seul parmi tous ses concurrents, avait franchi la Méditerranée sur son canot et gagné la course.**

**Ce fut le point de départ de la foudroyante notoriété du moteur Baudouin, que**

**les techniciens sont unanimes à considérer comme un modèle du genre, pour sa simplicité, sa robustesse et sa résistance à l'usure.**

**Charles Baudouin avait peu à peu développé son organisation et fondé successivement, à Marseille, la Société Massabia, à participation ouvrière, et les Chantiers Maritimes du Midi, à La Seyne.**

**Dans le cours de ces dernières années, il avait cédé les chantiers de construction navale de La Seyne aux Forges et Chantiers de cette ville et s'était retiré dans sa propriété du Brusc, où il a été inhumé, simplement, selon ses désirs, le 3 juillet dernier.**

**Une importante délégation ouvrière, conduite par M. Veyssières, directeur général des Forges et Chantiers de La Seyne, assistait à ses obsèques. Dans un discours émouvant, M. Veyssières a salué le technicien remarquable et l'homme de bien qui vient de disparaître. « France-Illustration » participe au deuil qui frappe le monde maritime et adresse à sa veuve, Mme Baudouin, et à ses filles, Mmes Burki et Jomaron, ses condoléances émues. Elle joint à celles-ci pour le président Félix Gouin, dont l'épouse, Laure Gouin, était la fille aînée de Charles Baudouin, ses plus vives et plus affectueuses sympathies.**

## ALBERT MILHAUD

**NOUS avons appris avec regret la mort d'Albert Milhaud, décédé à Paris des suites d'une longue maladie.**

**Professeur d'histoire et écrivain de talent, il était entré au parlement en 1924 comme député radical-socialiste de l'Hérault. Sa large érudition, sa profonde connaissance des problèmes européens étaient appréciées au Palais-Bourbon et, à plusieurs reprises, la commission des Affaires étrangères lui avait confié le soin de rapporter dans des débats importants de politique extérieure. Il avait également appartenu au gouvernement comme sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.**

**Albert Milhaud ne comptait que des sympathies au sein du parti radical, auquel il était resté attaché sa vie durant et dont il fut le secrétaire général.**

## LES SPECTACLES

**RECOMMANDATION**
AYEZ BIEN SOIN DE LOUER VOS PLACES POUR LES FOLIES-BERGÈRE
LA NOUVELLE REVUE
" AH ! QUELLE FOLIE ! "
EST UN TRIOMPHE

## L'ORDRE SOUVERAIN DE MALTE ET LE TRICENTENAIRE DU GRAND SACRE A VILLEDIEU-LES-POÊLES

L'ORDRE souverain de Malte, qu'un récent différend avec le Vatican a hissé sur la scène de l'actualité, est le premier en date des Ordres de chevalerie, sa fondation remontant à l'an 1090.

L'éclat de son histoire, le rayonnement de sa charité, la noblesse authentique de ses membres, l'idéal qui les anime en font, dans notre siècle de matérialisme et de machinisme, un paradoxe humain aussi séduisant qu'inattendu.

Seul Ordre souverain dans le monde, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent fondés par un Bienheureux, natif de Martigues, en Provence, et ont survécu jusqu'à ce jour, à travers les vicissitudes de l'histoire.

En France, l'Association française entretient un pavillon à l'hôpital Saint-Louis, et, en Afrique-Equatoriale française, c'est sur plusieurs villages que flotte la bannière frappée de la croix de Malte, qui reste encore et toujours le signe de l'espérance pour de nombreux lépreux, nommés « les seigneurs malades » de l'Ordre, tout comme il y a neuf siècles.

La petite ville de Villedieu, en Normandie, dans le diocèse de Coutances et Avranches, avait prié l'Ordre de Malte, fondateur de cette cité et y ayant possédé une importante commanderie, d'honorer de sa présence le troisième centenaire du « Grand Sacre », qui eut lieu le 26 juin 1955.

Aussi y vit-on pour la première fois depuis la Révolution française une délégation de vingt-trois chevaliers, portant soit le grand uniforme rouge à parements noirs, soit l'habit avec croix en sautoir, entourer dans le chœur de la vieille église de granit, où leurs pères se réunissaient en 1655 dans les mêmes uniformes, les prélats les invitant à prier à la gloire de leur Dieu.

La messe pontificale, présidée par Mgr Grente, cardinal et académicien, fut dite par Mgr Guyot, évêque de Coutances.

L'après-midi, à l'issue des vêpres, la procession du Grand Sacre se déroula pendant quatre heures, au long des rues de la ville, pavoisée et décorée de draps blancs, de guirlandes, d'épis, de pampres, de fleurs, de vases de cuivre étincelant, de toisons de brebis sur lesquelles s'étalaient les armoiries multicolores des seigneurs, des évêques, des chevaliers de Malte. Extraordinaire vision de chrétienté, échappée, semblait-il, de quelque livre d'heures.

J. DE SEDOUY.

## POUR MIEUX CONNAITRE LE BRÉSIL

FAIRE un guide sur le Brésil est une entreprise qui peut paraître hardie, le pays, en effet, n'étant pas encore totalement exploré. Les Editions Nagel ont pourtant entrepris la tâche de faire connaître ce pays vaste comme un continent, et elles ont réussi à créer le premier guide de l'histoire de l'édition touristique sur le Brésil. Une excellente cartographie complète l'ouvrage, qui doit contribuer à faire mieux connaître au monde entier un pays attachant à plus d'un titre, actuellement en pleine évolution, dont l'importance ne cesse de grandir.

Ce guide, le soixante-dixième de la collection des guides, sera un auxiliaire indispensable à quiconque voudra mieux connaître l'histoire et la géographie touristiques de la grande république sud-américaine.

★ **BIBLIOPHILIE** ★
**Livres** d'amateurs de valeur, **luxueux, limités.** Chefs-d'œuvre galants XVIIIe, ornés de gravures **manuelles** de **maitres.** Notices Fco. *CATALOGUE* luxe ill. M2, franco 4 timbres.
■ **ERYX ART,** 120, Bd de la Chapelle, Paris-18e ■

A l'Exposition des Indépendants figurait un charmant portrait : *Jeune Fille au bouquet*, de Louise Lavrut. Cette délicieuse artiste, officier de la Légion d'honneur depuis plusieurs années, et dont de nombreuses œuvres ont été achetées par l'État, la Ville de Paris et des musées de province, s'attache surtout au portrait. Elle excelle dans la compréhension de ses modèles, dont elle sait rendre toute la sensibilité.

# Suggestions

## LA MAISON

**LUMAREL**
LUMINAIRES
ET DÉCORATION
STYLE ET MODERNE

— Créations —
Dépositaires
BOHLMARKS — Suède
INDOOR — Hollande
SOCOMO — Belgique, Allemagne
Liste revendeurs : 41, rue des Vinaigriers, PARIS — Nord 33-07

**Ce secrétaire :**
(120×80)
*est une création*
*Roger* ***LANDAULT***

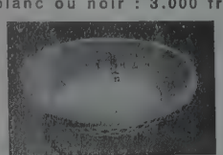
Édité par les
**Éts A. B. C.**
163, rue Pelleport
PARIS - Mén. 87-89
*Toutes les créations Roger LANDAULT*
*Salles de séjour, Chambres, Petits meubles*
SONT DISTRIBUÉES PAR : **GODFRID & Cie**
60, Fg-Saint-Antoine, PARIS. DOR. 82-97

● **JAMBES ENFLÉES, CŒUR FATIGUÉ** ●
chevilles, pieds douloureux
**et tous les troubles circulatoires**
*s'améliorent immédiatement* avec le Surrepos du Docteur Pascaud (tech. de *relaxation intégrale*).

Demandez (gratuitement) l'étude I 8 et références au SURREPOS du DOCTEUR PASCAUD, 167, boulevard Haussmann, Paris-8e (Balzac 32-05).

**PETITOT**
LUMINAIRES
★
**En vente :**
**Grands magasins et bonnes maisons d'éclairage.**

**CRÉATION ROBERT LEMPEREUR**
Coupe à fruits en métal laqué blanc ou noir : 3.000 fr.

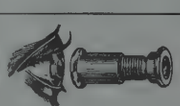


En vente chez :
DENNERAY, 169, Bd Haussmann, PARIS-VIIIe
DENISE LEMPEREUR, 49 bis, rue Saint-Jean, LE TOUQUET

**TOUS LES MEUBLES EN MERISIER**
Rustique, Ancien et Style

ARMOIRES ANCIENNES depuis 14.900 frs.
MARTHE SAUVANEL
11, rue de Leningrad, PARIS. Métro Europe.

**Voyez sans être vu !**



le plus petit judas optique du monde permet de voir de face comme de côté tout visiteur ami ou importun qui se présente à votre porte

BLOSTOP
51, rue de Provence, PARIS - Trl. 88.31

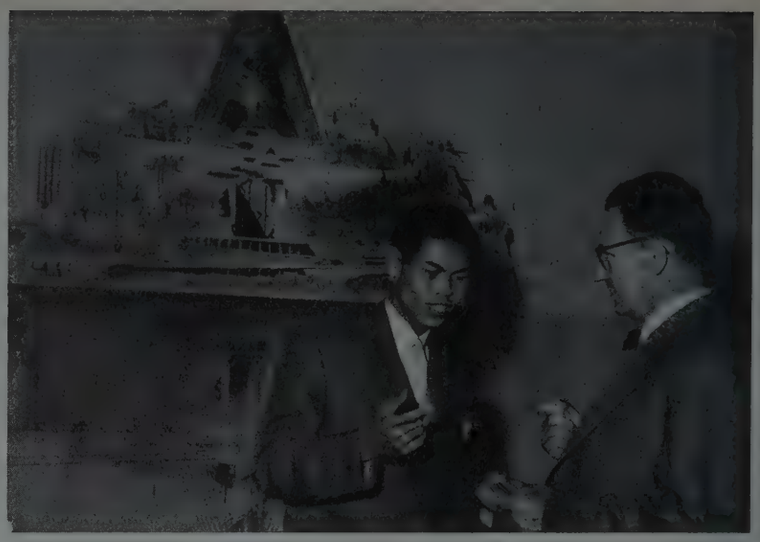
**DÉLASS**

chaise longue confortable à 2 positions permet la *RELAXATION SCIENTIFIQUE*
★ *La position "pieds en l'air" procure un repos rapide et un bien être total.*
**PARIS - 57, rue Crozatier 12e**
**LYON - 12, rue de la Barre**
**LILLE - 15, rue des Chats Bossus**
**BRUXELLES - M. HERVE 14, r. L. Lepage**


## LA TABLE

**PRODUIT DE LA**
**CO**opérative
**GÉ**nérale des
**VI**gnerons
**AY-CHAMPAGNE**
★
**Tarif sur demande**
AGENTS DEMANDÉS

**LES VINS FINS DU LANGUEDOC**
**vous offrent**
**TRÈS BEAU VIN SUPÉRIEUR**
**ROUGE 11° ou BLANC 11°**
Franco domicile dans toute la France.
Envoi contre remboursement.
Fûts consignés et repris
Fût de 65 litres..... **77 frs le litre**
Fût de 125 litres..... **76 frs le litre**
Fût de 230 litres..... **75 frs le litre**
Ecrire : **M. Maurice POULLE, agent général, 17, rue des Garmants, MALAKOFF** (Seine).
*Représentants acceptés.*

M. NGO VIET THU, près du directeur de l'Ecole des beaux-arts, devant l'œuvre qui lui a valu le Grand Prix de Rome d'architecture.

### UN VIETNAMIEN GRAND PRIX DE ROME D'ARCHITECTURE

PRÉSIDENT de l'Assemblée de l'Union française, M. Albert Sarraut a reçu, le 5 juillet, au palais de Versailles, M. Ngo Viet Thu, qui vient de remporter le Grand Prix de Rome d'architecture à la quasi unanimité des voix (28 voix sur 29 votants).

Né le 17 septembre 1927, à Hué, M. Ngo Viet Thu est l'aîné de huit enfants issus d'une famille de commerçants établie à Hué et à Dalat.

A la fin de ses études secondaires au lycée Kai-Dinh, à Hué, il est entré à l'Ecole régionale d'architecture, à Dalat, en 1948.

Il a déclaré au président Sarraut : « J'ai été enthousiasmé de l'enseignement de mes professeurs français, Kruze et Pineau, et j'ai poursuivi mes études d'architecture en pensant que mon pays avait tellement à construire que mon devoir était de persévérer. En 1950, reçu à l'Ecole nationale des beaux-arts de Paris, j'ai commencé à travailler dans l'atelier de mon maître Noël Lemaresquier. C'était la première fois que je quittais mon pays natal. »

Après son séjour à la Villa Médicis, M. Ngo Viet Thu retournera dans son pays, qui ne dispose actuellement que d'une centaine d'architectes, dont dix seulement sortent des Beaux-Arts de France.

Louis CASTEX.
conseiller de l'Union française.

### UN GRAND MARIAGE PARISIEN

RÉCEMMENT, en l'église du Gros-Caillou, a été célébré le mariage de Mlle Francine Rateau, fille d'Alexis Rateau, industriel, et petite-fille d'Auguste Rateau, le grand savant, qui a illustré, durant un demi-siècle, la science, avec le major John Davis, de l'armée canadienne. Les témoins étaient M. René Margot-Noblemaire, directeur général de la compagnie des Wagons-Lits, et le colonel Louis Castex, conseiller de l'Union française.

Les jeunes époux sont sortis de l'église sous une haie d'honneur faite avec les épées de douze officiers de nationalités différentes, appartenant, comme le marié, au Shape. Cependant que les jeunes mariés descendaient les marches de l'église, des poignées de riz leur étaient lancées, ainsi fortune, joie et bonheur leur étaient souhaités à la mode canadienne.

POUR commémorer le centenaire de sa fondation, la Banque de la Guyane a frappé cette médaille, œuvre de R.-B. Baron.

### LE GÉNÉRAL GUILLAUME EN AUSTRALIE

AU cours d'un récent voyage en Australie, le général Guillaume, chef d'état-major des forces armées françaises, a visité le Royal Military College de Duntroon. Les cadets du « Saint-Cyr » australien lui ont rendu les honneurs.

## LE COURRIER MUSICAL PAR L. MAURICE-AMOUR

Le concours Long-Thibaud 1955 a suscité des polémiques sur lesquelles il convient de donner quelques éclaircissements. Aucune difficulté pour le Grand Prix de violon, attribué à Devy Erlih (France). Mais, pour le partage *ex-æquo* des deux Seconds Grands Prix, attribués par le jury à Dimitri Bachkirov (U.R.S.S.) et à Bernard Ringeissen (France), des complications matérielles ont surgi. La plus grave eût abouti à cette absurdité :

Montant en espèces du Second Grand Prix : 300.000 francs, divisé par 2, soit 150.000 francs pour chacun des deux lauréats.

Montant en espèces du troisième prix : 200.000 francs pour le seul lauréat.

Pour éviter pareille anomalie, Mme Marguerite Long, sans nullement désavouer un jury composé des plus éminents virtuoses d'Europe et d'Amérique, a jugé préférable d'attribuer intégralement la somme en espèces — et non le titre — à celui des deux lauréats du Second Grand Prix qui arrivait en tête du palmarès avec une voix de plus que son concurrent. Ainsi, Dimitri Bachkirov, premier nommé, reçoit la somme de 350.000 francs et M. Bernard Ringeissen, second nommé, la somme de 300.000 francs. Un juste équilibre se rétablit par rapport au troisième prix, et il semble qu'il n'y ait pas lieu de critiquer une mesure dont l'application concilie l'équité avec la générosité.

*La Petite Histoire des Festivals de France,* de Noël Boyer (Robert Laffont, édit.), fait retrouver villes et visages familiers à ceux qui suivent, par obligation ou par plaisir — les deux ne sont pas contradictoires — l'itinéraire musical du monde moderne. Aventure plaisante ou passionnée, suivant les climats, les lieux et les thèmes. Partout on voit « l'escouade des compositeurs ou virtuoses et le bataillon des critiques fraternellement mêlés » : à Strasbourg, avec Honegger et Schweitzer ; à Aix-en-Provence, à Cannes, avec les mésaventures de *Pelléas* ; à Menton, avec les musiques nocturnes ; à Besançon, avec le « crochet du pupitre » tout contre la page poignante sur le « chant du cygne » de Dinu Lipatti ; enfin, à Vichy et à Lyon, derniers venus des festivals de France et non moins vivaces que leurs aînés.

Le Festival des Nuits de Sceaux a fait, cette année, un effort particulier en faveur de la musique et de la poésie françaises en associant à la plupart de ses manifestations aux grands anniversaires et commémorations littéraires. Voltaire et Chateaubriand ont été fêtés à Châtenay, et Florian, pour le bicentenaire de sa naissance, à Sceaux, où il repose.

Malherbe, en Provence, a été célébré dans le même esprit, pour le quatrième centenaire de sa naissance, à Aix, capitale de la province où il prépara pendant vingt années sa tardive et glorieuse carrière parisienne de poète royal. Remarquable exposition au musée Arbaud et à la bibliothèque Méjanes, due aux soins diligents de M. Pierre Colotte ; ensemble de communications de haute tenue, assurées par les meilleurs spécialistes de Malherbe : MM. Lebègue, Fromilhague et Clarac, pour la France, MM. Marcel Raymond et Jean Rousset, pour la Suisse, alternaient avec des concerts où les musiciens de Malherbe, en de nombreux airs au luth composés sur ses poèmes, attestent le pouvoir musical de ses vers et abolissent la légende d'un Malherbe advers à la musique.

### POUR ÊTRE UN BON CONDUCTEUR

L'action bienfaisante de la Prévention routière n'est plus à démontrer. Nul n'a oublié les appels à la prudence, notamment à la veille des grands départs, les « Journées sans accident » organisées pour montrer aux utilisateurs de l'automobile qu'il est possible de rouler sans danger pourvu que soient observées les règles élémentaires du Code de la route.

Le *Guide de la route,* qui vient d'être réalisé avec le concours technique de la Prévention routière, répond au même souci de la sécurité des usagers de l'automobile. Ce guide n'est pas un code, mais un commentaire détaillé des règles de sécurité essentielles. Son but est de faire du titulaire du permis de conduire un « bon conducteur ».

Plus de huit cent mille candidats sollicitent chaque année un permis de conduire. Combien de débutants en cette période de vacances ont pris ou vont prendre le volant à côté des deux millions et demi de conducteurs qui circulent déjà sur les routes françaises ? Plus que jamais l'automobiliste se doit d'être « un bon automobiliste ». La presse et la radio s'évertuent à recommander la prudence.

Le *Guide de la route,* à son tour, met l'accent sous une forme attrayante et très suggestive sur les articles les plus récents du Code, ceux dont les nouveautés ne commandent pas encore les réflexes des usagers. (Les Editions sociales françaises.)

### LA DIZAINE COMMERCIALE D'AUBENAS

De nombreuses manifestations sportives, artistiques et folkloriques ont contribué au succès de la Dizaine commerciale d'Aubenas en Vivarais, qui vient d'avoir lieu.

Les gardians de Camargue de l'Escolo Mistralenco ont fait admirer leurs talents équestres sur la place de la Paix.

Le lendemain, une représentation de *l'Arlésienne,* donnée sur le « podium » du château avec le concours de Valentine Tessier, du Centre dramatique du Sud-Est et de la chorale universitaire de Valence, clôturait brillamment cette Dizaine commerciale parfaitement organisée.

### LE WEEK-END GASTRONOMIQUE DE VICHY

Afin de démontrer que la capitale du foie sait être aussi une grande ville de la gastronomie, la société des Grands Hôtels de Vichy avait organisé les 9 et 10 juillet, avec le concours de la municipalité et de la Compagnie Fermière de Vichy, un week-end gastronomique en l'honneur des membres de l'académie des physiologues du goût et des grands journalistes gastronomes.

Parfaitement organisés, trois repas d'une exceptionnelle qualité se succédèrent au Club sur le Toit, à la villa Strauss et au Chantecler. Initiative aussi amusante qu'audacieuse, M. Jacques Aletti instaura avec esprit, au dîner de clôture, un débat critique entre les invités et les convives, devant les chefs et leurs brigades. Disons tout net que, parmi les pittoresques interpellations, les louanges unanimes n'eurent pas de peine à l'emporter.

Au cours de leur séjour, les hôtes du cent vingt-huitième dîner gastronomique des physiologues du goût, parmi lesquels on comptait de nombreuses personnalités, eurent l'occasion d'applaudir au théâtre du Casino les ballets de l'Opéra de Paris et, dans les jardins du Sporting et du Golf, la musique militaire écossaise *The Royal Ulster Rifles,* venue spécialement à Vichy pour le rallye franco-anglais Londres-Languedoc-Sète.


# Suggestions

## LE CONFORT MÉNAGER

**ULTRA-GRILL** vous permet de faire griller viandes, poissons, charcuterie et pâtisserie.
THERMOSTAT - Fabrication suisse très soignée.
Garantie sérieuse.
110 ou 220 v.
*Documentation :*
**TURICA**
44, rue La Boétie-8e
BAL. 42-52

**LA CAFETIÈRE** qui triomphe dans le monde entier
**Melior**
2, rue Dunois
PARIS (13e)
Avec elle, vous donnerez à tous des leçons de café

**1.000.000 de FAMILLES**
fabriquent chaque jour leur yaourt à domicile avec les appareils et ferments
**YALACTA**
ÉCONOMIE
HYGIÈNE
**Documentation : 51, rue Lepic, Paris**

**ELITE**
CHAUFFAGE AU MAZOUT
4 MODÈLES DE CALORIFÈRES
Jusqu'à 600 m³
CHAUDIÈRE CHAUFFAGE CENTRAL INDIVIDUEL
**SYMBOLE DE PERFECTION**
S.A. USINES-ELITE cap. 51.800.000 frs
97 rue Haxo, Paris XXe - MEN. 63-09

**N'enfoncez plus de clous dans vos murs.**
Servez-vous du VÉRITABLE
**CROCHET "X"**
qui se fixe avec une aiguille dans tous les murs, même en brique. Porte 5 - 10 - 20 kg.
EXIGEZ l'**X** gravé sur chaque véritable crochet **X**.
***Souvent imité, jamais égalé.***
(Marque déposée)

**Bon outil... Bon travail**
Pour réussir un bon collage (même facile) il n'est que d'avoir ce qu'il faut
**SECCOTINE**
colle... même le fer

LA MARQUE MONDIALE
**Krefft** fondée en 1844
**Appareils de Chauffage**
★
TOUS COMBUSTIBLES
MODÈLES BREVETÉS
Système à air chaud par convection
★
*Technique - Qualité*
**S.I.V.A.M.,** 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

LA MARQUE MONDIALE
**Krefft** fondée en 1844
**Appareils de Cuisine**
★
ELECTRICITÉ - GAZ
BUTANE - PROPANE
CHARBON - MIXTE
★
*Technique - Qualité*
**S.I.V.A.M.,** 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

## L'ÉLÉGANCE FÉMININE

**JEANNE PRADELS**
BLOUSES ET LINGERIE FINE
vous adressera gracieusement, sur simple demande, ses imprimés reproduisant les dernières Créations :
**Blouses, Combinaisons, Jupons, Chemises de nuit, Pyjamas, etc.**
1, rue de la Pépinière, PARIS

**SAC** en paille fine de Chine noire, rouge, naturelle ou pain brûlé
**1.200 fr.**
Chez
**Paul Rives & Fils**
156, rue de Rivoli (1er), sous les Arcades, Mo Louvre, ou contre remboursement.

# Suggestions

## DIVERS

**BIOFLEX**
AUTOMATIQUE I
LE 6 × 6
FRANÇAIS
DE CLASSE
INTERNATIONALE
■
NOTICE TECHNIQUE
ILLUSTRÉE FRANCO
■
GROS
**Éts J. CHOTARD**
Boîte postale 36 - Paris-13e

**PIZON BROS** présente une gamme complète de portatifs de 4 à 8 lampes :

**SKYMASTER**
8 lamp. 8 G (6.OC)
**CLIPPER**
5 L + val. - 4 G
**SUPER PLAY TIME**
4 L + val. - 3 G
**RIO** poste miniature 4 lamp., 2 G
Doc. et démonstration : **18, rue de la Félicité, Paris-17e**
*Vente chez tous spécialistes.*

**CHEMISES**
**Depary**
chemises
"sans souci"
NYLFRANCE
*en vente*
*dans toutes les Bonnes Maisons*
DEPARY - 1 bis, RUE SAINT-AUGUSTIN - PARIS

**VACANCES... DE SANTÉ**
Faites une cure à
**LA LÉCHÈRE**
(Savoie)
Toutes les affections veineuses y sont soignées. Demandez notice gratuite F. I.
**Et THERMAL - LA LÉCHÈRE** (Savoie)

BROSSERIE FINE
GROSSE BROSSERIE
BROSSERIE INDUSTRIELLE
BLAIREAUX
PINCEAUX
**Den** *
MARQUE DÉPOSÉE
PRODUCTION
A. J. LARDENOIS
PARIS

**LA MÉDAILLE D'AMOUR**
*Souvenir à l'Aimée*

MODÈLE DÉPOSÉ
TOUT CONTREFACTEUR SERA POURSUIVI
Création A. AUGIS - LYON
EN VENTE CHEZ NOS CONCESSIONNAIRES BIJOUTIERS
ainsi que les Médailles Religieuses signées A. AUGIS


## L'AUTOMOBILE


**AUTOMOBILISTES...**
**VOTRE MOTEUR RÉNOVÉ POUR 1.800 fr.** sans immobilisation, grâce à **B. CAMPOUND**, produit scientifique breveté, dont l'efficacité a été reconnue par les Laboratoires de l'État et par les Arts et Métiers de Paris.
**B. CAMPOUND** s'introduit par l'orifice des bougies et son action immédiate redonne au moteur toute sa vigueur. Économie d'huile et d'essence, résultats formellement garantis.
**B. CAMPOUND** est le régénérateur de moteurs pour toutes marques d'automobiles, camions, tracteurs, canots, motoculteurs, motocyclettes, vélomoteurs et tous moteurs à explosion.
Prix du traitement : **1.800** fr. Double : **2.500** fr.
Écrire : **M. Maurice POUILLE, 17**, rue des Garmants, **MALAKOFF** (Seine).

**Votre intérêt** est d'utiliser des bougies K. L. G. parfaitement adaptées à votre moteur. Une bougie trop froide s'encrasse. Une bougie trop chaude provoque de l'auto-allumage et fait plafonner votre voiture. *Une bougie neuve K. L. G., bien adaptée, réduit la consommation d'essence.* Parmi les *37 types* de bougies K. L. G. « *la meilleure bougie du monde* », utilisez celui conçu pour votre moteur. Demandez un guide d'allumage à K. L. G., 177, boul. de la République, à St-Cloud (S.-et-O.).

**Un COUTEAU-CLÉ à 10 usages**
Pour votre voiture, vélo, moto, etc.
**Chez vous, en voyage.**
Un véritable outil indispensable, en acier supérieur nickelé, se composant d'une clé à molette 6 pouces, en acier chromé molybdène trempé, tournevis, dénude-fils, ouvre-bidon d'huile, règle graduée, poinçon, tire-bouchon, ouvre-boîte, décapsuleur, lame forte et tranchante.
Le couteau-clé « **MULTIPLE** » est vendu dans un superbe étui cuir au prix de **1.780 fr.**
Paiement à la commande.
Écrire : M. Maurice POULLE, 17, rue des Garmants, MALAKOFF (Seine).

**AUTOMOBILISTES...**
**PUISSANCE ET ÉCONOMIES**
Le **PRÉCARBURATEUR VIX** améliore la carburation du moteur — **PLUS DE PUISSANCE : 10 %** — **MOINS D'ESSENCE : 30 %**. Efficacité reconnue par les essais officiels effectués par les Laboratoires d'essais des Arts et Métiers de Paris ; plus de 13 millions de précarburateurs VIX en service dans le monde entier ; prix amorti en moins de deux mois.
***PRÉCARBURATEUR VIX***
Pour toutes marques d'automobiles, camions, tracteurs, cars, taxis, canots, motos, scooters, vélomoteurs, etc., et tous moteurs industriels fonctionnant à l'essence. Prix : **7.000** fr.
Écrire : **M. Maurice POULLE, 17**, rue des Garmants, **MALAKOFF** (Seine).


# LE MOIS HIPPIQUE PAR TRÉ-HARDY

## HONNEUR AUX DAMES !

Les cavalières s'affirment de plus en plus nombreuses en concours hippique, leur vogue est telle que les voilà désormais faisant partie des équipes internationales et prenant part aux côtés des hommes aux grands tournois européens. Pas dans tous les pays cependant, à ce point de vue il semble que la France suivra le mouvement créé alors qu'elle aurait pu le précéder. Nous avons, en effet, un lot de cavalières tout à fait remarquables, dont certaines sont propriétaires de chevaux excellents, qu'elles prêtent même, à l'occasion, très sportivement à nos cravaches célèbres. C'est le cas de Mme Savon, ex-Mlle José Bonnaud, dont le crack Charleston a gagné le Grand Prix de Rome sous M. Jonquères d'Oriola. Mais que serait-il arrivé si elle l'avait monté elle-même ? Probablement une victoire également. Joyeuse et dynamique sur l'obstacle, appuyant vigoureusement dans les dernières foulées, possédant un moral à toute épreuve, Mme Savon semble tout à fait qualifiée pour porter nos couleurs à l'étranger.

J'en dirai autant de Mme d'Orgeix venant de remporter la Coupe nationale au Grand Palais, en selle sur Océane, la vibrante pensionnaire de Mme Villenave. Légère et aérienne, laissant ses chevaux « respirer la violette », Mme d'Orgeix est l'interprète-type des « anglo », dont elle comprend d'instinct toutes les subtilités. De son côté, Mlle de Laissardière, si populaire en jumping, a hérité de son père, le colonel de Laissardière, une notion réelle du « train », ainsi qu'un exact sentiment de l'ambiance des grandes compétitions. Elle monte aux ordres... des ordres toujours justifiés. L'habitude de « suivre », à Pau, les laisser-courre ou les « points to points » a donné à Mme Lalonde une remarquable aisance, une manière harmonieuse et décidée, qu'elle retrouve en concours. Ayant déjà figuré en International officiel, mais seulement à titre individuel, Mlle Luchaire a tout pour réussir, d'autant qu'elle a Extase et Farandole D dans son écurie. Elle est très « avec » et peut prétendre aux premières places. Nouvelle venue en obstacle, Mlle Molia a certainement l'étoffe d'une vedette, elle devra tempérer son allant, mais est-ce bien là un reproche à faire à cette charmante débutante ? Quant à Mlle Grawitz, elle pilote très juste et très fort, nous voudrions la voir quitter son Midi natal et venir plus souvent galoper à Paris.

Bien entendu, les étrangers ne nous ont pas attendus pour faire prendre le relais par les femmes. La Grande-Bretagne soutient son prestige en concours grâce à miss Pat Smythe, spécialiste des premiers prix, dont trois récemment gagnés à Paris. Energique, efficace, sachant choisir des chevaux calmes et puissants, elle attaque sur l' « effet d'ensemble » faisant plafonner au maximum. Miss Palethorpe et miss Withehead ont exactement sa manière, mais avec moins de conviction. N'oublions pas miss Howlett, Anglaise si Parisienne qu'elle a droit de cité chez nous.

Un coup de chapeau à Mme Sandro Perrone, Française de naissance, mais devenue Italienne par son mariage. Elle aussi saisit son cheval, Voltigeur, dans la foulée profonde. Visiblement, ses camarades d'équipe comptent sur elle.

On ne peut pas dire que les cavalières allemandes, Mlles Gerlinde Mertent et Inge Fellgiebel, aient contribué au succès des leurs à Nice comme à Rome, mais elles ont établi une prise de contact dont elles devraient profiter dans l'avenir.

C'est probablement pour les mêmes raisons d'adaptation que la F. E. B. a désigné les trois élégantes cavalières racées Mlles de Moerkerke, Vanderhaegen, Schockaert au tournoi du Grand Palais. Elles n'y ont pas commis tellement d' « erreurs de hausse », en tout cas elles y ont pris la mesure internationale.

On ne sait pas beaucoup de choses en Europe sur le petit phénomène canadien miss Shirley Thomas, sinon qu'à l'âge de dix-huit ans elle a enlevé le Good Will Trophy à Madison Square Garden, à New-York, sans faute, sur Prince Midan, dans le temps éclair de 39 secondes au barrage. Viendra-t-elle en Europe ?

Les femmes n'ayant pas, en général, le souci des affaires peuvent consacrer au cheval des heures de liberté dont les hommes ne disposent pas. Naturellement douées pour le sport du jumping, tout de finesse et d'adaptation, la sélection joue pour elles dès le début. L'obstacle se défend de lui-même et arrête les bonnes volontés intempestives, à moins qu'on ne le franchisse.

## LE CALENDRIER D'AOUT

Cinquante-deux réunions nationales figurent au calendrier du mois d'août. Si la première quinzaine sera relativement calme, bloquant la majorité des tournois les 7 et 8 août, le week-end du 15 août, par contre, est terriblement chargé : Luchon, Les Sables, Vittel, Cannes Mandelieu, Saint-Pol, pour ne citer que ceux-là, incitent à galoper dans toutes les directions. Toutefois le concours hippique de Châteaudun, à la même époque, sonnera le ralliement des gentlemen.

La seconde quinzaine amènera sans doute à la sage résolution de se limiter aux jumpings régionaux : Avallon, Pornic, Rouen, Laon, Saint-Omer, La Baule, Caen, Rethel, Langon, Orthès, etc., embarras du choix, en vérité !

Dinard figure seul sur la liste des Internationaux, du 5 au 7 août. Les dunes du Port-Blanc et l'arrière-plan du Grand Large attirent chaque année l'élite des grandes cravaches.

Quant aux Internationaux officiels, au nombre de trois : Dublin, Bilbao et Ostende, c'est le premier qui détient la faveur des participants avec ses six « permanents » et ses buttes célèbres.

## HABITATIONS DANOISES

A la maison du Danemark, avenue des Champs-Elysées, une très intéressante exposition a été consacrée aux habitations individuelles au Danemark. Le rêve de tout Danois — ce n'est pas seulement celui des Danois — serait de posséder sa maison et son jardin. Grâce aux plans et aux maquettes présentés à l'exposition, il a été possible de se rendre compte comment ce désir peut devenir réalité. Tout repose sur un ingénieux système de financement. L'Etat consent, à des taux d'intérêt fort bas, des prêts pour la construction de maisons qui sont, en outre, exonérées de certains impôts durant vingt ans. Cette aide de l'Etat, dont les conditions ont été fixées par une loi de 1951, s'ajoute aux avances à long terme accordées par des sociétés de crédit privées contre hypothèque sur la maison à construire. Jusqu'à la guerre, le financement reposait à peu près exclusivement sur ces sociétés. En fait, aujourd'hui, il est possible de couvrir de 80 à 95 % des frais de la construction, y compris l'achat du terrain. Le type le plus courant de la maison dite « unifamiliale » comprend quatre pièces, cuisine, salle de bains, chauffage central et occupe un terrain de 800 mètres carrés. Le problème si important de la protection contre le froid a été spécialement étudié. Tout en faisant largement usage d'éléments préfabriqués, on s'est efforcé d'éviter les maisons standard.

D'autre part, un courant très vif s'est manifesté pour un aménagement rationnel du logis. L'industrie du mobilier s'emploie à produire des modèles de bonne qualité à la portée des bourses modestes.

De cette évolution dans l'équipement de la maison, l'exposition organisée à la maison du Danemark par les architectes danois rendait également compte de très heureuse manière.

ENFANTS marocains israélites. A droite, l'heure de la culture physique à Rabat.

## L'ŒUVRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE ISRAÉLITE

Tous les voyageurs qui, au milieu du XIXe siècle, parcouraient l'Afrique du Nord ou le pourtour de la Méditerranée étaient frappés par l'état matériel et intellectuel des israélites, par l'absence de toute culture moderne. Dans les communautés disséminées au milieu des pays musulmans, on avait perdu jusqu'au goût de l'étude. C'est à peine si les enfants apprenaient à lire et à écrire l'hébreu dans les écoles de type archaïque.

Le judaïsme français fut donc naturellement amené à s'intéresser à ces populations. De là naquit, en 1860, l'Alliance israélite universelle, fondée par dix-sept jeunes israélites français, qui se proposait notamment de régénérer par l'école le judaïsme oriental et africain.

Bien qu'elle ne disposât au départ que de maigres fonds, l'Alliance, faisant preuve d'audace, fonda en 1862 sa première école à Tétouan. En vingt-cinq ans à peine, elle ouvrit ainsi tout autour de la Méditerranée, jusque dans les Balkans et aux confins du Moyen-Orient, un réseau de plus de cent écoles, dispensant à des dizaines de milliers d'enfants l'enseignement primaire, puis l'enseignement agricole, professionnel et secondaire.

En même temps, au cœur de montagnes dépourvues de communications jusque-là ou dans des déserts encore infranchissables, de nouvelles communautés s'ouvraient à la culture occidentale et, singulièrement, à la culture française.

En 1955, l'Alliance entretient 130 écoles, groupant plus de 50.000 enfants appartenant aux communautés juives du bassin méditerranéen et du Proche-Orient, et qui se répartissent ainsi : Afrique du Nord (Maroc et Tunisie) 35.800 élèves ; Proche et Moyen-Orient, 14.700 élèves, dont 8.000 en Iran et 4.200 en Israël. La formation des maîtres ne préoccupe pas moins l'Alliance. A cette préoccupation correspond la fondation à Paris, en 1878, de l'Ecole normale israélite, où entrent tous les ans, par concours, un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles, choisis généralement parmi les anciens élèves de l'Alliance, destinés à enseigner dans ses écoles et qui sont, pour la plupart, affectés dans le pays même dont ils sont issus.

D'autre part, l'Alliance israélite a toujours considéré l'apprentissage professionnel comme le complément nécessaire de l'école. Aussi voit-on fonctionner au Maroc et en Israël des écoles professionnelles, des ateliers techniques qui ouvrent à ceux qui en suivent les cours de nombreux débouchés. L'école agricole de Mikveh-Israël, fondée en 1870 par un Français, Charles Netter, est célèbre dans tout le Moyen-Orient et fournit aujourd'hui des hommes pour la colonisation du sol palestinien.

La physionomie traditionnelle des communautés juives a été bouleversée par cette diffusion de l'enseignement. Le sort de la femme, en particulier, a subi des transformations profondes. L'Alliance a, en même temps, fourni un gros effort pour la santé des enfants qui lui sont confiés. Depuis 1949, notamment, elle lutte avec efficacité contre le trachome, ce redoutable fléau qui ravage les régions chaudes de la Méditerranée, et elle a eu la satisfaction d'enregistrer la guérison de plusieurs centaines d'enfants grâce aux traitements modernes qui leur ont été appliqués.

L'Alliance joue un rôle de première importance pour le maintien de la culture française et de la langue française dans le bassin méditerranéen. Elle met au point actuellement la création d'un grand lycée franco-israélien à Tel-Aviv qui pourra recevoir plus d'un millier d'élèves. Le gouvernement français a inscrit au budget une importante subvention pour hâter l'aboutissement de ce projet, que l'ambassadeur de France en Israël, M. Pierre-Eugène Gilbert, soutient avec énergie. Ainsi l'Alliance affirme, en dépit de ses quatre-vingt-quinze ans, une vitalité qui permet d'assurer qu'elle a encore un grand rôle à jouer.

### LE NOUVEAU GRAND RABBIN DE PARIS

**Le rabbin Meyer Jais, qui dirigeait la synagogue de la rue Chasseloup-Laubat, à Paris, a été élu grand rabbin de Paris en remplacement de M. Kaplan. Aumônier de différentes formations militaires entre 1939 et 1945, le nouveau grand rabbin dirige depuis 1946 l'aumônerie israélite de l'armée de terre.**

### UNE EXPOSITION HISTORIQUE FRANCE ET BRÉSIL

Une exposition consacrée à l'histoire des rapports franco-brésiliens depuis le XVIe siècle (époque des premières expéditions françaises au Brésil) jusqu'à nos jours a été inaugurée aux Archives nationales par M. Pierre Schneiter.

Cette exposition, organisée sous le patronage de M. l'ambassadeur du Brésil, avec l'appui de M. de Assis-Chateaubriand, fondateur du musée de São-Paulo, par M. Charles Braibant, directeur des Archives de France, groupe un nombre très important de documents inédits et d'œuvres d'art prêtés par les archives, bibliothèques, musées et collections particulières de France et du Brésil.

### LE TOURNOI DE WIMBLEDON

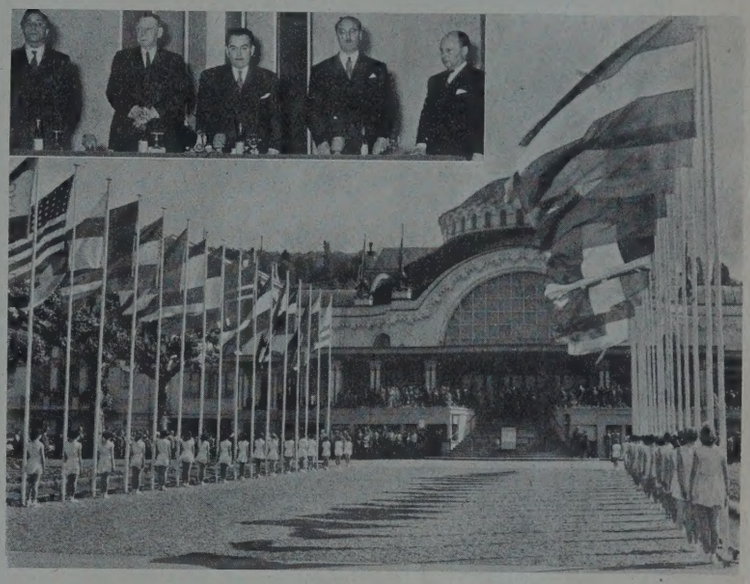
Le championnat du monde de tennis sur gazon s'est disputé à Wimbledon, devant des tribunes bondées de spectateurs passionnés. Ci-dessus, l'Américain Tony Travert (à gauche), vainqueur en simple messieurs du Danois Kurt Nielsen, qu'il a battu en finale par 6-3, 7-5 et 6-1, reçoit la coupe des mains de la duchesse de Kent.

## LA BIENNALE DE L'INFORMATION

La Biennale de l'Information, qui s'est tenue cette année à Evian, a été une très importante manifestation qui a réuni un grand nombre de personnalités appartenant non seulement à la presse et aux autres moyens de diffusion, mais à tous les milieux intéressés par les problèmes de diffusion des nouvelles et des idées.

Le thème de ces journées était : « Qu'attendez-vous de l'information ? » Il fut traité par des orateurs hautement qualifiés, qui surent, dans chaque branche considérée, dégager des notions extrêmement intéressantes. Dès la séance d'ouverture, que présidait M. Pierre Archambault, président de la Confédération de la presse française, en présence de M. Louis Martel, député, président du conseil général de la Haute-Savoie, M. André Siegfried avait parfaitement situé les débats qui allaient se dérouler. « La technique, dit l'éminent académicien, met entre nos mains des instruments merveilleux. La difficulté commence quand, à travers la technique, on rencontre l'humain. De ce fait, la responsabilité des informateurs professionnels est grande. Nous leur demandons d'être des hommes, de se rappeler que, si les mécanismes diffusent la pensée, c'est cette pensée qui demeure, en fin de compte, la denrée la plus précieuse, »

Les congressistes purent sacrifier aux joies du tourisme dans cette merveilleuse région au cours de plusieurs excursions. Et ces journées, dont l'organisation fait le plus grand honneur à M. Georges Riond, président du conseil permanent de la Biennale, s'achevèrent sur une visite aux aménagements hydro-électriques d'Isère-Arc, sous la conduite de M. Marcel Flouret, président de l'E. D. F.



## MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES, PAR R.-J. M.

### LES MALADIES PROFESSIONNELLES DE LA PEAU

Du 10 au 11 juin, sous la direction remarquablement dynamique du professeur Huriez, s'est tenue, à Lille, une réunion internationale des dermatologues et des médecins du travail.

La Société française de dermatologie et les Sociétés de médecins du travail de France patronaient ce véritable congrès, qui constituait aussi une réunion commune de travail.

La présence des professeurs Piédelièvre, Degos, Merklen, Duperrat, Desoile, Albahary, des docteurs Bolgert, de Graciansky, Laporte, des professeurs Simonin, Dervillée, Charpy, de nombreux spécialistes belges, italiens, anglais, d'une représentation allemande, de près de quatre cents dermatologues et médecins ou inspecteurs du travail, conférait à la réunion de Lille une ampleur certaine.

Les splendides locaux du nouveau centre hospitalier régional, accolés à la Faculté de médecine et de pharmacie, qui font grandement honneur aux Lillois, ont permis à ce colloque de se dérouler dans des conditions d'une haute tenue scientifique et d'apporter des développements pratiques intéressants.

Les maladies professionnelles de la peau paraissent, à la lumière des débats de Lille, comme beaucoup plus fréquentes que ne le montrent les statistiques. Elles mettent en évidence la prépondérance actuelle de la gale du ciment. Sur le plan social, par les incapacités de travail qu'elles engendrent, leur retentissement est également plus grand que ne peuvent laisser supposer les vocables banaux d'eczéma des teintures ou de boutons d'huile ; entendez de boutons dus aux huiles minérales.

Des déclarations des éminents spécialistes étrangers présents il résulte que la législation française ne peut être considérée comme rétrograde. Cependant, de nombreuses communications montrent qu'elle comporte des lacunes importantes.

La définition des maladies professionnelles en France — et en conséquence leur indemnisation — est, en particulier, liée à l'existence de tableaux limitatifs où figurent nommément les affections visées. Ces tableaux sont nécessairement en retard sur l'évolution des techniques industrielles. Le congrès a envisagé avec faveur la possibilité de compléter les tableaux légaux et aussi la possibilité, après expertise, de permettre, à titre individuel, l'indemnisation de certains cas dont la cause professionnelle — même non prévue — aura été sûrement établie.

L'alcoolisme est apparu à tous les congressistes comme un facteur aggravant des dermatoses professionnelles.

« Le progrès dans la prévention et le traitement de ces maladies exige non seulement l'éducation des médecins, mais aussi celle des employeurs, des ouvriers et, éventuellement, de leurs dirigeants syndicaux. » Telle a été la conclusion du professeur Huriez.

### LE SOUVENIR DE GEORGES MANDEL

**C'EST le jeudi 7 juillet que les Amis de Georges Mandel se sont réunis sur sa tombe au cimetière de Passy.**

**Le président de la Société des Amis de Georges Mandel, M. Michel Clemenceau, entourait Mme Bretty et tous ceux qui ont gardé vivant le souvenir de ce grand patriote dont la volonté a toujours été tendue vers l'accomplissement du service de l'Etat auquel il avait voué sa vie.**

## LA COMPAGNIE JULIEN BERTHEAU
au
## CASINO de CONTREXEVILLE

Pendant la Grande Saison, Julien BERTHEAU, sociétaire de la Comédie-Française, donne, avec sa Compagnie, différents spectacles au Casino de CONTREXEVILLE.

Il a créé, le 30 juillet, avec Denise NOEL, également sociétaire du Théâtre-Français : **L'OMBRE DU CAVALIER,** nouvelle pièce d'Albert HUSSON, qu'ils rejoueront le 24 août.

De nombreux spectacles se sont succédé en juillet et seront repris en août. Ce sont :

**LE PAQUEBOT TENACITY,** de Charles VILDRAC, et **FEU LA MÈRE DE MADAME,** de FEYDEAU, le 13 août ;

**TREIZE A TABLE,** de M.-G. SAUVAGEON, le 17 août ;

**LE MISANTHROPE,** de MOLIÈRE, dans une présentation originale, les 3 et 31 août ;

**JARDIN FRANÇAIS,** de Julien BERTHEAU et Albert HUSSON, les 6 et 27 août ;

**LE DON D'ADÈLE,** de BARILLET et GREDY, les 10 et 20 août.

Nous sommes persuadés que cette Saison marquera une date importante dans l'histoire théâtrale de cette charmante région.


## TOURISME ET VILLÉGIATURES

**PARIS** — DU NOUVEAU : 10% moins cher.
**Hôt. BUCKINGHAM** 3 ★★★ ANJ. 81-62 et S^te 43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare S^t-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

## CÔTE D'AZUR

**SAINT-JEAN-CAP-FERRAT**
**Gd Hôtel du CAP-FERRAT** près Nice Tél. 250-20.
Site merveilleux, vaste parc, piscine et snack, plage, golf miniature, télévision.


## LE RÉACTEUR-PISCINE GRANDE VEDETTE DE LA « FOIRE ATOMIQUE » DE GENÈVE

PARALLÈLEMENT à la conférence internationale de Genève sur les utilisations pacifiques de l'énergie nucléaire, c'est une véritable « foire atomique » qui se tiendra dans la même ville du 8 au 20 août prochain.

Le réacteur expérimental présenté par les Etats-Unis sera probablement le clou de l'exposition.

Construite par le laboratoire national d'Oak-Ridge, sous la surveillance du directeur technique de la participation américaine à la conférence de Genève, le docteur George L. Weil, cette pile est du type réacteur-piscine. Les éléments radioactifs sont immergés dans un réservoir de 3 mètres de diamètre sur 6 mètres de profondeur, contenant de l'eau purifiée qui fait office de revêtement protecteur et d'élément refroidisseur.

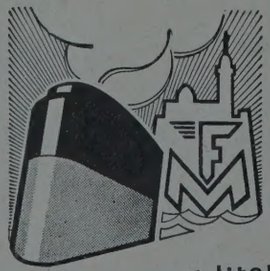
Lorsque les spécialistes auront procédé aux essais du réacteur, l'appareil sera démonté, puis envoyé à Genève, où il sera logé dans une construction de métal. Les savants et techniciens en matière d'énergie atomique pourront utiliser les commandes de la pile pour déclencher et arrêter des réactions en chaîne.

Séparé de la pile atomique par une vitre épaisse, le public pourra suivre les opérations et, grâce à un jeu de miroirs, verra apparaître dans l'eau du réservoir la lueur bleuâtre dégagée par les éléments radioactifs quand la réaction est amorcée.

L'appareil utilisera 5 kilos d'uranium enrichi de 20 % environ d'isotope 235, combustible dont les Etats-Unis ont mis 100 kilos à la disposition des nations désireuses d'étudier les applications pacifiques de l'atome, en utilisant des réacteurs de recherche.


**MANUFACTURE DE CHAUSSURES DE LUXE**
ANCIENS ÉTABLISSEMENTS
*Faure Frères*
LA SOUPLE CHIC
MARQUE DÉPOSÉE
Société Anonyme Capital 4.000.000 Francs
205, Rue François-Perrin
LIMOGES
R. C. 12.488 **Téléphone 54-60**
**C. C. P. Limoges 19272**
R. P. Haute-Vienne 143

# FOIRE DE MARSEILLE



Premier Marché Méditerranéen

## 17 SEPTEMBRE - 3 OCTOBRE


# LES GRANDES VENTES

PERIODE extrêmement animée précédant les vacances. A la Galerie Charpentier, M^e Ader, vendant les livres qui avaient composé la bibliothèque personnelle d'un libraire parisien, a adjugé 3 millions un exemplaire en deux volumes des « Contes et Nouvelles » de La Fontaine (1762) qui aurait appartenu au financier Nicolas Beaujon.

Tandis que M^e Lissilour obtenait 750.000 francs d'un lustre moderne en bronze et cristal de roche, M^e Bezançon adjugeait 1.010.000 francs un grand tapis de la Savonnerie d'époque Empire, et 490.000 francs un nécessaire de voyage en vermeil (sept pièces, dont deux remarquables petits chandeliers triangulaires), d'époque Louis XV, avec écrin de cuir aux armes royales. Ce nécessaire, d'après la tradition, serait un présent du roi Louis XV à Marie-Christine de Saxe, abbesse de Remiremont.

Un carton d'Utrillo, « Rue du Mont-Cenis à Montmartre », fut vendu 1.510.000 francs par M^e Bellier. Puis, au cours d'une importante vente de tableaux anciens et modernes dirigée par M^e Ader et dont les deux vacations produisirent 72 millions, des enchères fort élevées furent notées.

Un délicat portrait de jeune fille, petit panneau fort disputé, de l'école française XVI^e siècle, atteignit 2.200.000 francs ; une grande toile attribuée à Goya, « les Majas au balcon », 1.100.000 francs ; une peinture d'Isaac Van Ostade, « la Fête à l'auberge », 1.100.000 francs aussi, et une toile de Willem Van de Velde, dit le Jeune, « Marine : vaisseau à l'ancre par temps calme », 5.700.000 francs.

Pour les peintures modernes, citons : 1.850.000 francs pour un Boudin, « Voiliers à quai » ; 2.200.000 francs pour un important Jongkind, daté de 1863, « Patineurs sur un canal de Hollande » ; 500.000 francs pour un Dunoyer de Segonzac, « le Guéridon au panier de glaïeuls », et 500.000 francs aussi pour un Valtat, « Groseilles et Grenades ».

Renoir fut ensuite à l'honneur, M^e Delorme dirigeant les enchères. Une toile représentant une vue de l'atelier du peintre a été adjugée 1.080.000 francs ; une sanguine représentant une « Femme nue assise », 908.000 francs ; une peinture de 1877, « Mademoiselle Samary », 1.500.000 francs, achetée par l'Art Gallery de New-York ; un « Paysage du Midi », 1.500.000 francs ; « Maisons sur la colline », 1 million.

Parmi les autres enchères notoires de cette vacation, « le Chemin du village », par Corot, a réalisé 1.830.000 francs ; « le Bouquet de fleurs », par Delacroix, 1.700.000 francs ; « la Fête de gymnastique », par Raoul Dufy, de la période fauve, 3 millions de francs ; « le Père Melon sciant du bois », pastel par Pissarro, 2.500.000 francs; « le Faubourg de Longues-Peines », par Rouault, 2 millions de francs ; « la Femme au fauteuil rouge », par Soutine, 2.500.000 francs ; « la Rue du Mont-Cenis », par Utrillo, 1.850.000 francs.

Plusieurs œuvres avaient été offertes par des artistes en renom au profit des « Amitiés françaises », pour venir en aide à des artistes français se trouvant en Belgique.

La dispersion d'un certain nombre de toiles provenant de l'atelier de Boldini a montré que ce virtuose conservait beaucoup d'amateurs, et les prix atteints par les œuvres proposées ont dépassé l'attente : « Alice », le plus beau portrait de femme sans doute que Boldini ait peint, a été acheté 3.012.000 francs par un grand éditeur parisien. Un panneau intitulé « l'Opéra » a atteint 3.100.000 francs. Cette partie de la vente réservée à Boldini a produit 23 millions. Dans la seconde partie, un « Bouquet de fleurs », de Bonnard, a été adjugé 4.950.000 francs. M^e Rheims tenait le marteau.

LA vente de la collection Spirito Santo, également dirigée par M^e Rheims, avait attiré à la Galerie Charpentier une foule plus dense encore qu'à l'ordinaire.

Une toile de François Boucher, « le Pique-Nique », fit 8.800.000 francs ; une toile de M^me Vigée-Lebrun, représentant « Lady Hamilton en Sibylle », 1.750.000 francs, et deux « Natures mortes en trompe-l'œil », par Garman Llorente, peintre du XVII^e siècle, 500.000 francs.

Une paire de soupières en argent, au décor dit « au céleri », du maître orfèvre Thomas Germain, fut adjugée 7.100.000 francs. Parmi les sièges, une paire de canapés bas en bois doré, du temps de Louis XV, estampillés Tilliard, 6.300.000 francs, et une suite de huit fauteuils de la même époque, estampillés Delanois, 3.300.000 francs. Citons encore une paire d'encoignures et une commode Louis XVI en acajou, signées Cosson, 4.900.000 francs ; une commode de la fin de l'époque Louis XV, signée Deben, 3.400.000 francs ; un meuble d'entre-deux en acajou et bronze doré, du temps de Louis XVI, attribué à Weisweiler, 5.600.000 francs ; un meuble console en laque et bronze doré Louis XVI, par Carlin, 3.400.000 francs ; une table coiffeuse marquetée de branchages fleuris, de l'époque Louis XV, estampillée Migeon, 2.950.000 fr.

Un petit secrétaire en acajou, nacré de bronzes, d'époque Louis XVI, a été payé 3.800.000 francs ; un autre secrétaire Louis XVI, par Riesener, marqueté de bois de couleurs à décor de panier fleuri, 4.800.000 francs ; un meuble bonheur-du-jour d'époque Louis XVI, signé Saunier, 3.600.000 francs ; une table tric-trac en bois de placage, du temps de Louis XV, 2.600.000 francs.

ENFIN, dernière grande vente de la saison, celle de meubles, tableaux et objets d'art provenant pour une grande part des successions de M. et M^me Bunau Varilla, dont les enchères étaient dirigées par M^es Ader, Lemée et Bizouard, et qui donna un total de 52 millions. On nota en particulier : 1.300.000 francs pour deux aigles formant pendants, en grès brun partiellement émaillé blanc, Chine, époque Kienlong ; 900.000 francs pour une toile attribuée à P.-H. Drouais, « Portrait présumé de Madame de Bourboulon » ; 2.900.000 francs pour une très décorative peinture d'Hubert Robert, « le Miroir d'eau » ; 640.000 francs pour une toile d'Utrillo, « le Moulin à l'entrée du village » ; 610.000 francs pour une paire de fauteuils à dossier plat, en bois naturel finement sculpté, d'époque Louis XV ; 780.000 francs pour un secrétaire fin Louis XV ; 3.600.000 francs pour un riche ameublement de salon, d'époque Régence, et 2.800.000 francs pour une importante suite de dix tapisseries de Bruxelles du XVI^e siècle par Wilhelm Geubels, « Histoire de Moïse », suite qui proviendrait du palais épiscopal de Gênes.

## NOUVELLE ÉDITION

L'ANNUAIRE marocain économique, commercial, industriel, agricole et financier (Annuaire rouge), édition 1955, vient de paraître.

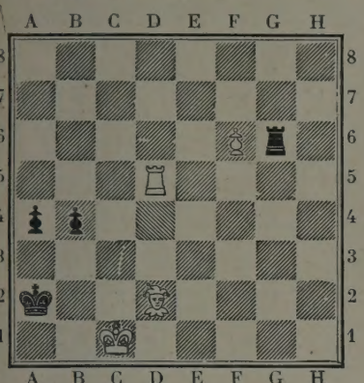
Cet ouvrage, dont la création remonte à 1928, présente, outre une documentation générale sur le Maroc, des renseignements d'ordre divers et l'indication de toutes les activités commerciales et industrielles du pays, classées par régions et localités et sous les rubriques appropriées. Il comporte ainsi quatorze chapitres, dont un spécialement réservé à la zone d'administration internationale de Tanger.

La présentation est celle d'un fort volume de 1.350 pages, relié rouge, format 28 × 19 cm., avec carte et planches photographiques sur papier couché. Prix net : 1.000 francs. Expédition en paquet-poste recommandé (France et Union française) contre virement de : mille deux cents francs (1.200 francs) au C.C.P. 51-60 Rabat : Imprimeries Réunies, rue Georges-Mercié, Casablanca, éditeurs.

# LES JEUX PAR ANDRÉ CHÉRON

## LES ÉCHECS (N° 131)

*Solution de l'étude N° 135, par Kasparyan, 1er prix, concours russe 1939.*



*Les blancs jouent et gagnent.*

1. Fd2-g5, b4-b3 (si 1. ... Tg6-g8 ; 2. Td5-d2+ et 3. f6-f7). — 2. Td5-d2+, Ra2-a1: — 3. f6-f7! (et non 3. Fg5-é3?, b3-b2+ partie nulle ; 4. Td2×b2, Tg6×f6 ; 5. Fe3-d4, Tf6-f1+ ; 6. Rç1-ç2, a4-a3! ; 7. Tb2-b1++, Ra1-a2 ; 8. Tb1×f1, pat). — 3. ... Tg6×g5 (si 3. ... a4-a3 ; 4. Td2-d1). — 4. f7-f8:D. Tg5-g1+ (si 4. ... b3-b2+ ; 5. Td2×b2, Tg5-g1+ ; 6. Rç1-ç2, Tg1-g2+ ; 7. Rç2-ç3, Tg2-g3+ ; 8. Rç3-ç4, Tg3-g4+ ; 9. Rç4-b5). — 5. Td2-d1, Tg1-g2 (avec deux menaces de mat par b3-b2 ou Tg2-ç2. Si 5. ... b3-b2+ ; 6. Rç1-ç2+). — 6. Df8-a3+, Tg2-a2. — 7. Td1-d2!!, Ta2×a3 (si 7. ... b3-b2+ ; 8. Da3×b2+, Ta2×b2 ; 9. Td2×b2, a4-a3 ; 10. Tb2-b1+! gagnant un temps décisif, Ra1-a2 ; 11. Tb1-b8, Ra2-a1 ; 12. Rç1-ç2, a3-a2 ; 13. Rç2-b3!). — 8. Td2-b2!!, Ta3-a2 forcé par zugzwang. — 9. Tb2-b1 mat. Un mat surprenant.

*Championnat de l'U. R. S. S. 1955.*

Le 22e championnat de l'U. R. S. S. s'est terminé par une victoire *ex æquo* de Smyslov et de Geller. Un match supplémentaire entre ces deux maîtres, de six parties, décidera du titre. Voici le classement final :

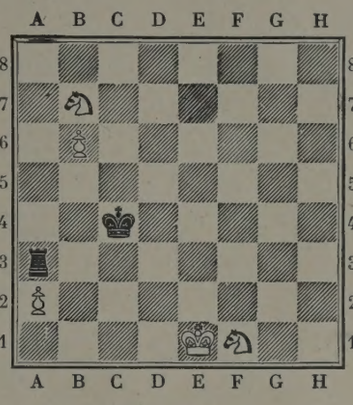
1ers *ex æquo*, Smyslov et Geller, chacun 12 points (sur 19 possibles) ; 3es *ex æquo*, Botwinnik (champion du monde), Spassky (dix-huit ans), Petrossian, Illivitzky, chacun 11 1/2 points ; 7es *ex æquo*, Keres et Tajmanov, chacun 11 points ; 9e Mikenas, 10 1/2 points ; 10es *ex æquo*, Averbach, Borissenko et Kotov, chacun 9 points ; 13e, Flohr, 8 1/2 points. Suivent Lissitzin, Kan, Kortchnoj, Simagin, Tcherbakov.

Voici une brillante partie d'un des vainqueurs.

Blancs : Geller. Noirs : Kotov.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, Cg8-f6. — 5. 00, Ff8-é7. — 6. Tf1-é1, b7-b5. — 7. Fa4-b3, 00. — 8. d2-d3, d7-d6. — 9. ç2-ç3, Cç6-a5. — 10. Fb3-ç2, ç7-ç5. — 11. Cb1-d2, Dd8-ç7. — 12. Cd2-f1, Ca5-ç6. — 13. Cf1-é3!, Tf8-é8. — 14. d3-d4, é5×d4. — 15. ç3×d4, Fé7-f8. — 16. b2-b3, Cç6-b4. — 17. Fç2-b1, Cf6×é4. — 18. Fç1-b2, Fç8-b7. — 19. d4-d5 (menace a2-a3 avec gain du cavalier). — 19. ... ç5-ç4. — 20. b3×ç4 (et non 20. a2-a3, ç4-ç3). — 20. ... b5×ç4. — 21. Fb1×é4, Té8×é4. — 22. Cf3-g5, Té4-é7 (si 22. ... Té4-é8 ; 23. Dd1-g4 avec la double menace 24. Df5, Pg6 ; 25. Df6 ; et 24. Cf5 menaçant Ch6+ et gagne). — 23. Dd1-h5, h7-h6. — 24. Cé3-f5! (menace 25. Té1×é7). — 24. ... Té7×é1+ (si 24. ... h6×g5 ; 25. Té1×é7, Ff8×é7 ; 26. Fb2×g7). — 25. Ta1×é1, h6×g5 (si 25. ... ç4-ç3 ; 26. Fb2×ç3, Dç7×ç3 ; 27. Cf5×h6+ gagne). — 26. Té1-é3 (menace 27. Té3-h3 et si f7-f6 ; 28. Dh5-g6 avec la menace Cf5-h6+, Rg8-h8 ; Ch6-f7+, Rh8-g8 ; Th3-h8 mat). — 26. ... Fb7-ç8. — 27. Fb2×g7!, Ff8×g7. — 28. Té3-é8+. Les noirs abandonnent, car si 28. ... Fg7-f8. — 29. Té8×f8+, Rg8×f8. — 30. Dh5-h8 mat.

*Etude N° 136, par Troitzky Deutsche Schachzeitung, 1913*



*Les blancs jouent et gagnent.*

## LE BRIDGE (N° 135)

Voici une donne aux résultats extraordinaires qui s'est jouée au championnat d'Europe de Montreux, en 1954, à l'avant-dernière donne du match Autriche-Allemagne.

| | | |
|---|---|---|
| | ♠ V.10.8<br>♡ A.D.9.7.6.4<br>◇ 2<br>♣ A.6.5 | |
| ♠ R.7.2<br>♡ 8.2<br>◇ V.10.8<br>♣ R.10.9.8.3 | NORD<br>OUEST EST<br>SUD | ♠ A.9<br>♡ V.3<br>◇ D.9.7.6<br>♣ D.V.7.4.2 |
| | ♠ D.6.5.4.3<br>♡ R.10.5<br>◇ A.R.5.4.3<br>♣ ... | |

Donneur : Est. Camp Ouest-Est vulnérable.

Dans la salle où l'Allemagne était en Nord-Sud, voici ce qui se passa.

| NORD | EST | SUD | OUEST |
|---|---|---|---|
| | passe | 1 ♠ | passe |
| 2 ♡ | passe | 3 ◇ | passe |
| 3 ♠ | passe | 4 S.A | passe |
| 5 ♡ | passe | 6 ♠ | |

La demande de 6 ♠ avec as et roi d'atout chez les adversaires est évidemment un genre de déclaration qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un championnat d'Europe, mais si Sud est à blâmer (n'ayant reçu qu'une simple préférence à ♠, il n'aurait jamais dû demander le petit chelem avec des ♠ aussi faibles que les siens) c'est surtout le 4 S.A Blackwood qu'il faut incriminer. Avec ce système simpliste, on ne sait jamais quel est l'as manquant quand l'équipe n'en a que trois dans ses deux mains, et c'est pourtant là le point essentiel pour décider entre une demande de 5 ou 6 trics. La gravité de ce désavantage est énorme si l'on songe que les petits chelems à trois as sont les plus fréquents de tous. Sur les 189 petits chelems de ma statistique personnelle de deux mille donnes, 124 ont 3 as, 50 ont 4 as et 15 seulement 2 as. Comment des grands joueurs, malgré ces inconvénients connus, peuvent-ils continuer à préférer la simplicité à l'efficacité ?

Revenons maintenant à la donne. Le plus ahurissant, ce n'est pas que les 6 ♠ furent demandés, mais qu'ils furent faits ! Comme je crains que mes lecteurs, malgré leur sagacité, ne puissent deviner comment le miracle arriva, je vais leur raconter ce qui s'est passé.

Ouest entame du ♣ 10 que Nord prit de l'as, pour jouer ensuite le ♠ V. Est, fort judicieusement, joua son ♠ 9, Sud le 3 et Ouest le 2. Ouest ne mit pas son roi, paraît-il, pour inciter le demandeur à renouveler une impasse qui semblait si bien réussir, ce qui aurait eu pour résultat de supprimer la possibilité de coupe à ◇.

On pourrait objecter que si Sud avait besoin de couper ◇, il aurait dû sans doute jouer le ◇ 2 au lieu du ♠ V, à la 2e levée. Mais glissons.

Sud se montra alors à la hauteur de la situation. Il comprit où était sa chance. Il rentra en main avec le ◇ R et avança ensuite le ♠ 4.

Ouest hésita pendant une minute entre son ♠ roi et son ♠ 7 puis finalement, aveuglé par la peur de ne plus faire son ♠ roi, le mit... et vit avec horreur son partenaire le prendre de l'as !

Ouest commit une faute impardonnable en mettant son ♠ roi. Certes, rien ne pouvait faire soupçonner, dans les deux premières levées, l'incroyable absence du ♠ as chez Sud. Mais la manière dont Sud a joué les troisième et quatrième levées *ne pouvait absolument s'expliquer que par l'absence du ♠ as chez Sud.* Voyons ! Voici une impasse au ♠ roi qui réussit à la 2e levée, et au lieu de renouveler cette impasse et de continuer par le ♠ 10 à la 3e levée, Sud *s'amuse à rentrer en main avec le ◇ R pour jouer ensuite le ♠ 4 de sa main et laisser faire à Est un ♠ roi que, lui, Sud, aurait pu prendre.* Cette froide logique aurait dû calmer les appréhensions de Ouest et lui faire jouer courageusement le ♠ 7 sur le 4. Mais la peur est mauvaise conseillère et obnubile les facultés de raisonnement !

Moralité : mieux vaut jouer plus simplement et prendre du ♠ roi à la 2e levée que de se faire poser ensuite un problème angoissant, si l'on ne se sent pas sûr de pouvoir résoudre ce dernier.

Le plus amusant dans ce match Autriche-Allemagne est que, dans l'autre salle, où l'Autriche était en Nord-Sud, elle demanda et réussit 6 ♡ ! Et voici comment.

| NORD | EST | SUD | OUEST |
|---|---|---|---|
| | passe | 1 ♠ | passe |
| 2 ♡ | passe | 3 ◇ | passe |
| 3 ♡ | passe | 4 ◇ | passe |
| 6 ♡ | | | |

Est entama de la ♣ D que Sud coupa, Ouest appelant du 10.

Sud eut alors l'intrépidité de jouer le ♠ 3, Ouest mit le 2, Nord le V et Est l'as. Et Est continua par le ♣ 4, ce qui ne peut lui être reproché.

Sud coupa du ♡ R et passa ses atouts, Nord ayant la main dans la situation finale suivante :

| | | |
|---|---|---|
| | ♠ 10.8<br>♡ 4<br>◇ 2 | |
| ♠ R<br>◇ V.10.8 | NORD<br>OUEST EST<br>SUD | ◇ D.9.7.6 |
| LE MORT : | ♠ D<br>◇ A.R.5 | |

Sur le ♡ 4 Est défaussa le ◇ 7, Sud la ♠ D et Ouest donna le chelem en défaussant malencontreusement son ♠ roi.

## ÉTUDE N° 117

LE MORT : ♡ V.9.2

| | | |
|---|---|---|
| | NORD<br>OUEST EST<br>SUD | |
| | ♡ A.R.5.4.3 | |

Atout ♡. Vous ne devez rien perdre à l'atout, et vous avez des rentrées en Nord et en Sud. Comment jouer au mieux cette combinaison ?

ANDRÉ CHÉRON.

## POUR VOTRE DISCOTHÈQUE

par W.-L. LANDOWSKI

### THEATRE LYRIQUE

Le ténor Mario del Monaco met son talent au service des grandes œuvres lyriques, dont il choisit les passages les plus expressifs pour les enregistrer. Un petit microsillon de 45 tours contient à lui tout seul un fragment de *Martha*, l'œuvre de Flotow ; un autre de *l'Ami Fritz*, composé par Mascagni ; quelques airs d'*Adrienne Lecouvreur*, célébrée par Gilea ; d'autres d'*André Chénier*, évoqué par Giordano. C'est dommage, car seuls deux ou trois chants surnagent ainsi, et les œuvres interprétées méritent un meilleur sort, dût-on leur consacrer un ou plusieurs disques. Mario del Monaco est un chanteur de très grand talent et se doit de nous présenter, dans l'avenir, des pièces intégralement reproduites. (Pathé.)

### OPERA ORATORIO

*Œdipus Rex*, opéra-oratorio d'après Sophocle, doté d'un texte et d'une narration de Jean Cocteau, mis en musique par Stravinsky, est une des rares œuvres contemporaines qui demandent à être chantées... en latin, suivant le vœu du compositeur, ce qui est pour le moins surprenant à propos d'une tragédie grecque. Stravinsky accuse d'ailleurs une prédilection pour son triptyque *Apollon Musagète, Perséphone* et *Œdipe*, qu'il qualifie de « tragédie hellénique ». Les artistes sont aussi des poètes. Stravinsky se déclara « fiancé à la mélodie italienne », au moment où il écrivait *Œdipus Rex*, et cette prédilection explique son choix du latin... Le disque microsillon longue durée, publié par Philips, a un caractère d'authenticité absolue. En effet, Jean Cocteau tient lui-même avec précision, en français, le rôle du récitant ; l'orchestre symphonique et le chœur de la Radio de Cologne, aux accents vigoureux, sont placés sous la direction d'Igor Stravinsky lui-même. La reproduction est ainsi parfaitement conforme aux vœux des créateurs ; le drame se déroule, incisif et poignant.

### VARIETES

Henry Lecca et ses cordes ont beaucoup d'esprit ; cet ensemble évoque avec entrain *les Lavandières au Portugal*, un baiao de Popp et Lucchesi, dont ils mettent en valeur l'aspect enjoué. Sur l'autre face, ils inscrivent une *Prière* confiante, bien phrasée par les violons. (Philips.)

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — DÉPOT LÉGAL 3e trimestre 1955. N° 402. — Printed in France.

FLORALINE
RIVOIRE & CARRET
LYON - MARSEILLE - PARIS
fait de délicieux
potages
gâteaux
entremets
Macaroni Moyen
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
Vermicelle fin
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
Spaghetti à la française
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
Pâtes à potages
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
Nouilles
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
Coquillettes
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
FLORALINE
RIVOIRE & CARRET
LYON - MARSEILLE - PARIS
fait de délicieux
potages
gâteaux
entremets